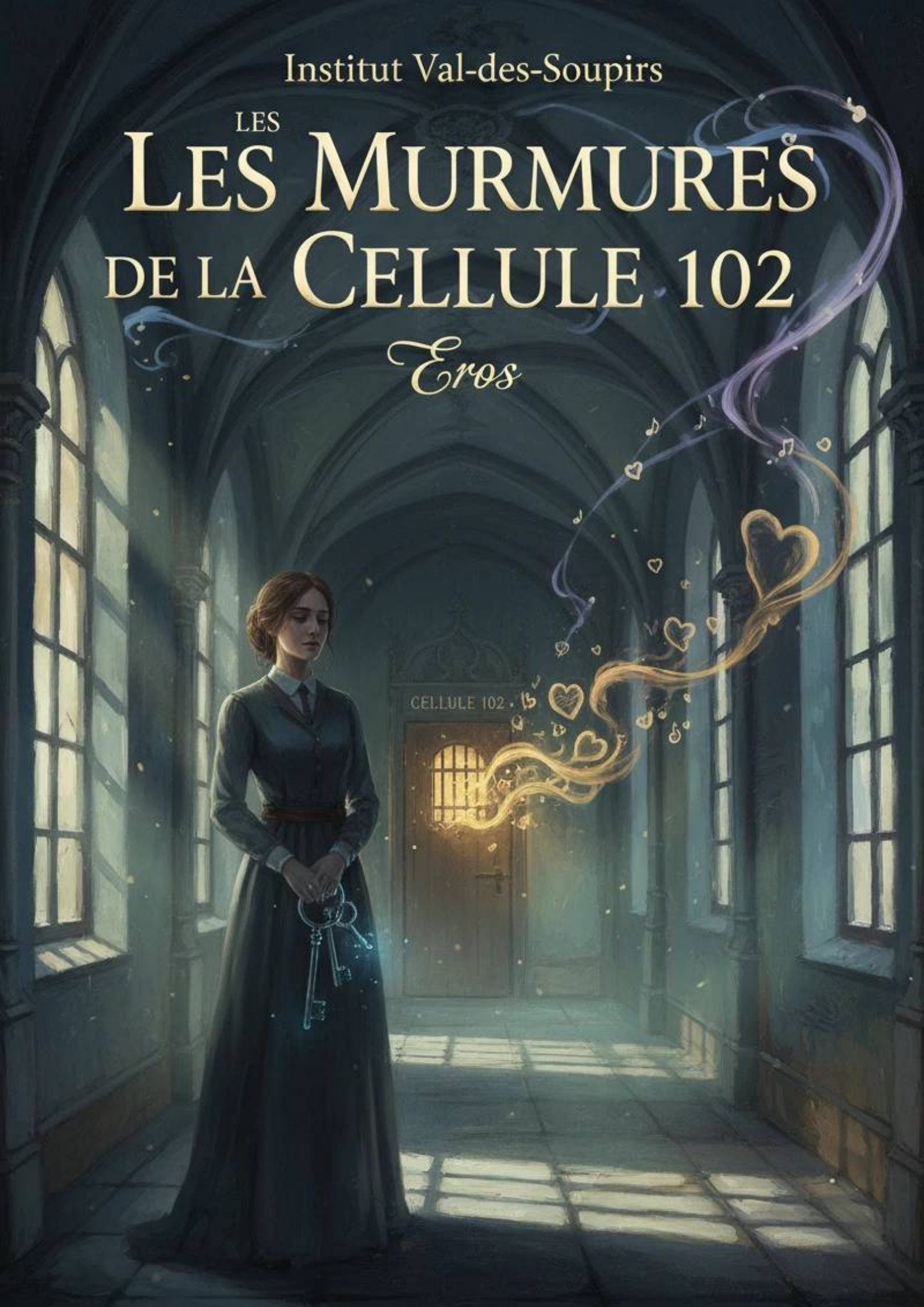


Institut Val-des-Soupirs

LES
LES MURMURES
DE LA **CELLULE 102**

Eros



Les Murmures de la Cellule 102

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Verrou de mon Cœur	4
Chapitre 2 : Le Dossier Interdit	15
Chapitre 3 : Ronde de Minuit	28
Chapitre 4 : Le Frisson de l'Autorité	38
Chapitre 5 : La Peau contre le Fer	49
Chapitre 6 : Confessions sous la Pluie	60
Chapitre 7 : La Rupture des Dignes	72
Chapitre 8 : Le Goût de la Faute	82
Chapitre 9 : L'Heure de la Thérapie	89
Chapitre 10 : Symphonie Charnelle	102
Chapitre 11 : Les Yeux des Autres	113
Chapitre 12 : Le Poids des Souvenirs	125
Chapitre 13 : L'Enfer des Sentiments	136
Chapitre 14 : La Révolte des Sens	148
Chapitre 15 : Le Grand Secret	158
Chapitre 16 : La Trahison	171
Chapitre 17 : Derniers Adieux	182
Chapitre 18 : Le Vide	193
Chapitre 19 : La Liberté a un Prix	204
Chapitre 20 : L'Horizon des Soupçons	215

Chapitre 1

Le Verrou de mon Cœur

Le cliquetis du trousseau de clés à ma ceinture est le seul rythme qui cadence mon existence. Un son métallique, froid, régulier. C'est le bruit de ma sécurité. À l'Institut Val-des-Soupirs, le silence n'est jamais vraiment vide ; il est saturé par les non-dits, les souffles courts des patients et l'odeur entêtante de l'encaustique mêlée à un soupçon d'antiseptique. Ici, on soigne les pulsions qui dévorent. On dompte la bête qui hurle dans le bas-ventre de l'élite.

Je lissai mon uniforme gris anthracite, si ajusté qu'il en devenait une seconde peau, une armure de nylon et de coton qui ne laissait rien deviner des courbes que j'essayais d'oublier. À vingt-neuf ans, j'étais la Gardienne-chef. Celle qui ne flanche jamais. Celle dont le regard bleu acier peut refroidir les ardeurs les plus incendiaires. On m'appelait « La Reine de Glace » dans les couloirs feutrés. Ils ignoraient que ce n'était pas une posture, mais une survie. Mon corps était un temple profané, une terre brûlée où plus rien ne poussait. La frigidité était mon seul rempart contre les fantômes du passé.

Ce matin-là, la brume s'accrochait aux sapins entourant la clinique comme des doigts spectrales. J'attendais dans le hall d'entrée, les mains jointes dans le dos, la posture raide.

— Le nouveau dossier, Éléonore, murmura le directeur en me tendant une chemise cartonnée. Julian Thorne. Trente et un ans. Un héritier de l'immobilier. Hypersexualité compulsive. Mécanisme de défense post-traumatique sévère. Fais attention, il a déjà épuisé deux établissements de luxe en Europe.

Je pris le dossier sans un mot. Je n'avais pas besoin de lire ses exploits pour savoir à quoi m'attendre. Ils étaient tous les mêmes : des prédateurs blessés qui pensaient que leur sexe était une arme de destruction massive.

Puis, les portes monumentales en fer forgé grincèrent.

Il entra non pas comme un patient, mais comme un conquérant reprenant ses terres. Julian Thorne n'avait rien de la mine déconfite des nouveaux arrivants. Il portait un manteau de laine noire sur un t-shirt sombre, ses cheveux bruns étaient en désordre, et sa barbe de trois jours soulignait une mâchoire d'une virilité brutale. Mais c'étaient ses yeux qui me frappèrent de plein fouet. Deux puits de pétrole en feu. Un regard d'une intensité si violente qu'il sembla arracher mon uniforme dès le premier contact visuel.

Mon cœur, d'ordinaire si lent, rata une pulsation. Une décharge électrique, minuscule mais terrifiante, parcourut ma colonne vertébrale.

Il s'arrêta à moins d'un mètre de moi. Il était grand, massif. Son odeur m'envahit instantanément : un mélange de tabac froid, de pluie et d'un parfum boisé, terriblement mâle. Une odeur de péché et de tempête.

— Vous devez être la matonne en chef, dit-il d'une voix rauque, une voix qui semblait vibrer jusque dans mon bassin.

— Je suis Éléonore, la gardienne-chef, répondis-je, ma voix plus sèche que je ne l'aurais voulu. Ici, Monsieur Thorne, on ne parle pas de "matons". On parle de discipline et de reconstruction.

Il esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire carnassier, plein de dents et de promesses sombres. Il fit un pas de plus, entrant dans mon espace vital, défiant les règles tacites de l'Institut. Je sentis la chaleur de son corps irradier à travers

mon chemisier rigide. Mes mamelons, d'ordinaire insensibles, pointèrent douloureusement sous le tissu, trahissant ma propre biologie. Je serrai les poings, les ongles s'enfonçant dans mes paumes.

— La discipline..., répéta-t-il en laissant traîner le mot. J'ai toujours eu un problème avec l'autorité, Éléonore. Surtout quand elle se cache derrière un chignon aussi serré. Vous n'avez pas peur qu'à force de tout verrouiller, tout finisse par exploser ?

Son regard descendit lentement de mes yeux à mes lèvres, puis s'attarda sur le battement frénétique de la carotide à mon cou. Il ne me regardait pas comme un homme regarde une femme ; il me regardait comme un affamé observe une proie, avec une sorte de désespoir sauvage caché sous l'arrogance.

— Ici, rien n'explose, lâchai-je, la gorge serrée. Je possède toutes les clés.

— Vraiment ?

Il se pencha, son souffle chaud effleurant mon oreille. L'odeur de son désir, cette acidité animale, me fit vaciller.

— Je parie que sous ce métal et ce polyester, il y a un incendie qui ne demande qu'à tout ravager. Et je parie que je suis le seul ici capable de trouver la serrure.

Je sentis une goutte de sueur couler entre mes omoplates. Ma respiration devint erratique. Ce n'était pas de la peur, c'était quelque chose de bien plus dangereux. Une reconnaissance. Une résonance entre sa folie et ma léthargie. Pour la première fois depuis des années, je sentis mon sexe, cette zone morte et glacée, tressaillir d'une pulsation sourde, une douleur liquide qui me fit presque gémir.

Je reculai brusquement, reprenant ma contenance de façade. Mon visage resta de marbre, mais à l'intérieur, les fondations de ma forteresse venaient de se fissurer.

— Suivez-moi, Monsieur Thorne. Votre cellule... votre chambre vous attend.

Alors que je me retournais pour le guider, je savais qu'il regardait le mouvement de mes hanches. Je sentais son regard comme une main invisible glissant le long de mes cuisses, pétrissant ma chair. Le verrou de mon cœur venait de subir sa première attaque, et le métal commençait déjà à chauffer.

Le couloir de l'aile Ouest me sembla interminable. D'ordinaire, j'aimais ce silence clinique, cette blancheur aseptisée qui flattait mon besoin de contrôle. Mais aujourd'hui, chaque pas de Julian Thorne derrière moi agissait comme un coup de bouloir contre mes vertèbres. Le claquement de ses bottes sur le linoléum résonnait avec une lourdeur prédatrice. Je ne le voyais pas, mais je l'entendais : sa respiration calme, presque trop régulière, et ce froissement de tissu, celui de sa veste de lin qui frôlait les murs trop étroits.

Je sentais mes seins pointer sous la soie de mon chemisier, une réaction traîtresse que je tentai de dissimuler en serrant mon dossier contre ma poitrine. Ma propre odeur — un mélange de lavande sèche et de savon neutre — m'étouffait, alors que l'effluve qui émanait de lui m'assaillait les narines : un parfum de terre mouillée, de tabac froid et de quelque chose de plus musqué, de plus mâle. Une odeur de vie brute qui n'avait rien à faire dans ce tombeau pour vivants.

— On dirait que vous menez un condamné à l'échafaud, Eléonore, murmura-t-il juste derrière mon oreille.

Son souffle chaud fit dresser les poils de ma nuque. Je ne m'arrêtai pas, refusant de lui donner le plaisir de voir mon trouble.

— Pour certains, cet endroit est un refuge, Monsieur Thorne. Pour d'autres, une nécessité.

— Et pour vous ? C'est votre cage ou votre trône ?

Je m'arrêtai net devant la porte 402. Mes mains tremblaient légèrement alors que je cherchais la clé magnétique dans ma poche. Je détestais cette vulnérabilité. Je détestais le fait qu'en dix minutes, cet homme ait réussi à transformer mon sanctuaire en une cellule de haute sécurité où je me sentais moi-même prisonnière.

Je déverrouillai la porte. Le « clic » métallique résonna comme un coup de feu dans le silence.

— Entrez, dis-je d'une voix que je voulais tranchante, mais qui déraila légèrement sur la fin.

La chambre était austère : un lit étroit, un bureau scellé au sol, une fenêtre barrée de montants en acier. Julian entra, mais il ne regarda pas la pièce. Il se tourna vers moi, occupant tout l'espace, rendant l'air soudainement rare, presque irrespirable. La porte se referma derrière nous avec un automatisme cruel. Nous étions seuls.

— C'est petit, nota-t-il en s'approchant de moi. Très petit. Vous avez peur que je m'échappe, ou que je me rapproche trop ?

Il fit un pas de plus. Je reculai jusqu'à ce que mes lombaires percutent le bord du bureau en métal froid. Il ne s'arrêta pas avant d'être dans mon espace vital, si près que je pouvais voir les éclats d'or dans ses pupilles sombres. Il posa ses mains de chaque côté de mes hanches, s'appuyant sur le bureau, m'emprisonnant entre ses bras puissants.

— Qu'est-ce que vous faites ? balbutiai-je, mon cœur martelant ma cage thoracique comme un oiseau fou.

— J’observe la fissure, répondit-il d’une voix rauque, presque animale. Celle que j’ai faite tout à l’heure. Vous faites semblant d’être de glace, Eléonore. Mais la glace, ça fond. Et quand ça fond, ça devient de l’eau. Ça coule. Ça inonde tout.

Sa main gauche quitta le bureau pour remonter lentement le long de mon bras. Ses doigts étaient calleux, rugueux, et leur contact sur ma peau nue me fit l’effet d’une décharge électrique. Je fermai les yeux, luttant contre l’envie de rejeter la tête en arrière et de gémir. C’était une torture. Une agonie délicieuse. Depuis combien de temps n’avais-je pas été touchée ? Depuis combien de temps mon corps n’était-il qu’un outil de travail, une enveloppe vide ?

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

J’obéis, incapable de résister à la force de son magnétisme. Son visage était à quelques centimètres du mien. Je pouvais voir la sueur perler à la lisière de ses cheveux sombres. L’intensité de son regard était une effraction.

— Vous sentez ça ? demanda-t-il en plaçant sa main sur mon ventre, juste au-dessus de ma ceinture.

Le tissu fin de ma jupe crayon ne protégeait rien. La chaleur de sa paume irradiait à travers le nylon de mes collants. Ma chair tressaillit violemment sous sa pression. Une vague de chaleur liquide se propagea entre mes cuisses, trempant la dentelle de ma lingerie, une sensation si forte, si soudaine, que mes genoux flanchèrent. Il me rattrapa par la taille, m’attirant contre lui.

Le contact fut brutal. Son érection, dure et impérieuse, vint percuter mon bas-ventre. Je poussai un soupir étranglé, une plainte qui n’avait plus rien de professionnel. Mes doigts se plantèrent instinctivement dans ses avant-bras, labourant le tissu de sa veste.

— Vous êtes brûlante, murmura-t-il contre mes lèvres, sa bouche frôlant la mienne sans encore la prendre. Votre cœur bat si vite qu’il va finir par briser vos côtes. Est-ce que c’est ça, la serrure, Eléonore ? Ce désir qui vous ronge de l’intérieur et que vous essayez d’étouffer sous vos dossiers et vos silences ?

Il descendit sa main plus bas, ses doigts cherchant le pli de mon entrejambe à travers le tissu tendu de ma jupe. Il pressa, juste là où la douleur et le plaisir se rejoignent en un point unique de tension insupportable. Je lâchai un cri sourd, la tête basculant contre son épaule. L’odeur de son cou, un mélange de sel et de chaleur humaine, finit de consumer mes dernières défenses.

— Arrêtez... murmurai-je, sans aucune conviction, alors que mon bassin cherchait inconsciemment le contact de sa main.

— Vous ne voulez pas que j’arrête, grogna-t-il en mordillant le lobe de mon oreille. Vous voulez que je vous déchire. Vous voulez que je vous sorte de ce coma où vous vous êtes enfermée.

Il releva brusquement le bas de ma jupe, ses doigts rencontrant le haut de mes bas de soie et la peau nue de mes cuisses. Le contraste entre le froid de la pièce et la fournaise de sa main me fit frissonner de la tête aux pieds. Il ne demandait pas la permission. Il prenait. Il récupérait ce qui lui appartenait par droit de conquête sensorielle.

Ses doigts s’insinuèrent sous l’élastique de ma culotte trempée. Je sentis le glissement de sa peau contre ma propre humidité, un contact si cru, si direct, que je crus défaillir. Il s’enfonça d’un coup, un doigt, puis deux, testant ma profondeur, ma réceptivité.

— Mon Dieu... articulai-je dans un souffle, mes hanches se soulevant d’elles-mêmes pour l’accueillir davantage.

C'était le chaos. Ma dignité, ma carrière, les règles de l'Institut... tout volait en éclats sous la poussée de ses doigts qui commençaient un va-et-vient impitoyable. Je n'étais plus la Directrice. Je n'étais plus Eléonore. J'étais une créature de besoin, de fluides et de cris étouffés, suspendue à la volonté de cet homme qui me regardait sombrer avec une satisfaction féroce.

— C'est ça, Eléonore. Ouvre-toi. Laisse le verrou sauter.

Il retira ses doigts un instant, juste assez pour que je sente le vide atroce de son absence, avant de presser son pouce contre mon clitoris avec une force qui me fit cambrier le dos jusqu'à la rupture. Je sentis les larmes monter à mes yeux, des larmes de soulagement et de rage mêlées. Le plaisir montait, une marée noire et dévastatrice qui menaçait de m'emporter.

— Julian... je...

— Chut, fit-il en s'emparant enfin de ma bouche dans un baiser sauvage, un baiser qui goûtait le désespoir et la faim. Ne dis rien. Sens seulement comment tu crèves d'envie de me sentir en toi.

Sa bouche s'écrasa sur la mienne comme une sentence. Ce n'était pas un baiser de cinéma, c'était une collision, un choc de dents et de langues qui cherchaient à s'entre-dévorer. Je gémis contre ses lèvres, un son guttural que je ne reconnus pas, tandis que ses mains, ces mains qui avaient passé la journée à manipuler des dossiers avec une froideur chirurgicale, s'emparaient de mes cuisses pour les écarter davantage.

Le froid du bureau en chêne contre mes fesses nues contrastait violemment avec la fournaise qui émanait de lui. Julian rompit le baiser, son souffle court venant fouetter mon visage. Ses yeux étaient deux abîmes d'acier sombre. Sans me quitter du regard, il défit sa ceinture dans un cliquetis métallique qui sonna, à mes oreilles, comme le

glas de ma vertu.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonna-t-il d'une voix rauque, brisée par le désir. Regarde ce que tu as provoqué derrière tes grands airs de sainte.

Je baissai les yeux. Sa virilité était là, dressée, arrogante, pulsante de sang. Elle semblait trop vaste pour moi, une promesse de destruction que mon corps, pourtant, appelait de chaque fibre. Il ne perdit pas de temps. Il saisit mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes, et il se positionna à l'entrée de mon intimité, là où l'humidité de mon envie brillait sous la lampe de bureau.

Le premier contact fut un choc électrique. Il ne glissa pas doucement ; il força le passage, millimètre par millimètre, savourant l'étroitesse de mon corps qui se révoltait et se rendait simultanément.

— Oh mon Dieu... Julian...

— Je sais, murmura-t-il contre mon cou, sa voix vibrant jusque dans mes os. Tu es si serrée. C'est le poids de tous tes secrets qui s'ouvre enfin, n'est-ce pas ?

Il poussa d'un coup sec. Je poussai un cri qui se perdit dans les boiseries de la pièce, mon dos se cambrant jusqu'à la limite de la rupture. Il était en moi, intégralement, comblant ce vide atroce que je traînais depuis des années. La douleur aiguë du début se mua instantanément en une extase lourde, un poids brûlant qui pulsait au rythme de mon cœur affolé.

Il commença son mouvement. Lent d'abord, presque cruel. Il se retirait presque entièrement, me laissant haletante, cherchant son contact, avant de frapper à nouveau, plus fort, plus profondément. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient, ce claquement humide et charnel, devint le seul métronome de mon existence.

Je perdis pied. Mes mains errèrent sur ses épaules larges, griffant le tissu de sa chemise, cherchant à le rapprocher encore, à fusionner. La sueur perla sur son front, tombant sur ma poitrine en gouttes brûlantes. L'odeur de la pièce changea, saturée par notre sexe, par l'animalité qui avait pris le pas sur la raison.

— Plus vite... je t'en supplie... plus vite...

Ma dignité s'était évaporée. Je n'étais plus la directrice de l'Institut, j'étais une femme suppliciée par le plaisir. Julian accéléra la cadence. Ses coups devinrent impitoyables, sauvages. À chaque assaut, je sentais mon col de l'utérus être percuté, envoyant des ondes de choc jusqu'à ma nuque. Je voyais des étoiles, des explosions de couleurs sombres derrière mes paupières closes.

Il me saisit le visage, me forçant à ouvrir les yeux. Il voulait voir le moment exact où je me briserais. Ses propres traits étaient contractés par une tension insoutenable, les veines de son cou saillantes sous l'effort.

— Donne-moi tout, Eléonore. Tout ce que tu as retenu. Crève pour moi.

C'est alors que la vague déferla. Une contraction violente partit de mon centre, irradiant dans mes jambes qui s'enroulèrent convulsivement autour de sa taille. Mon vagin se referma sur lui dans une série de spasmes électriques, de morsures internes qui me firent hurler son nom. Le plaisir était si intense qu'il en devint douloureux, une lacération de lumière pure.

Julian ne tint pas longtemps face à ce déchaînement. Il poussa un grognement de fauve, s'enfonçant une dernière fois avec une force dévastatrice. Je sentis la chaleur de sa semence m'inonder, jet après jet, un flot brûlant qui semblait vouloir me marquer au fer rouge.

Nous restâmes ainsi, soudés, nos souffles saccadés se mêlant dans le silence soudain

de la pièce. Mes larmes coulaient maintenant librement, des larmes de soulagement, d'épuisement, de deuil pour la femme que j'avais été dix minutes plus tôt.

Il finit par se retirer avec une lenteur presque tendre, bien que son regard reste dur. Le vide qu'il laissa fut un déchirement. Je glissai sur le bureau, mes jambes incapables de me porter, et je me rassis sur ma chaise de cuir, tremblante, les cuisses souillées, mon tailleur en lambeaux autour de moi.

Julian se rhabilla en silence, avec une efficacité déconcertante. Il rajusta sa cravate, puis s'approcha de moi. Il posa ses mains sur les bras de ma chaise, m'enfermant dans son espace. Il se pencha, son visage à quelques centimètres du mien. Son pouce vint essuyer une larme sur ma joue, un geste d'une intimité insupportable.

— Le verrou a sauté, Eléonore, dit-il d'une voix basse, dénuée de remords. Ne t'avise plus jamais de faire semblant d'être de glace devant moi. Nous savons tous les deux ce qui rampe sous ta peau désormais.

Il se redressa, ramassa sa veste, et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il s'arrêta, la main sur la poignée, sans se retourner.

— On se voit demain. Sois à l'heure.

La porte se referma. Le clic du verrou résonna dans le silence mortel de l'Institut. Je restai là, seule dans l'obscurité naissante de mon bureau, le corps encore vibrant de sa possession, réalisant que si le verrou de mon cœur avait sauté, les chaînes de ma nouvelle dépendance, elles, venaient tout juste d'être forgées.

Chapitre 2

Le Dossier Interdit

Le silence de l'Institut Val-des-Soupirs n'était jamais vraiment pur. C'était un bourdonnement sourd, une vibration de souffrances contenues derrière des cloisons capitonnées, le murmure des draps froissés par l'insomnie de ceux qu'on appelait les « privilégiés ». Mais dans mon bureau, à cette heure indécente où la nuit dévore les dernières certitudes, le silence était un linceul.

Je restais assise, immobile, les paumes à plat sur le cuir froid de mon bureau. Ma peau me trahissait. Partout où Julian m'avait frôlée, partout où son souffle avait ricoché contre mon cou, je sentais une brûlure résiduelle, une démangeaison interne que je ne pouvais pas gratter. Mon corps, cette forteresse de glace que j'avais bâtie pierre par pierre après l'accident, était en train de fondre. Une flaque de désir honteux s'accumulait au creux de mes reins.

Ses mots résonnaient encore : *« Le verrou a sauté. »*

D'un geste saccadé, je tirai le tiroir inférieur de mon bureau. La clé tourna avec un grincement qui me fit sursauter. Là, niché sous des rapports administratifs sans importance, reposait le dossier de cuir noir, frappé du sceau pourpre :

CONFIDENTIEL - ACCÈS RESTREINT (NIVEAU 4).

Le dossier de Julian Thorne.

Je ne devais pas l'ouvrir. Mon rôle était de surveiller ses déviances, de réguler ses pulsions, pas de m'immerger dans la fange de son passé. Mais la curiosité était un poison, et j'en avais déjà bu une gorgée fatale. Mes doigts tremblaient légèrement

alors que je dénouais les lacets de coton noir. L'odeur du papier vieux et de l'encre se mêlait à celle, persistante, de Julian dans la pièce. Un mélange de bois de santal, de tabac froid et de cette sueur de mâle, musquée, qui me montait à la gorge.

Je tournai la première page. Sa photo d'admission me frappa comme un coup de poing. Ce n'était pas l'homme arrogant et dominateur qui venait de me défier. C'était un portrait de désolation. Ses yeux sombres fixaient l'objectif avec une vacuité effrayante.

Je sautai les données cliniques, les diagnostics d'hypersexualité compulsive, les scores de libido démesurés. Je cherchais la source. La faille. Je la trouvai à la page 14. *Rapport de Trauma Infantile et Adolescent – Section B.*

Je lus. Et j'oubliai de respirer.

Chaque ligne était une balafre. Julian n'était pas né prédateur ; il avait été sculpté comme une proie d'élite. Sa beauté, cette perfection sculpturale qui me terrifiait, avait été sa malédiction dès l'âge de quatorze ans. Les mots « exploitation », « cercles privés », « marchandisation » défilèrent devant mes yeux. On ne l'avait pas aimé, on l'avait consommé. Sa sexualité n'était pas un choix, c'était une armure, une façon de reprendre le contrôle sur un monde qui l'avait utilisé comme un morceau de viande de luxe jusqu'à ce qu'il se brise.

Une nausée violente me tordit l'estomac. Je sentis une larme chaude couler le long de ma joue, une de ces larmes que je ne savais plus verser. Ce n'était pas de la pitié, c'était une reconnaissance viscérale. Nous étions deux faces d'une même pièce de monnaie usée : moi, murée dans l'absence de sensation pour ne plus souffrir ; lui, s'étourdissant dans l'excès pour ne plus sentir le vide.

Le texte décrivait ses crises de panique masquées par des accès de luxure, son besoin de dominer pour ne plus jamais être dominé. Ma main descendit instinctivement vers

ma cuisse, serrant le tissu rigide de ma jupe. Je repensai à la manière dont il m'avait acculée plus tôt, à la force de ses mains sur mes bras. Ce n'était pas de l'agression. C'était un appel au secours hurlé par une bête blessée qui ne connaît que le langage de la chair pour exister.

L'air dans le bureau devint soudain irrespirable, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les petits poils sur mes avant-bras. Mes sous-vêtements me semblaient brusquement trop serrés, la dentelle de mon soutien-gorge me griffant les tétons qui s'étaient durcis à la lecture des détails les plus crus de ses "séances de thérapie" passées. Ma frigidité, ce bouclier si sûr, se fissurait sous la pression d'une empathie brutale, animale.

Soudain, un bruit. Un frottement contre le bois de la porte.

Je relevai la tête, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes, ma respiration courte et sifflante. Je n'avais pas entendu de pas dans le couloir. Mais je savais. Je savais qu'il était là. Son ombre coupa le filet de lumière qui passait sous la porte de mon bureau.

— Eléonore.

Sa voix traversa le bois, basse, rauque, vibrante d'une urgence que je ne pouvais plus ignorer. Elle ne s'adressait pas à la gardienne-chef. Elle s'adressait à la femme qui, pour la première fois en dix ans, sentait l'humidité de son propre désir inonder le coton de sa culotte.

— Je sais que tu lis, continua-t-il. Je sens l'odeur de ton effroi d'ici. Et celle de ton excitation. Elle est plus forte que la peur, n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas, incapable de formuler un son. Mes doigts étaient crispés sur les bords du dossier, froissant le papier. Le désir me submergeait par vagues, un

raz-de-marée sombre et chaud qui partait de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à mes tempes. J'avais envie de hurler, de le chasser, et de me jeter sur lui pour qu'il étouffe cette douleur que je venais de découvrir en lui — et en moi.

La poignée de la porte s'abaissa lentement. J'avais oublié de verrouiller. Ou peut-être, inconsciemment, avais-je laissé la porte ouverte pour qu'il vienne achever ce qu'il avait commencé.

Le battant s'ouvrit sur l'obscurité du couloir. Julian se tenait là, sa chemise blanche entrouverte, les cheveux en bataille, ses yeux brillant d'une lueur féline et désespérée. Il ne fit pas un pas de plus, nous séparant d'un espace de quelques mètres qui semblait chargé de dynamite.

— Tu as vu le monstre, murmura-t-il en fixant le dossier étalé devant moi.
Maintenant, regarde l'homme.

Il fit un pas, puis un autre, refermant la porte derrière lui avec une lenteur calculée, le clic du verrou finalisant notre isolement. Le bureau, mon sanctuaire de règles et de protocoles, venait de se transformer en une cage où seul le sang et la sueur auraient bientôt droit de cité.

Ma gorge était sèche. Je me levai, les jambes flageolantes, mes mains s'accrochant au rebord du bureau pour ne pas m'effondrer. Je voulais maintenir mon masque de glace, mais il était en train de s'évaporer, laissant place à une vulnérabilité crue.

— Tu n'as pas le droit d'être ici, Julian, articulai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé. C'est une violation de...

— On emmerde les violations, Eléonore.

Il était devant moi maintenant. Si près que la chaleur qui émanait de son corps me

frappait le visage comme un four ouvert. Il posa ses mains sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant avec une autorité possessive dans ma chair. Je gémis malgré moi, un son petit, pathétique, qui sembla l'embraser davantage.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Je levai les yeux. Ce que j'y vis n'était pas de la luxure froide. C'était une faim dévorante, une détresse si profonde qu'elle me brisa le cœur en même temps qu'elle ouvrait mes cuisses en pensée.

— Tu sais tout, maintenant, dit-il, son visage descendant vers le mien, ses lèvres frôlant mon oreille. Tu sais comment ils m'ont brisé. Tu es la seule à pouvoir recoudre les morceaux. Ou à finir de me détruire.

Sa main quitta ma hanche pour remonter lentement le long de ma cuisse, soulevant le tissu de ma jupe de fonctionnaire. Le contact de ses doigts calleux sur la soie de mes bas fit courir une décharge électrique dans toute ma colonne vertébrale. Je fermai les yeux, la tête basculant en arrière, alors que mon corps, ce traître, se cambrait vers lui, mendiant un contact que j'avais fui toute ma vie.

— Julian... s'il te plaît...

Je ne savais pas si je le suppliais d'arrêter ou de continuer. Mais quand je sentis la pression de son érection contre mon ventre à travers nos vêtements, je sus que le point de non-retour n'était plus qu'un souvenir lointain. Le dossier interdit était ouvert, et nous allions en écrire chaque page avec nos fluides et nos larmes.

Ses doigts, ces longs doigts qui avaient tourné tant de pages de malheur, s'enfoncèrent dans la chair tendre de mes cuisses, juste au-dessus de la jarrettière. Le contraste était insoutenable : la fraîcheur de l'air du bureau sur ma peau dénudée et la chaleur irradiante de sa paume. Je sentis l'humidité trahir ma résolution, un flux brûlant qui

imbibait déjà la soie de ma lingerie.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonna-t-il d'une voix brisée, un commandement qui cachait une supplique. Regarde ce que tu as fait de moi en une seule lecture.

J'ouvris les yeux. Son visage était à quelques centimètres du mien, ses traits d'une beauté presque insultante, sculptés par une douleur que je pouvais désormais nommer. Ses yeux d'orage étaient injectés de sang, brillant d'une lueur sauvage, animale. Il n'était plus le dossier n°402. Il était un homme en train de se noyer, et j'étais son unique rivage.

— Je t'ai vu, Julian, murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle haché. J'ai vu chaque cicatrice, chaque ombre...

Ma main, tremblante, monta jusqu'à sa joue, effleurant la barbe de trois jours qui piquait ma paume. Il ferma les yeux un instant, un gémissement sourd vibrant dans sa poitrine, un son qui ressemblait à un craquement de glacier. Puis, d'un mouvement brusque, il saisit mon poignet et me plaqua contre le bureau. Le métal froid heurta mes reins, tandis que les dossiers s'éparpillaient au sol dans un froissement de papier qui sonnait comme un adieu à ma carrière, à ma morale, à ma vie d'avant.

— Alors si tu as vu, tu sais que je ne mérite pas de douceur, cracha-t-il, ses lèvres frôlant les miennes sans les toucher. Ils m'ont appris que mon corps était une monnaie d'échange. Que ma beauté était une malédiction. Utilise-moi, Eléonore. Détruis-moi avant que je ne le fasse moi-même.

— Non, Julian...

Je n'eus pas le temps de finir. Sa bouche s'écrasa sur la mienne. Ce n'était pas un baiser, c'était une collision. Il y avait le goût du désespoir, de la fumée et de l'urgence. Ses dents mordirent ma lèvre inférieure jusqu'à ce que je sente le fer du sang, une

douleur exquise qui libéra en moi une fureur que j'ignorais posséder. Je répondis avec la même violence, mes mains s'agrippant à ses cheveux, le tirant vers moi comme si je voulais l'absorber, l'effacer, le protéger du monde entier.

Il glissa sa main libre sous ma jupe, déchirant la soie de mes bas dans un bruit sec qui résonna dans le silence pesant de la pièce. Ses doigts trouvèrent enfin ce qu'ils cherchaient : le coton humide de ma culotte, l'entrée de mon sanctuaire déjà dévasté. Quand il pressa son majeur contre mon clitoris gonflé, je poussai un cri qui se perdit dans sa gorge.

— Tu es si trempée... grogna-t-il contre mon cou, ses lèvres traçant un chemin de feu vers mon oreille. Tu me veux autant que je te hais pour me faire ressentir ça.

Il ne prit pas le temps d'enlever mes vêtements. Il déboutonna son pantalon d'un geste frénétique, et je sentis son sexe, massif, pulsant de vie et de colère, se libérer contre ma cuisse. La peau contre la peau, enfin. C'était électrique, pur, obscène.

Je relevai mes jambes, les enroulant autour de sa taille, m'offrant totalement. Ma jupe était relevée jusqu'à ma taille, exposant ma vulnérabilité la plus totale à la lumière crue des néons qui grésillaient au plafond. Le dossier sur son passé gisait à nos pieds, les mots "abus", "traumatisme" et "beauté fatale" piétinés par ses chaussures de cuir.

— Fais-le, Julian. Oublie tout. Sois juste là, avec moi.

Il attrapa mes fesses à pleines mains, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une force qui me laisserait des marques, des trophées de cette nuit interdite. Il se positionna à l'entrée de mon corps, là où la chaleur était la plus insupportable. Je sentis la tête de son membre forcer le passage, une intrusion massive qui me fit cambrer le dos, les seins pointant sous mon chemisier de soie dont les boutons menaçaient d'éclater.

— Je vais te briser, Eléonore, murmura-t-il, ses yeux fixés dans les miens, y cherchant une trace de peur. Je vais te souiller avec tout ce qu'ils m'ont laissé.

— Alors souille-moi, répondis-je dans un souffle de défi. Rends-moi aussi brisée que toi.

Il poussa. Un coup de boutoir lent, impitoyable, qui me remplit jusqu'à la gorge. Je sentis mes tissus s'étirer, se déchirer presque sous l'assaut de sa taille. La sensation était si intense, si totale, que mes yeux se révoltèrent. Il s'arrêta un instant, à moitié enfoncé en moi, son corps tremblant d'un effort surhumain pour ne pas perdre le contrôle. La sueur perla sur son front et tomba sur ma poitrine, des gouttes brûlantes qui scellaient notre pacte de sang et de larmes.

L'air dans le bureau était devenu irrespirable, chargé de l'odeur de notre excitation, un mélange de musc, de papier vieux et de luxure brute. Julian commença à bouger, un mouvement de va-et-vient court, saccadé, chaque poussée m'enfonçant davantage contre le bord du bureau, chaque retrait me laissant affamée d'un millimètre de lui en plus.

— Plus... gémis-je, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, griffant le tissu de sa veste coûteuse. Julian, tout... donne-moi tout...

Ses mouvements s'accéléraient, devenant plus sauvages, plus animaux. Il n'y avait plus de Julian, plus d'Eléonore, plus de passé. Il n'y avait que ce rythme primitif, le claquement de nos corps l'un contre l'autre, et cette douleur sourde dans mon bas-ventre qui se transformait lentement en une extase insoutenable. Chaque fois qu'il me pénétrait, j'avais l'impression qu'il recousait une partie de son âme à l'intérieur de la mienne.

Ses mains remontèrent vers mon chemisier, arrachant les boutons dans une pluie de nacre. Il libéra mes seins, les pétrissant avec une rudesse qui me fit gémir de plaisir,

ses pouces écrasant mes tétons durcis pendant qu'il continuait de me pilonner avec une régularité de métronome enragé.

Je sentais la vague monter, ce tsunami de plaisir noir qui menaçait de m'emporter. Ma vue se brouillait, le décor du bureau disparaissant pour ne laisser que le visage tourmenté de l'homme qui était en train de me posséder, corps et âme.

— Eléonore... Eléonore...

Il répétait mon nom comme une incantation, comme si le prononcer était la seule chose qui le rattachait encore à la réalité. Ses poussées devinrent plus profondes, plus désespérées, cherchant à atteindre un endroit en moi que personne n'avait jamais touché, un endroit au-delà du sexe, là où la douleur et le plaisir ne font plus qu'un.

Ma respiration se mua en sanglots, des larmes de soulagement et d'effroi coulant sur mes tempes. Je sentais mon clitoris vibrer sous chacun de ses chocs, chaque nerf de mon corps tendu comme une corde de violon sur le point de rompre. On y était. Ce point de bascule où le cri remplace la parole.

Mais Julian s'arrêta net, son membre toujours enfoui au plus profond de moi, son souffle brûlant contre mon cou.

— Tu ne sais pas ce que tu me fais, lâcha-t-il dans un râle, ses muscles se contractant sous ma peau. Si je continue, il ne restera rien de nous deux.

Il me regarda, et dans ses yeux, je vis la lutte finale entre l'homme qui voulait être sauvé et la bête qui voulait tout dévorer. La tension était à son comble, une bombe prête à exploser dans le silence oppressant du bureau de l'administration.

Je le fixai, mes doigts s'ancrant si fort dans ses épaules nues que mes ongles devaient marquer sa peau. Ma poitrine heurtait la sienne à chaque inspiration saccadée, le sel

de mes larmes se mélangeant à la sueur qui perlaient sur son front. Le silence du bureau était un poids, une chape de plomb que seule la pulsation de son sexe, toujours enterré au plus profond de moi, venait briser.

— Alors détruis-moi, murmurai-je, la voix brisée mais portée par une certitude sauvage. Détruis tout, Julian. Ne laisse rien du passé, rien de ce dossier, rien de cette douleur. Je veux qu'il ne reste que nous. Ici. Maintenant.

Ses yeux s'assombrirent, virant à un noir d'encre, un abysse où je plongeai sans filet. Un grognement animal s'échappa de sa gorge, un son venu des entrailles, dépouillé de toute humanité. Il ne réfléchissait plus. Le barrage avait cédé.

Il se retira presque entièrement, une sensation de vide insupportable qui me fit cambrier les reins dans un appel désespéré, avant de s'enfoncer de nouveau en moi d'un coup de rein si violent que le bureau en bois massif recula de quelques centimètres sur le parquet. Le choc me coupa le souffle. Ma tête bascula en arrière, mes cheveux balayant les dossiers éparpillés.

— Tu l'as voulu, hoqueta-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle écorché. Tu veux le monstre ? Regarde-le en face.

Il saisit mes jambes et les rabattit brutalement contre ma poitrine, m'ouvrant totalement, m'offrant sans défense à ses assauts. Le rythme devint frénétique, une cadence de métronome enragé. À chaque percussion, je sentais son gland heurter mon col, provoquant des décharges électriques qui irradiaient jusque dans mes orteils. C'était une agression de plaisir, une collision de chairs qui cherchaient à s'annuler mutuellement.

Je sentais tout. La chaleur moite de nos corps soudés, l'odeur de l'encre et du vieux papier mêlée à l'arôme musqué de notre désir, le glissement visqueux de mes propres fluides qui lubrifiaient ses va-et-vient impitoyables. Je n'étais plus qu'un réceptacle,

une plaie ouverte, un cri silencieux. Mon clitoris, gorgé de sang et dressé, subissait le frottement incessant de son pubis, une torture exquise qui me faisait voir des étoiles derrière mes paupières closes.

— Julian... s'il te plaît... plus vite...

Il obéit, ses mains broyant mes hanches, y laissant déjà les empreintes violacées de ses doigts. Ses coups de boutoir se firent plus courts, plus profonds, plus rageurs. Il ne me baisait pas, il essayait de s'extirper de sa propre peau à travers la mienne. Je voyais les muscles de son dos se nouer comme des cordages sous la tension, sa colonne vertébrale dessinant une ligne de force brute sous la lumière crue des plafonniers.

La sensation de plénitude était totale, une saturation sensorielle qui touchait à l'agonie. Je sentis la première vague déferler, un spasme qui partit de mon ventre pour envahir chaque fibre de mon être. Mes parois vaginales se resserrèrent frénétiquement autour de lui, le griffant de l'intérieur, l'implorant de ne pas s'arrêter.

— Je te tiens, Julian, criai-je presque, alors que mon corps commençait à se rompre. Je te tiens, ne lâche pas !

Il poussa un cri, un hurlement de damné enfin libéré de ses chaînes. Ses yeux se révélsèrent alors qu'il s'enfonçait une dernière fois, le plus loin possible, comme s'il cherchait à atteindre mon âme par mon sexe. Je le sentis exploser en moi, un jet brûlant, saccadé, une inondation de foutre qui semblait ne jamais vouloir finir. Chaque pulsation de son membre à l'intérieur de moi déclenchait une nouvelle salve de mon propre orgasme, un écho sans fin qui me laissait pantelante, le corps secoué de tremblements convulsifs.

On resta ainsi, soudés, haletants dans la pénombre du bureau. Le silence revint, mais il n'était plus le même. Il était chargé de l'odeur de la reddition.

Julian s'effondra sur moi, son visage niché dans le creux de mon épaule. Je sentis une humidité différente sur ma peau. Des larmes. Les siennes, cette fois. Ses mains, autrefois si sûres d'elles, tremblaient contre le bois de la table.

Il ne restait rien du Julian arrogant, rien de l'image de perfection qu'il s'était forgée pour survivre à l'horreur que j'avais lue dans ce dossier. Il n'y avait que cet homme, nu et brisé, qui venait de déposer ses armes dans le seul sanctuaire qu'il lui restait : mon corps.

Je passai mes bras autour de lui, le serrant à en étouffer, sentant encore son membre faiblir lentement en moi, lié à mon être par la semence et la douleur partagée.

— C'est fini, chuchotai-je dans ses cheveux, alors que le monde extérieur semblait s'effacer derrière la porte close. Ils ne te feront plus jamais de mal.

Le dossier "Interdit" gisait au sol, les pages éparpillées, piétinées, souillées. Le passé était mort dans cet acte de chair et de sang. Mais alors que je sentais le cœur de Julian battre contre le mien, une pensée glacée m'effleura : on ne ressuscite jamais tout à fait indemne d'un tel brasier.

Julian se redressa lentement, ses yeux vides d'émotion mais emplis d'une lucidité terrifiante. Il me regarda, non plus comme une amante, mais comme la dépositaire d'un secret qui pouvait nous détruire tous les deux.

— Maintenant que tu sais, Eléonore, murmura-t-il en se dégageant de moi avec une lenteur funèbre, tu ne pourras plus jamais faire marche arrière. On est liés par la fange.

Il ramassa sa chemise, me laissant seule sur le bureau, le sexe encore ouvert et palpitant, le vide revenant déjà me hanter. Le chapitre se refermait sur le goût amer

du foutre et de la vérité. Nous étions sauvés, peut-être. Mais nous étions damnés, c'était une certitude.

Chapitre 3

Ronde de Minuit

Le trousseau de clés pesait une tonne à ma ceinture, chaque cliquetis résonnant contre ma hanche comme un rappel de ma propre servitude. Il était deux heures du matin. L'Institut Val-des-Soupirs était plongé dans une torpeur artificielle, celle que procurent les sédatifs puissants et le silence des murs capitonnés. Mais en moi, rien n'était calme. L'air de la galerie sud était glacial, pourtant une fine pellicule de sueur faisait adhérer ma chemise d'uniforme à mon dos, entre mes omoplates.

Chaque pas que je faisais sur le linoleum gris semblait trahir le secret que je portais depuis quelques heures. L'odeur de Julian — ce mélange de tabac froid, de cuir et de cette empreinte musquée qui n'appartenait qu'à lui — collait à ma peau, tenace, malgré la douche brûlante que j'avais prise pour tenter de m'effacer. Entre mes cuisses, une brûlure sourde persistait, un écho lancinant du bureau où il m'avait possédée, brisant en un instant des années de froideur protectrice.

Je détestais la façon dont mon corps le réclamait déjà. Ma frigidité, ce bouclier que je croyais impénétrable, s'était fissurée, laissant place à une vulnérabilité brute qui me terrifiait.

Je m'arrêtai devant la cellule 102.

Je n'avais pas besoin de regarder par le judas pour savoir qu'il m'attendait. Je sentais sa présence derrière la porte renforcée, une vibration animale, une chaleur qui traversait l'acier et le béton. Je pris une inspiration tremblante, lissant nerveusement ma jupe crayon, avant d'insérer la clé dans la serrure. Un tour. Deux tours. Le mécanisme grinça, un cri de métal dans le silence sépulcral de la clinique.

Je poussai la porte.

La pièce était plongée dans une pénombre bleutée, seulement découpée par les rayons de lune qui filtraient à travers les barreaux étroits de la fenêtre haute. Julian était là. Il ne dormait pas. Il n'était même pas couché. Il était assis sur le rebord de son lit de fer, le buste nu, ses tatouages serpentant sur ses épaules larges comme des cicatrices d'une guerre ancienne. Ses mains étaient posées sur ses genoux, ses doigts longs et nerveux s'agitant au rythme d'une musique qu'il était seul à entendre.

Il leva les yeux vers moi. Ce regard. Noir, insondable, chargé d'une électricité qui fit se dresser les poils de ma nuque.

— Tu es en retard pour ta ronde, Gardienne-chef, murmura-t-il. Sa voix était un râle de velours, une caresse qui me fit l'effet d'un coup de poignard dans le bas-ventre.

— Le protocole exige une vérification visuelle toutes les trois heures, Julian, répondis-je d'un ton que je voulais ferme, mais qui sortit plus rauque que prévu. Rien de plus.

Je restai sur le seuil, la main crispée sur le chambranle de la porte. J'aurais dû refermer, verrouiller, fuir. Mais mes pieds semblaient coulés dans le plomb. Je ne pouvais pas détacher mes yeux de son torse, de la sueur qui faisait briller sa peau mate, de la trace de mes propres ongles qu'il arborait fièrement près de sa clavicule.

— Le protocole, répéta-t-il avec un sourire carnassier. C'est pour ça que ton cœur bat si fort que je peux l'entendre d'ici ? C'est le protocole qui te fait mouiller ton bel uniforme ?

— Tais-toi.

— Tu es seule, Eléonore. Tellement seule que ça en devient obscène. Tu viens ici pour te repaître de ma folie parce que c'est la seule chose qui te fait te sentir vivante.

Il se leva d'un mouvement fluide, presque trop rapide pour un homme enfermé. Il s'avança jusqu'à ce que nous ne soyons séparés que par quelques centimètres. L'odeur de son corps, plus sauvage ici, m'assaillit. C'était l'odeur de l'addiction, du danger, et d'un désir si pur qu'il en était destructeur.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Je levai les yeux, prisonnière de son magnétisme.

— Tu n'es pas venue pour vérifier si je dormais, reprit-il en baissant la voix, son souffle chaud venant lécher mon oreille. Tu es venue parce que tu as encore le goût de moi dans la gorge. Tu es venue parce que ce vide que tu caches sous ton autorité hurle mon nom.

Il leva une main, lentement, et ses doigts effleurèrent la barre de métal froid qui nous séparait encore symboliquement, avant de venir se poser juste au-dessus de mon cœur. Je sentis la chaleur de sa paume à travers le tissu rigide de ma veste.

— Dis-le, Eléonore. Dis que tu as peur de ce que je te fais. Dis que tu as envie que je te déchire à nouveau pour être sûre que tu n'es pas faite de pierre.

Mes lèvres tremblèrent. Une larme, traîtresse, brûlante, roula sur ma joue. La vérité était là, entre nous, plus tranchante qu'un rasoir. J'étais la gardienne, il était le patient. Mais dans cette cellule imprégnée de nos péchés, les rôles n'existaient plus. Il n'y avait qu'un homme brisé et une femme qui se découvrait capable de tout sacrifier pour un instant de plus dans ce brasier.

— Je te déteste, murmurai-je, ma voix se brisant sur la dernière syllabe.

— Mensonge, rétorqua-t-il en ancrant ses doigts dans le col de mon uniforme, me tirant brutalement contre les barreaux. Tu m'adores. Comme on adore le bourreau qui nous libère de nous-mêmes.

Il se colla contre la grille, son sexe déjà dur pressant contre la mienne à travers les vêtements, et le monde extérieur s'évapora dans un gémissement étouffé. La nuit ne faisait que commencer.

Le froid du métal contre mon front contrastait violemment avec la fournaise qui irradiait de Julian. Ses mains, calleuses et puissantes, ne se contentaient pas de me tenir ; elles me revendiquaient. À travers le tissu épais de mon pantalon d'uniforme, je sentais la courbe impitoyable de son sexe, cette barre d'acier vivante qui battait contre ma cuisse, réclamant un tribut que je n'avais plus la force de lui refuser.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonna-t-il d'une voix rauque, une morsure dans le silence de la prison.

Je relevai les yeux. Ses pupilles étaient dilatées, deux abîmes noirs où se reflétait ma propre déchéance. L'odeur de Julian m'envahit : un mélange âcre de tabac froid, de sueur masculine et de ce parfum de bête traquée qui me rendait folle. Il lâcha mon col pour glisser une main entre les barreaux, ses doigts s'enfonçant brutalement dans mes cheveux pour rejeter ma tête en arrière. La douleur fut une décharge électrique qui remonta le long de ma colonne vertébrale, éveillant un besoin sauvage, animal.

— Tu frissonnes, constata-t-il avec un sourire cruel. Est-ce que c'est le dégoût, ou est-ce que tu es déjà en train de tremper ton joli uniforme de gardienne exemplaire ?

— Tais-toi... gémis-je, mes mains cherchant désespérément un appui sur les montants glacés de la cellule.

— Pourquoi ? La vérité te brûle ? Tu n'es pas là pour faire ta ronde, petite sainte. Tu es là parce que tu as besoin que je te salisse. Tu as besoin de sentir mes doigts t'ouvrir pour te rappeler que tu es vivante sous cette armure de cuir et de polyester.

D'un geste brusque, il saisit la fermeture éclair de ma veste de fonction. Le bruit du curseur qui descendait, cran après cran, résonna dans le couloir vide comme un glas. Il écarta le tissu, révélant la dentelle fragile de mon soutien-gorge, une absurdité délicate dans cet enfer de béton. Ses yeux descendirent sur ma poitrine qui se soulevait au rythme de ma respiration saccadée. Je voyais ses muscles saillir sous son t-shirt gris élimé, la tension de ses avant-bras où les veines se dessinaient, prêtes à éclater.

Il repassa sa main à travers la grille, ses doigts effleurant la naissance de mes seins. Le contact fut un incendie. Je ne pus m'empêcher de cambrer le dos, offrant ma chair à son exploration impitoyable. Il ne fut pas tendre. Ses doigts se refermèrent sur mon sein gauche, le pétrissant avec une force qui m'arracha un cri étouffé.

— Voilà... murmura-t-il, son souffle chaud contre mon oreille. Laisse sortir ce son. Je veux que chaque prisonnier de ce bloc sache que leur gardienne est en train de s'offrir au monstre de la 102.

Il descendit sa main plus bas, luttant contre l'étroitesse des barreaux pour atteindre la ceinture de mon pantalon. Ses phalanges frottaient contre le fer, s'écorchant au passage, mais il s'en fichait. Il y avait une urgence désespérée dans ses gestes, une faim que rien ne semblait pouvoir rassasier. Je l'aidai, mes propres mains tremblantes débouclant le cuir, déboutonnant le tissu pour lui offrir un accès plus libre.

Quand sa main s'engouffra enfin dans mon sous-vêtement, je crus défaillir. Ses doigts étaient brûlants, explorant ma fente déjà noyée de désir. Il trouva mon clitoris avec une précision chirurgicale, le pressant sans ménagement, me forçant à me coller davantage contre la grille. Le métal me rentrait dans la peau, me meurtrissait, mais

cette douleur n'était qu'un catalyseur pour le plaisir qui commençait à m'aveugler.

— Tu es une fontaine, Eléonore, grogna-t-il, ses doigts s'enfonçant en moi, un puis deux, imitant le va-et-vient de ce qu'il s'apprêtait à me faire subir. Tu me veux tellement que tu pourrais te dissoudre ici même, sur ce sol dégueulasse.

— Julian... s'il te plaît...

Ma voix n'était plus qu'un souffle, une supplique pathétique. Je luttais pour ne pas m'effondrer, mes jambes flageolantes menaçant de me trahir. Il retira ses doigts un instant, les portant à ses lèvres pour les lécher avec une lenteur provocante, son regard ancré dans le mien. Puis, d'un mouvement fluide, il défit son propre pantalon, libérant son sexe qui jaillit, sombre et palpitant de sang, entre les barreaux.

L'image était d'une obscénité totale. Cet homme, enfermé, réduit à l'état de bête par le système, et moi, la représentante de la loi, à genoux ou presque devant sa puissance brute. Il attrapa ma main et la guida vers lui. La peau était de la soie sur de l'acier chaud. Je sentis la goutte de désir perler à son extrémité, le pouls violent qui l'animait.

— Prends-moi, ordonna-t-il. Fais-moi sentir que je ne suis pas encore mort entre ces murs.

Je refermai mes doigts sur lui, l'entourant de ma paume moite. Il laissa échapper un grognement sourd, un son guttural qui venait du plus profond de ses entrailles. Il se pressa contre la grille, le métal s'interposant entre nos bassins, nous empêchant cette fusion totale que nos corps hurlaient de réaliser. C'était une torture exquise, un supplice de Tantale où chaque centimètre de peau gagné était une victoire sur le désespoir.

Ses mains revinrent sur mon visage, ses pouces écrasant mes lèvres pour me forcer à ouvrir la bouche. Il ne m'embrassa pas tout de suite ; il me regarda d'abord, savourant

ma vulnérabilité, ma soumission totale à l'instant. Ses doigts sentaient moi, ce musc sucré et sauvage que nous avons créé ensemble.

— Tu sais ce qui va se passer maintenant ? murmura-t-il, sa voix vibrant d'une promesse de destruction. Je vais te prendre à travers ces barreaux jusqu'à ce que tu oublies ton nom, jusqu'à ce que la seule chose qui reste de toi soit l'empreinte de ce fer dans ton dos et le souvenir de mon foutre en toi.

Je ne répondis rien. Je ne pouvais plus parler. J'étais une corde tendue à l'extrême, prête à rompre sous l'assaut de ses caresses brutales et de ses mots qui me déshabillaient l'âme. La nuit était épaisse autour de nous, le reste du monde n'était plus qu'un décor lointain et insignifiant. Il n'y avait que ce couloir sombre, cette cellule étroite, et la certitude que nous étions en train de brûler tout ce que nous avons été.

Il s'écarta d'un millimètre, juste assez pour attraper le rebord de ma taille et me soulever, me plaquant contre la grille avec une telle force que l'air quitta mes poumons. Mes jambes s'enroulèrent instinctivement autour de ses hanches, mon uniforme froissé se relevant pour exposer mon intimité offerte, palpitante, à la merci de son désir.

— Dis-le, Eléonore. Dis que tu veux que je te déchire.

— Déchire-moi... suffoquai-je, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules musclées. Julian, je t'en supplie... déchire-moi.

Le métal froid de la grille me sciait les omoplates, mais je m'en moquais. Je ne sentais que lui. Sa chaleur de bête, l'odeur de tabac froid et de sueur qui émanait de sa peau, et cette tension insupportable entre mes cuisses.

Julian ne répondit pas. Il n'en avait plus besoin. Sa main libre s'engouffra entre nos

corps, arrachant la fine dentelle de ma culotte dans un craquement sec qui résonna dans le silence de plomb du bloc. Je ne sursautai même pas. J'étais avide. Je voulais cette destruction. Ses doigts, calleux et brûlants, s'enfoncèrent dans ma chair détrempée avec une rudesse qui me fit cambrer le dos, ma nuque heurtant le fer avec un bruit sourd.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un grondement sourd.

J'ouvris des yeux embrumés de larmes et de désir. Son visage était à quelques centimètres du mien, les traits tordus par une rage érotique, ses pupilles dévorant tout l'espace de son iris. Il défit sa ceinture d'un geste brusque, sans jamais cesser de me fixer. Le cuir claqua, le métal tinta, et soudain, j'eus la sensation de sa virilité, lourde et pulsante, qui cherchait le passage.

Il me souleva plus haut encore, mes jambes serrant sa taille à m'en rompre les muscles, et d'un coup de reins dévastateur, il s'enfonça en moi.

Le cri que je poussai fut étouffé par sa bouche qui s'écrasa sur la mienne. C'était une invasion. Un massacre. Il me pénétrait avec une violence qui n'avait rien de romantique ; c'était une revendication de territoire. Chaque coup de boutoir me propulsait contre les barreaux, le métal vibrant à l'unisson de nos corps. J'étais ouverte, exposée, dévastée par cette intrusion massive qui semblait vouloir atteindre mon âme à travers mon sexe.

— Tu es à moi, Eléonore, grogna-t-il contre mes lèvres, ses dents mordant ma lèvre inférieure jusqu'au sang. Dis-le. Dis que ce n'est que moi.

— Toi... seulement toi...

Je ne pouvais plus respirer. L'air manquait dans ce couloir de mort, mais mes poumons s'en foutaient. Ils ne réclamaient que son odeur. Je sentais mon humidité

glisser le long de ses cuisses, le mélange de ma cyprine et de sa sueur créant un lubrifiant visqueux qui rendait chaque va-et-vient plus sonore, plus obscène. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquaient — un claquement mou et rythmique — était le seul métronome de cette agonie de plaisir.

Il se mit à pilonner avec une régularité de machine, ses mains broyant mes fesses pour me maintenir contre lui. Je sentais les têtes de vis de la grille s'enfoncer dans mon dos, mais la douleur n'était qu'un carburant supplémentaire. Mon clitoris, écrasé entre son pubis et l'os de mon bassin, envoyait des décharges électriques qui me faisaient perdre la vue. J'étais une plaie ouverte, un brasier, une chose sans nom qui ne demandait qu'à être consumée.

— Julian... Julian, je pars...

Ma voix n'était qu'un sifflement étranglé. Je sentis les parois de mon vagin se contracter violemment autour de lui, des spasmes incontrôlables qui le firent rugir. Il accéléra encore, sa respiration se transformant en un râle animal. Il ne faisait plus de distinction entre la tendresse et la cruauté. Il me possédait comme on pille une ville conquise.

Soudain, il se figea, son corps se tendant comme un arc. Je sentis son foutre bouillant jaillir en moi, des jets profonds et saccadés qui semblaient remplir chaque recoin de mon être. L'orgasme me frappa avec la force d'un accident de voiture. Ma tête bascula en arrière, mes yeux se révolvèrent, et je fus projetée dans un vide noir et brûlant où plus rien n'existait — ni la prison, ni mon uniforme au sol, ni le passé qui nous hantait.

On resta ainsi de longues secondes, soudés l'un à l'autre, nos souffles saccadés se mélangeant dans l'obscurité. Le silence revint peu à peu, plus lourd qu'avant, chargé du poids de ce que nous venions de commettre.

Julian finit par se retirer lentement. La sensation du vide qu'il laissa en moi fut presque plus douloureuse que son assaut. Il me reposa au sol, mes jambes flagellantes manquant de se dérober. Ma jupe retomba de manière grotesque sur mes hanches meurtries.

Il se recula d'un pas, rajustant son pantalon d'un geste mécanique, le visage redevenu ce masque de pierre impénétrable. Ses yeux, pourtant, brillaient encore d'une lueur sauvage, une lueur de triomphe et de désespoir mêlés.

— Ta ronde est finie, Eléonore, dit-il d'une voix blanche, dépourvue de toute émotion. Va-t'en maintenant. Avant que je ne me rappelle que je te déteste.

Je ne répondis rien. Je ramassai ma lampe torche, la main tremblante, sentant encore la chaleur de sa semence couler lentement entre mes cuisses. Je m'éloignai dans le couloir sombre sans me retourner, le bruit de mes pas résonnant comme des coups de marteau sur un cercueil.

La ronde était finie. Mais je savais qu'en cet instant, j'avais laissé bien plus que mon honneur derrière ces barreaux. J'y avais laissé les derniers lambeaux de ma raison.

Chapitre 4

Le Frisson de l'Autorité

L'air de l'Institut Val-des-Soupirs est une insulte à mes poumons. Il est trop propre, trop filtré, chargé de cette odeur de désinfectant clinique qui tente vainement de masquer le relent de sueur, de sperme et de désespoir qui imprègne les murs de cette cage dorée. Je marche dans le couloir du secteur C, le bruit de mes talons sur le linoléum gris résonnant comme une sentence. Chaque pas est une agonie. Entre mes cuisses, la morsure est encore là, lancinante. Je sens le frottement irritant de ma lingerie contre ma peau encore sensible, souvenir brûlant de l'affrontement de la veille.

Je ne devrais pas être ici. Pas aujourd'hui. Mais le protocole est mon seul rempart contre la folie. Fouille de routine. Chambre 402.

Je m'arrête devant la porte en acier brossé. Mes doigts se crispent sur le trousseau de clés. Je prends une inspiration saccadée, tentant de lisser l'expression de mon visage, de redevenir la gardienne-chef impénétrable, celle dont le cœur est un bloc de glace que personne ne peut briser. Mais le bloc est fêlé. De larges fissures parcourent mon armure, et c'est lui, Julian, qui a planté le burin.

Je tourne la clé. Le déclic du verrou sonne à mes oreilles comme un coup de feu.

La pièce est plongée dans une pénombre bleutée, les stores à moitié clos ne laissant filtrer que des lames de lumière crue qui découpent l'espace. Il est là. Assis sur le bord de son lit de fer, les coudes sur les genoux, le dos voûté. Il ne porte qu'un pantalon de coton gris, lâche, qui retombe bas sur ses hanches. Sa peau, mate et parsemée de cicatrices dont je connais désormais l'histoire silencieuse, luit d'une fine

pellicule de sueur malgré la climatisation.

— Eléonore, murmure-t-il sans lever les yeux.

Son timbre de voix est une caresse rauque qui me fait l'effet d'une décharge électrique. Je déteste l'effet qu'il a sur moi. Je déteste la façon dont mes muscles pelviens se contractent instinctivement à la simple mention de mon nom.

— Levez-vous, Julian. Fouille réglementaire, dis-je d'une voix que je force à rester plate, professionnelle.

Il se lève avec une lenteur calculée, une grâce de prédateur qui feint la docilité. Il est grand, trop grand pour cette cellule de luxe. Lorsqu'il se dresse face à moi, l'espace semble se contracter. Son odeur m'envahit : un mélange de tabac froid, de savon de Marseille et ce musc animal, chaud, qui lui appartient en propre. C'est l'odeur de ma chute.

— Encore ? demande-t-il avec un sourire en coin qui n'atteint pas ses yeux sombres, ces puits de pétrole où je me suis noyée. Tu n'as pas eu ta dose hier soir ?

— Taisez-vous. Contre le mur. Les mains bien en vue.

Je m'approche de son lit, évitant son regard brûlant. Mes mains tremblent légèrement alors que je commence à retourner ses draps. C'est un geste machinal, une routine que j'ai effectuée des centaines de fois, mais aujourd'hui, chaque fibre du tissu semble imprégnée de lui. Je sens la chaleur qui émane encore du matelas. Je plonge mes mains sous l'oreiller, cherchant une quelconque contrebande — un rasoir, des pilules détournées, un téléphone. Rien.

Je me déplace vers la petite commode en bois clair. Je sens son regard dans mon dos, lourd, palpable. Il ne bouge pas, respectant ma consigne, mais sa présence est un étai

qui se resserre sur ma poitrine.

— Tu cherches quoi, Eléonore ? Mon âme ? Je l'ai perdue il y a bien longtemps. Ou peut-être que tu cherches une excuse pour rester un peu plus longtemps avec moi ?

Je ferme les yeux un instant, les doigts crispés sur le rebord d'un tiroir. Ma frigidité, ce bouclier que j'ai mis des années à forger après l'accident, est en train de fondre. Je sens une humidité traîtresse poindre au creux de mes reins. La douleur sourde de la veille se transforme en une démangeaison insupportable.

— Un mot de plus et je vous fais placer en isolement, Julian.

Je me retourne pour faire face à lui. Il est resté contre le mur, mais sa posture a changé. Il a croisé les bras, faisant saillir les muscles de son torse dessiné avec une précision cruelle. Le contraste entre sa soumission apparente et l'insolence de son regard est une provocation pure.

— Fais-le, lâche-t-il dans un souffle. Enferme-moi. Enchaîne-moi. On sait tous les deux que c'est toi qui es prisonnière ici. Pas moi.

Il fait un pas vers moi. Un seul. Mais c'est suffisant pour que je recule, percutant la commode. Le bruit sourd du bois contre mes hanches me fait sursauter. Il s'arrête à quelques centimètres. Je peux sentir la chaleur de son souffle sur mon front.

— Reculez, ordonné-je, mais ma voix n'est plus qu'un murmure instable.

— Pourquoi ? Tu as peur ?

Il ne me touche pas. C'est pire. Il utilise le vide entre nous comme une arme. Ses yeux descendent lentement le long de mon corps, déshabillant mon uniforme boutonné jusqu'au cou, s'attardant sur la courbe de mes seins que je sens pointer sous

le tissu rigide de ma chemise.

— Tu es tellement tendue, Eléonore. On dirait que tu vas te briser.

Il lève une main, très lentement. Je devrais le repousser. Je devrais appeler des renforts. Je devrais sortir de cette pièce. Mais mes jambes sont du plomb. Mes doigts se crispent sur le bord de la commode jusqu'à ce que mes articulations blanchissent.

Sa main ne se pose pas sur mon visage. Il attrape simplement le col de ma veste d'uniforme, effleurant à peine la peau de mon cou avec ses phalanges. Le contact est comme une brûlure de glace.

— Tu es venue ici pour me fouiller, n'est-ce pas ? murmure-t-il en se penchant vers mon oreille. Alors fais-le. Ne te contente pas des meubles. Fouille-moi, gardienne. Cherche bien.

Il écarte les bras, s'offrant à moi dans une posture de crucifié, son torse offert, son souffle court. L'autorité dont je me targue s'effondre, ne laissant que le frisson brut, sauvage, de l'interdit qui s'apprête à voler en éclats.

L'air dans cette cellule est devenu une substance solide, un bloc de verre brûlant qui menace d'éclater au moindre mouvement. Je devrais reculer. Mon cerveau, ou ce qu'il en reste sous le fracas de mon sang contre mes tempes, me hurle de faire demi-tour, de claquer cette porte de fer et de consigner cet incident. Mais Julian est là, ses bras en croix, offrant son torse avec une arrogance qui n'est que le masque de sa propre déchéance.

Je fais un pas. Un seul. Le craquement de mes semelles de cuir sur le sol en béton sonne comme un coup de feu.

— Tu joues à quoi, Julian ? ma voix est un souffle rauque, méconnaissable.

— Je ne joue pas, gardienne. J’obéis. C’est ce que tu attends de moi, non ? Que je me soumette ?

Ses yeux sombres ne me lâchent pas. Ils sont chargés d’un défi qui me donne envie de le frapper autant que de le dévorer. Ma main tremble quand je la lève enfin. Je n’ai pas enlevé mes gants de cuir noir. Le contact du cuir froid contre la peau brûlante de son cou le fait tressaillir, mais il ne recule pas. Au contraire, il penche légèrement la tête en arrière, exposant sa gorge, la pulsation de sa carotide qui bat comme un animal piégé.

Je descends lentement mes mains sur ses épaules. Le tissu de son t-shirt gris est fin, usé. Sous mes paumes, je sens la dureté des muscles, la tension de ses trapèzes. Je descends le long de ses bras, palpant chaque centimètre avec une lenteur de tortionnaire. Je cherche quoi ? Une lame ? De la drogue ? Non, je cherche le point de rupture. Le sien, ou le mien.

— Tu es si méticuleuse, Eléonore, murmure-t-il.

Sa voix vibre contre mes doigts alors que je remonte vers sa poitrine. Je sens son cœur. Il cogne contre sa cage thoracique avec une violence qui me donne le vertige. Il n’est pas aussi calme qu’il veut le paraître. Ce constat me procure une décharge de pouvoir pur, un shot d’adrénaline qui finit de consumer mes dernières inhibitions.

— Tais-toi, je l’ordonne, mais le commandement sonne comme une supplique.

Je plaque mes mains à plat sur ses pectoraux. La chaleur qu’il dégage traverse le cuir de mes gants, m’irradiant jusqu’aux moelles. Je descends vers son abdomen, sentant les reliefs de ses abdos qui se contractent sous mon toucher. Je suis si près de lui que l’odeur de sa peau — un mélange de savon bon marché, de sueur âcre et de cet arôme d’homme enfermé — m’envahit les poumons. C’est une odeur de fauve, de bête en

cage qui n'attend qu'une faille pour mordre.

Ma respiration se cale sur la sienne. Nous sommes deux naufragés sur le point de sombrer.

— Qu'est-ce qu'il y a, gardienne ? Tu as peur de ce que tu pourrais trouver ?

Ses mots sont un fouet. Je réagis sans réfléchir. J'attrape le bas de son t-shirt et je le soulève brusquement, le forçant à lever les mains pour que je puisse le lui arracher. Il se laisse faire, un sourire cruel au coin des lèvres. Je jette le vêtement au sol.

Il est nu jusqu'à la taille. Sa peau est pâle, marquée ici et là par des cicatrices dont je ne veux pas connaître l'origine. Je ne peux plus détourner le regard. Mes seins, compressés dans le corset de mon uniforme, me brûlent. Je sens l'humidité couler entre mes cuisses, un rappel cinglant de ma propre trahison.

Je pose mes mains nues, cette fois — j'ai arraché mes gants sans même m'en rendre compte — sur ses côtes. Le contact est électrique. Ma peau contre la sienne, c'est le court-circuit. Un gémissement étouffé meurt dans ma gorge. Julian inspire brusquement, ses muscles se tordant sous mes doigts.

— Continue, souffle-t-il, ses yeux se voilant de désir noir. Fouille-moi encore.

Je descends mes mains vers la ceinture de son pantalon de détenu. Mes doigts s'insèrent entre le tissu rugueux et sa peau, effleurant le début de sa pilosité pubienne. Je sens sa virilité, déjà dure, qui pousse contre l'étoffe, cherchant le contact. L'autorité ? Quelle autorité ? Je ne suis plus qu'un amas de nerfs et de besoins primaires.

Je saisis le bord de son pantalon et je tire, brutalement. Je cherche quoi, Julian ? Je cherche la fin de ce tourment. Mes pouces accrochent les os de ses hanches, je le presse contre la commode derrière lui. Le bois gémit sous le poids de nos corps.

— Tu devrais m'arrêter, je siffle contre sa bouche, si près que nos lèvres s'effleurent à chaque mot. Tu devrais me dénoncer.

— Et rater le spectacle de ta chute ? Jamais. Tu as tellement faim, Eléonore. Ça se voit dans tes yeux. Tu as faim de tout ce que je peux te faire.

Il attrape mes poignets. Sa poigne est de fer. Il ne me repousse pas, il me guide. Il plaque mes mains sur son sexe, à travers le tissu, m'obligeant à sentir la force de son érection, la pulsation de son sang. Je lâche un cri étranglé, ma tête retombant en arrière.

C'est le chaos. Mes doigts se crispent sur lui, pétrissant la forme massive qui se dessine sous le coton. Je n'entends plus que le bruit de nos souffles courts, le frottement des tissus, et le battement sourd de mon propre désir qui exige d'être assouvi, là, maintenant, peu importe les conséquences, peu importe si je perds tout.

Il lâche mes poignets pour saisir mes hanches et me tirer violemment contre lui. L'uniforme entre nous est une insulte. Je sens le bouton de mon pantalon qui menace de sauter sous la pression de son bassin qui ondule contre le mien, cherchant une friction qu'il finit par trouver.

— Regarde-moi, ordonne-t-il, sa voix s'étant transformée en un grognement animal.

Je lève les yeux. Ce que je vois en lui, c'est mon propre reflet : une dévastation totale. Ses mains remontent dans mon dos, ses doigts s'enfonçant dans ma chair à travers ma chemise d'uniforme, cherchant à tout déchirer.

— Tu es venue chercher quelque chose de caché, non ? grogne-t-il en penchant sa tête dans mon cou, ses dents effleurant ma peau. C'est ici que ça se passe. À l'intérieur.

Il descend une main entre nous deux, ses doigts cherchant la fermeture éclair de mon pantalon de service avec une précision qui me fait frissonner. Je ne fais rien pour l'arrêter. J'écarte les jambes, lui offrant un accès total, mon corps implorant cette profanation. Le métal de la fermeture descend dans un crissement qui sonne comme le glas de ma carrière, de ma morale, de tout ce que j'étais.

Ses doigts s'insèrent sous la dentelle de mes sous-vêtements, trouvant immédiatement la source de mon agonie. Je suis trempée, brûlante, prête à exploser. Quand il enfonce deux doigts en moi d'un coup sec, mon cri est étouffé par sa bouche qui s'écrase sur la mienne dans un baiser qui a le goût du sang et de la rage.

Ce n'est plus une fouille. C'est une exécution.

Mes jambes flanchent. Si Julian ne me tenait pas collée contre le chambranle de la porte, je m'effondrerais sur le parquet poussiéreux de cette chambre qui sent le tabac froid et le péché. Ses doigts en moi sont un sacrilège, un mouvement de va-et-vient brutal qui ne cherche pas la caresse, mais la soumission. Il fouille mes entrailles comme s'il cherchait le secret de ma propre honte, et chaque poussée me fait cambrer le dos, ma tête basculant en arrière contre le bois dur.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonne-t-il contre mes lèvres, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Regarde ce que ton autorité devient.

J'ouvre les yeux, les miens noyés de larmes de frustration et de désir pur, et je vois l'éclair de triomphe sauvage dans son regard sombre. Il retire ses doigts avec un bruit de succion qui me fait tressaillir, les laissant briller, couverts de mon humidité, sous la lumière crue de l'ampoule dénudée. Sans me quitter des yeux, il porte sa main à sa bouche, léchant avec une lenteur provocante le fluide qu'il a arraché à mon corps. Je gémis, un son pathétique, animal, alors que ma main s'accroche à son épaule, mes ongles s'enfonçant dans le cuir de son blouson.

— Tu n'as rien trouvé dans mes tiroirs, Lieutenant, murmure-t-il en déboutonnant son propre jean avec une frénésie contenue. Mais je parie que tu vas adorer ce que je vais te donner maintenant.

Il saisit mes hanches et me soulève comme si je ne pesais rien. Je croise mes jambes derrière son dos, mon pantalon de service tombé sur mes chevilles, m'entravant, me rappelant à chaque seconde l'absurdité de ma position. Le tissu rugueux de son jean frotte contre ma fente déjà à vif, créant une électricité insupportable. Je sens son sexe, brûlant et tendu, s'écraser contre mon entrée trempée.

D'un coup de reins dévastateur, il s'enfonce en moi.

Le cri que je pousse n'a rien d'humain. C'est un déchirement. Il est immense, trop large, trop dur, comblant chaque millimètre de vide en moi avec une violence qui me coupe le souffle. Je me griffe le visage contre son cou, respirant l'odeur de sa sueur et de son parfum âcre. Il ne s'arrête pas. Il commence à pilonner, des coups secs, profonds, qui font claquer nos corps l'un contre l'autre. Le bruit de la chair qui s'entrechoque résonne dans la pièce silencieuse, un rythme de métronome pour ma déchéance.

— Julian... je... s'il te plaît...

— Quoi ? grogne-t-il en saisissant une poignée de mes cheveux pour forcer mon visage vers le sien. Qu'est-ce que tu veux que je fasse, Eléonore ? Que je m'arrête ? Que je te demande pardon de te baiser comme la traîtresse que tu es ?

Ses mots me giflent plus fort que ses reins. Je sens mon propre plaisir monter, une vague noire et visqueuse qui menace de m'engloutir. C'est une agonie délicieuse. À chaque fois qu'il se retire presque entièrement pour mieux se perdre en moi l'instant d'après, je sens les parois de mon sexe se contracter désespérément autour de lui, cherchant à le retenir, à le broyer. Je suis une flaque, un incendie, une épave.

Il me lâche les cheveux pour plaquer ses mains à plat contre le mur derrière moi, ses bras m'encerclant comme les barreaux d'une cellule. Il accélère. Le mouvement devient sauvage, désordonné. Sa respiration est un sifflement de fauve. Je sens la chaleur monter dans mes veines, une pression insoutenable au bas de mon ventre. Ma vision se trouble. La sueur perle sur son front et vient s'écraser sur mes joues, se mélangeant à mes larmes salées.

— Je te déteste, j'articule entre deux sanglots étouffés, alors que mon bassin bascule de lui-même pour aller chercher plus de cette douleur exquise.

— Je sais, répond-il dans un grognement primal. Et c'est pour ça que tu ne jouiras jamais autant qu'avec moi.

Il change d'angle, me basculant légèrement, ses doigts cherchant mon clitoris gonflé pour y exercer une pression impitoyable alors qu'il continue ses assauts. L'explosion est instantanée. Un spasme violent me parcourt de la tête aux pieds, mes muscles se tordant dans un orgasme si puissant qu'il confine à la syncope. Je hurle son nom dans sa bouche, aspirant son souffle, alors que des vagues de plaisir électrique me dévastent de l'intérieur.

Julian suit quelques secondes plus tard. Je sens son corps se tendre à l'extrême, ses muscles saillants se figer sous ma peau. Il pousse un cri sourd, le front appuyé contre mon épaule, alors qu'il se vide en moi dans des jets brûlants qui me font tressaillir de nouveau. L'odeur du sexe, forte et primitive, s'empare de l'espace.

Il reste là, lourd, son souffle court s'apaisant lentement contre mon oreille. Le silence qui retombe est plus lourd que le bruit. Je sens le liquide chaud couler le long de mes cuisses, une souillure que je ne pourrai jamais effacer. Mon uniforme est froissé, mon pantalon gît au sol, et mon honneur avec.

Il finit par se retirer avec une lenteur cruelle, me laissant glisser le long du mur jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol. Mes jambes sont du coton. Il se rhabille sans un mot, fermant son jean avec un clic métallique définitif.

Je lève les yeux vers lui, mes joues brûlantes, le cœur en miettes. Julian me regarde, non plus avec rage, mais avec une sorte de pitié glaciale qui me fait plus de mal que n'importe quelle insulte.

— Tu as fini ta fouille ? demande-t-il d'une voix dépourvue d'émotion.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Je ramasse mes vêtements, les doigts tremblants, consciente que je viens de lui donner les clés de ma propre prison. En sortant de la pièce, je sens encore la morsure de son regard dans mon dos. J'ai trouvé ce que je cherchais. J'ai trouvé que je n'étais plus rien de ce que je prétendais être.

Le chapitre se ferme sur le bruit de mes talons qui résonnent dans le couloir, le son de ma propre défaite.

Chapitre 5

La Peau contre le Fer

L'air de l'Institut Val-des-Soupirs est une insulte à mes poumons. Il est trop propre, trop filtré, chargé de cette odeur de désinfectant et de lavande synthétique qui tente désespérément d'étouffer le relent de sueur et de désespoir des patients. Dans mon bureau, derrière la vitre blindée qui sépare mon autorité de leur démente, je me tiens droite. Trop droite. Ma colonne vertébrale est une barre de fer qui menace de se briser à chaque inspiration.

Mes mains sont posées à plat sur le bureau en chêne sombre. Je les regarde. Elles tremblent. C'est imperceptible pour quiconque, mais pour moi, c'est un séisme. Ces mains qui, il y a une heure à peine, ramassaient mes sous-vêtements sur le carrelage froid de la cellule de Julian sous son regard de prédateur blasé. La morsure de l'humiliation est encore vive, une plaie ouverte dans mon ventre que mon uniforme de gardienne-chef ne parvient pas à panser.

Je ferme les yeux un instant. Le silence ici est lourd, épais comme du plomb. C'est le silence des cliniques de luxe où l'on cache les monstres et les cœurs brisés derrière des murs de velours. Et puis, le déclic. Le verrou électronique de ma porte.

Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que c'est lui. Son odeur le précède. Ce n'est pas le parfum coûteux des autres patients de l'élite, c'est quelque chose de plus sauvage, de plus organique. Une odeur de peau chauffée, d'orage imminent, avec cette note de tabac froid qui s'accroche à ses vêtements malgré l'interdiction de fumer.

— Vous n'êtes pas censé être ici, Julian, dis-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Je rouvre les yeux. Il est là, adossé au cadre de la porte que le veilleur de nuit a dû laisser ouverte, ou qu'il a tout simplement intimidé pour passer. Il porte cette chemise de coton blanc, déboutonnée au col, révélant la naissance de son torse où l'on devine l'ombre des muscles sculptés par l'ennui et la tension. Son visage est une œuvre d'art dévastée : une mâchoire carrée, une barbe de trois jours qui souligne l'amertume de sa bouche, et ces yeux... deux puits de pétrole en feu qui me fixent avec une intensité insoutenable.

— Les règles, Eléonore, murmure-t-il en avançant d'un pas. Vous vous y accrochez comme à une bouée de sauvetage au milieu d'un océan de merde.

Il ne s'arrête pas. Il contourne mon bureau avec une lenteur de fauve. Je devrais appeler la sécurité. Je devrais presser le bouton d'alarme sous mon bureau. Mais mes doigts sont cloués au bois. Je suis paralysée par la peur, ou peut-être par cette soif morbide de voir jusqu'où il ira.

Depuis des années, mon corps est une crypte. Je ne ressens rien. Le sexe, pour moi, n'a toujours été qu'une transaction mécanique, une douleur sourde ou un vide abyssal que j'ai fini par appeler "ma protection". Mais lui... lui, il démolit tout. Sa seule présence fait monter en moi une chaleur acide, une démangeaison qui part de la base de mon crâne pour se loger entre mes cuisses, là où mon sang bat désormais la chamade.

Il arrive à ma hauteur. Il est si près que je sens la chaleur qui émane de son corps. Un contraste violent avec la climatisation glaciale du bureau.

— Vous tremblez, observe-t-il, sa voix tombant d'une octave. La gardienne de fer a des fissures.

— Sortez, Julian. C'est un ordre.

Ma voix flanche sur le dernier mot. C'est pathétique. Il sourit, un sourire sans joie, une simple contraction de ses lèvres charnues qui me donne envie de hurler et de le supplier en même temps.

Il lève la main. Lentement. Si lentement que j'ai le temps de compter les battements de mon cœur qui s'affole contre mes côtes. Je ne bouge pas. Je suis une proie consentante, fascinée par le couteau qui va l'égorger.

Et puis, le contact.

Ce ne sont que ses doigts. Le bout de son index et de son majeur qui viennent effleurer le dos de ma main posée sur le bureau.

L'onde de choc est instantanée. C'est un éclair qui traverse mon système nerveux, une décharge de dix mille volts qui réduit mes barrières en cendres. Ce n'est pas un simple toucher. C'est une agression sensorielle. Sa peau est rugueuse, calleuse, brûlante. Là où il me touche, j'ai l'impression que ma chair fond, qu'elle se liquéfie pour mieux fusionner avec la sienne.

Je lâche un gémissement étouffé, une petite plainte animale qui me fait horreur. Mes doigts se crispent sur le bord du bureau, mes jointures blanchissant sous l'effort.

— Juste un toucher, chuchote-t-il, penché vers moi. Est-ce que ça fait mal, Eléonore ? Est-ce que ça brûle de sentir enfin quelque chose ?

Il ne retire pas sa main. Au contraire, il la glisse sur la mienne, paume contre paume. Le fer contre la peau. L'autorité contre le désir brut. La sensation est si violente que ma vision se trouble. Je sens l'humidité poindre entre mes jambes, une réaction traîtresse de mon corps que je ne peux plus nier. Mon sexe se réveille avec une fureur que je ne lui connaissais pas, pulsant au rythme de la main de Julian contre la mienne.

— Arrêtez... je souffle, mais ma main se retourne d'elle-même pour entrelacer mes doigts aux siens.

Je le regarde. Ses yeux ont changé. La pitié glaciale a disparu, remplacée par une faim dévorante, une urgence qui me terrifie. Il voit tout. Il voit ma défaite dans mes pupilles dilatées, il sent la moiteur de ma paume, il entend le sifflement court de ma respiration.

— Tu n'es pas frigide, Eléonore, grogne-t-il en serrant ma main à m'en briser les os. Tu es juste une bombe qui attendait l'étincelle. Et je vais te faire exploser jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de ta petite dignité.

Il tire brusquement sur ma main, m'obligeant à me lever de ma chaise de bureau. Mes jambes flanchent, je bascule en avant, et mon buste vient s'écraser contre le sien. Le choc est électrique. Mes seins, comprimés par mon soutien-gorge de sport et ma chemise d'uniforme, hurlent au contact de son torse dur. Je sens son érection, une barre de chair impitoyable, presser contre mon bas-ventre à travers les tissus.

L'air s'est raréfié. Il ne reste que nous deux, dans cette bulle de tension insoutenable, au milieu de cet institut qui n'est plus qu'un lointain souvenir. Je suis sa prisonnière maintenant. Et pour la première fois de ma vie, je ne veux pas être libérée.

Je sens son souffle erratique contre ma tempe, une bourrasque de chaleur qui me consume avant même qu'il n'ait posé ses lèvres sur moi. Mes doigts, crispés contre les revers de sa veste, cherchent un appui, une ancre dans ce naufrage sensoriel, mais je ne trouve que la dureté de ses muscles. Il est un bloc de granit, et je suis en train de me briser contre lui.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un râle sourd, caverneux.

Je lève les yeux, le regard brouillé par une buée de désir honteux. Ses pupilles sont si dilatées que l'iris bleu n'est plus qu'un liseré de glace autour d'un gouffre noir. Il y a une promesse de dévastation dans ses yeux, une sauvagerie qui m'effraie autant qu'elle m'excite. Sans rompre le contact visuel, sa main libre quitte mon poignet pour venir s'écraser contre ma gorge. Il ne m'étrangle pas, il me possède. Son pouce appuie juste assez sur ma trachée pour que chaque bouffée d'air devienne une conquête, un privilège qu'il m'accorde.

— Tu sens ça ? murmure-t-il en pressant plus fort son bassin contre le mien. Tu sens ce que tu me fais ? Je suis à deux doigts de te déchirer ici même, sur ce bureau où tu joues les saintes éducatrices.

Ma tête bascule en arrière, offrant ma gorge à sa fureur. Je gémiss, un son rauque, animal, que je ne reconnais pas. C'est le cri d'une femme qui se noie et qui adore le sel dans ses poumons.

— Julian... je...

— Tais-toi. Ne dis rien. Ta bouche ne sert plus à parler, maintenant.

Soudain, sa main quitte mon cou pour s'abattre sur les boutons de ma chemise d'uniforme. Il ne cherche pas l'élégance. Un bouton saute, rebondissant sur le parquet dans un petit claquement sec qui résonne comme un coup de feu dans le silence de la pièce. Puis un deuxième. Le tissu s'ouvre, révélant la blancheur immaculée de mon soutien-gorge de sport, cette armure de coton qui cherche encore à contenir l'irréparable.

Ses doigts sont brûlants, calleux, quand ils glissent enfin sous l'étoffe pour entrer en contact direct avec ma peau. Le contraste est si violent que je sursaute, mon dos s'arcant instinctivement. Sa paume remonte le long de mes côtes, comptant chaque

vibration de ma cage thoracique, avant de venir envelopper mon sein gauche. Il le pétrit avec une force qui frôle la douleur, écrasant la chair contre mon cœur qui cogne à tout rompre.

— Tu es brûlante, Eléonore. Ton sang bout. Je parie que tu es déjà trempée, là-dessous.

Ses mots sont des coups de fouet. Je sens l'humidité entre mes cuisses, une preuve irréfutable de ma trahison envers moi-même. Il redescend sa main, sans aucune douceur, et l'enfonce entre nous, forçant le passage contre mon ventre. Il lutte contre la ceinture serrée de mon pantalon d'uniforme. Sa main glisse sous le tissu, ses doigts s'insinuent sous l'élastique de ma culotte, et je laisse échapper un sanglot de pur besoin.

Il trouve ma fente, déjà inondée, et y enfonce deux doigts d'un coup sec.

— Oh mon Dieu... Julian !

Je m'effondre presque, mais sa poigne sur ma hanche me maintient debout, me clouant littéralement à ses doigts qui entament un va-et-vient impitoyable. Il explore ma moiteur, il la malmène, cherchant ce petit bouton de chair qui me fait perdre la raison. Le bruit est là, maintenant. Ce claquement humide, charnel, obscène, qui remplit l'espace entre nous. L'odeur de mon propre désir, musquée et sucrée, remonte à mes narines, se mélangeant à l'odeur de tabac froid et de cuir qui émane de lui.

— Regarde-moi ! aboie-t-il alors que je ferme les yeux pour sombrer. Je veux voir l'instant où tu lâches prise. Je veux voir la petite juge s'écrouler.

Il accélère le mouvement, ses doigts fouaillant mes entrailles avec une précision chirurgicale. Je sens chaque pli de ma propre chair, chaque goutte de fluide qui glisse le long de son poignet. C'est trop. C'est trop vite, trop fort, trop réel. Je sens mes

jambes flageoler, mon centre se contracter dans une douleur exquise.

Ma main cherche frénétiquement sa braguette. Je veux le toucher, moi aussi. Je veux sentir ce fer chaud qui me menace depuis le début. Mes doigts tremblants agrippent le métal de sa fermeture éclair. Je la descends dans un grincement sinistre, libérant sa virilité qui jaillit, tendue à rompre, une veine pulsant contre le revers de son boxeur.

Il interrompt son mouvement un instant, son visage se crispant dans une grimace de pure agonie érotique. Il saisit ma main et la force à se refermer sur lui. La sensation est électrisante. Sa peau est de la soie tendue sur de l'acier, pulsante de vie, brûlante de fièvre.

— Voilà, grogne-t-il, le visage à quelques millimètres du mien. Prends-le. Sens ce que tu as déclenché. Tu n'as nulle part où courir, Eléonore.

Il me soulève brusquement, m'asseyant sur le bord du bureau. Les dossiers, les stylos, ma dignité, tout vole au sol dans un fracas de papier et de plastique. Je m'écarte les cuisses d'instinct, l'invitant dans l'antre de ma défaillance. Ses mains se posent sur mes genoux, les écartant encore plus, me forçant à une impudeur totale sous la lumière crue du plafonnier.

— Tu es si belle quand tu es dévastée, souffle-t-il, ses yeux ancrés dans les miens alors qu'il se place entre mes jambes, sa queue battant contre l'entrée de mon intimité.

Il ne pénètre pas encore. Il joue avec le bord de mon abîme, frottant son gland contre mon clitoris gonflé, me torturant par cette proximité insupportable. Je sens chaque ride de son sexe, chaque battement de son sang. Je suis à bout, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, labourant le tissu de sa veste.

— S'il te plaît... Julian... maintenant. Casse-moi.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Il n'est pas là pour me faire du bien, il est là pour me conquérir. Il saisit mes deux poignets et les plaque au-dessus de ma tête, me cambrant violemment vers lui.

— Pas encore, murmure-t-il. Je veux que tu me supplies jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Il se penche et capture un de mes tétons à travers le tissu fin de mon soutien-gorge, le mordant avec une ferveur qui me tire un hurlement de surprise. La douleur se transforme instantanément en une décharge électrique qui vient mourir dans mon bas-ventre, là où il continue de me froter avec une lenteur calculée.

Je suis une épave, une terre brûlée, et il est le seul incendie que je veux embrasser. Sa main libre descend à nouveau, cherchant l'entrée, écartant mes lèvres trempées de sueur et de plaisir, tandis que son regard, sombre comme un orage, me promet que ce qui va suivre ne sera pas une étreinte, mais une exécution.

Ses doigts, longs et impitoyables, s'enfoncent enfin dans ma chair. Ils ne cherchent pas à me caresser ; ils explorent mon intimité avec une autorité qui me dévaste. Il écarte mes grandes lèvres, découvrant ma vulnérabilité la plus totale à l'air frais de la pièce, avant de plonger deux doigts d'un coup dans mon antre brûlant.

Le choc me tire un spasme qui me soulève du matelas. Je suis tellement tendue, tellement pleine de lui et de ce besoin viscéral de destruction, que mes muscles se resserrent violemment sur ses phalanges.

— Tu es si trempée, Eléonore, grogne-t-il contre mon oreille, son souffle court embrasant ma peau. Tu es une putain d'inondation. Tu voulais que je te casse ? Regarde-toi... Tu tombes déjà en ruines.

Il commence un mouvement de va-et-vient vicieux, ses doigts imitant le rythme d'un

assaut qu'il retient encore. Son pouce ne me laisse aucun répit, écrasant mon clitoris avec une précision chirurgicale, une cruauté délibérée qui me fait perdre pied. Je rejette la tête en arrière, mes cheveux s'étalant en désordre sur le drap, tandis que ma propre sueur commence à piquer mes yeux. Je ne vois plus que des taches sombres, je n'entends plus que le bruit obscène de ses doigts qui entrent et sortent de moi, le claquement de sa paume contre mes fesses à chaque poussée.

— Julian... je t'en supplie... plus...

Ma voix n'est plus qu'un râle écorché. Je ne suis plus une femme, je suis une plaie ouverte, un cri qui cherche une gorge. Il lâche soudain mes poignets. Je n'ai même pas la force de les baisser ; ils restent là, suspendus, tremblants de fatigue et d'adrénaline. Il se redresse, sa silhouette masquant la lumière, imposante, terrifiante. Dans un mouvement fluide, il défait sa ceinture. Le cuir claque, le métal du fer de sa boucle résonne comme un glas.

Lorsqu'il se libère, je sens l'acier de son regard peser sur mon ventre. Sa virilité est sombre, pulsante, une promesse de douleur et d'extase. Il ne prend pas de gants. Il saisit mes jambes, les replie contre ma poitrine d'un geste brusque, m'exposant totalement à son appétit.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d'une voix d'outre-tombe.

Je force mes paupières à s'ouvrir. Il s'aligne contre moi, la pointe de son sexe cherchant l'entrée de mon gouffre. Il n'y a aucune douceur dans son approche, juste une tension insoutenable. D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi.

Le cri qui s'échappe de mes poumons n'a rien d'humain. C'est un déchirement. Il est trop grand, trop dur, trop tout pour mon corps qui n'a connu que l'attente. La douleur initiale se propage comme une onde de choc, mais elle est immédiatement dévorée par une chaleur incandescente. Il me remplit d'une manière si absolue que j'ai

l'impression que mes organes se déplacent pour lui faire de la place.

— Oh mon Dieu... Julian...

Il ne répond pas par des mots. Il commence à pilonner. Chaque coup est une sentence. Ses mains se referment sur mes hanches, ses doigts s'ancrant dans ma peau comme des griffes de fer pour me maintenir en place alors qu'il me percute avec une bestialité effrayante. Je sens chaque centimètre de sa peau contre la mienne, la friction de son pubis contre mon clitoris, l'humidité qui gicle entre nous à chaque impact.

Le rythme s'accélère. Je suis ballottée, malmenée, possédée. Je griffe ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles saillants, cherchant à m'ancrer à quelque chose alors que le monde s'effondre. La sueur coule de son front et vient s'écraser sur mes seins, se mélangeant à mes larmes de plaisir pur. C'est une exécution, oui. Il tue la femme que j'étais pour faire naître cette chose hurlante et soumise qui ne vit que pour son prochain coup de rein.

— Dis-le, halète-t-il, sa voix brisée par l'effort. Dis que tu n'es qu'à moi. Que je t'ai brisée.

— Je suis à toi... casse-moi encore... détruis-moi !

Le mot déclenche l'explosion. Ses coups deviennent erratiques, plus profonds, cherchant à atteindre le fond de mon âme. Je sens mon bassin se cambrer de lui-même, cherchant à absorber chaque millimètre de lui. La tension dans mon bas-ventre devient insupportable, une pelote de fils barbelés qui se resserre jusqu'à l'agonie.

Puis, tout lâche.

Ma jouissance me frappe comme un train à grande vitesse. Mes muscles vaginaux se

convulsent autour de lui dans une série de spasmes électriques si violents que ma vision devient blanche. Je crie son nom, encore et encore, le corps secoué par des tremblements que je ne peux plus contrôler. Julian pousse un grognement animal, ses muscles se figent une fraction de seconde avant qu'il ne s'enfonce une dernière fois, jusqu'à la garde. Je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder de l'intérieur, une chaleur liquide qui semble vouloir me marquer au fer rouge.

Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas, son souffle erratique contre mon cou. Le silence qui suit est lourd, seulement troublé par nos cœurs qui battent à l'unisson, un tambour de guerre qui s'éteint.

L'odeur du sexe, de la sueur et de la peau brûlée emplit l'espace. Je reste là, les jambes encore tremblantes, ouverte et offerte, sentant le mélange de nos fluides couler lentement le long de mes cuisses. La sensation du fer — celui de sa volonté, celui de sa froideur passée — a laissé place à cette réalité crue : la peau a gagné, mais à quel prix ?

Il se retire de moi avec une lenteur presque insultante. Sans un regard, il se redresse, sa peau luisante sous la faible lumière. Le Julian froid est déjà de retour, remettant de l'ordre dans ses vêtements, tandis que je reste là, une épave sur les draps froissés. Il ne m'a pas réparée. Il m'a simplement mise en pièces, exactement comme je le lui avais demandé.

Le chapitre se ferme sur le bruit métallique de sa ceinture qu'il boucle, le fer claquant contre le fer, tandis que je réalise, dans un sanglot silencieux, que je ne serai plus jamais entière sans sa cruauté.

Chapitre 6

Confessions sous la Pluie

Le frottement du tissu rêche de mon uniforme sur ma peau encore irritée par ses assauts est une torture de chaque seconde. Sous la serge bleue de ma chemise de gardienne-chef, mes tétons brûlent, durcis par le souvenir de ses doigts impitoyables, et l'entrejambe de mon pantalon me semble trop étroit, trop sec pour la chair meurtrie qui bat encore au rythme de sa violence passée.

Dans les couloirs de l'Institut Val-des-Soupirs, l'air est saturé d'une odeur de désinfectant et de fleurs fanées, mais je ne sens que lui. Son odeur de musc sauvage, de sueur âcre et ce parfum de tabac froid qui semble s'être incrusté jusque dans mes pores. Je marche la tête haute, les clés cliquetant à ma ceinture — ce bruit métallique qui, il y a une heure encore, résonnait contre le cadre du lit alors qu'il me brisait — mais mes jambes tremblent. À chaque pas, je sens le résidu liquide de son mépris couler lentement à l'intérieur de ma cuisse, un rappel visqueux et chaud de ma défaite.

Il est devant moi. Julian.

Il marche avec cette désinvolture de prédateur en cage, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon de toile grise, les épaules larges et tendues. Il n'a pas dit un mot depuis qu'il s'est rhabillé, me laissant seule avec mes larmes ravalées et mon désir honteux. Aujourd'hui, le règlement impose une « promenade surveillée ». Le ciel, au-dessus des murs de pierre de la clinique, a la couleur d'une ecchymose, un gris violacé qui pèse sur les pins environnants.

— À quoi tu penses, Éléonore ?

Sa voix me percute les reins. Grave, éraillée, dépourvue de toute chaleur. Il ne s'est pas retourné, mais il sait que je fixe sa nuque, là où ses cheveux bruns bouclent légèrement.

— Je pense à mon rapport, je mens, la voix plus rauque que je ne l'aurais voulu. Je pense à la manière dont je vais justifier ton comportement erratique.

Il s'arrête brusquement au milieu de l'allée de gravier qui serpente entre les massifs de rhododendrons. Je manque de le percuter. Il se tourne vers moi, et ses yeux — ces puits de pétrole noir où se noie ma raison — me transpercent. Il y a une cicatrice fine qui barre son sourcil gauche, une marque que j'ai eu envie de lécher pendant qu'il me prenait sans une once de tendresse.

— Ton rapport, répète-t-il avec un sourire cruel qui ne remonte pas jusqu'à son regard. Tu vas écrire que le patient 402 t'a mise à genoux ? Que tu as gémi son nom comme une sainte qu'on exécute ? Que tu avais tellement faim de moi que tu en as oublié ton précieux règlement ?

— Tais-toi, Julian.

Le premier coup de tonnerre déchire le silence étouffant de la vallée. Une goutte lourde, tiède, s'écrase sur ma joue, puis une autre. En quelques secondes, le ciel se vide. Une pluie torrentielle s'abat sur nous, transformant le gravier en boue et trempant instantanément nos vêtements.

L'eau plaque ma chemise contre mon torse, révélant la silhouette de mes seins, l'ombre sombre de mes aréoles pointant sous le tissu mouillé. Julian ne bouge pas. Il laisse l'orage le noyer, ses cils chargés d'eau, son visage soudain dépouillé de son arrogance habituelle. La pluie semble laver le masque de glace qu'il porte en permanence.

— Tu veux savoir pourquoi je ne dors pas ? demande-t-il soudain, sa voix à peine audible sous le fracas des éléments. Tu veux savoir ce qu'il y a derrière le "mécanisme de défense" dont parlent tes collègues psychiatres dans leurs dossiers de merde ?

Il fait un pas vers moi. Je devrais reculer. Je suis la gardienne. Il est le prisonnier. Mais l'eau qui ruisselle sur son cou, s'engouffrant sous le col de son tee-shirt, me fascine. Je sens l'humidité gagner mes propres sous-vêtements, se mêlant à la moiteur que ses mots et son corps provoquent en moi. Mon sexe me lance, une douleur sourde, électrique, qui réclame qu'il recommence, qu'il me finisse cette fois.

— Dis-moi, je souffle, incapable de détourner le regard.

Il saisit brusquement ma main et la plaque contre son torse, juste au-dessus de son cœur. À travers le coton trempé, je sens les battements de son cœur. Ils sont irréguliers, frénétiques, comme un animal pris au piège. Mais ce n'est pas tout. Sous mes doigts, je devine des aspérités. Des tissus cicatriciels qui ne proviennent pas de la chirurgie.

— Ma mère me disait que j'étais un démon, murmure-t-il, les yeux fixés sur l'horizon gris. Chaque fois qu'elle voyait mon père en moi, elle essayait d'éteindre le feu. Avec des cigarettes. Avec du verre. Avec tout ce qui lui tombait sous la main.

Il guide ma main plus bas, vers ses côtes, vers son ventre. Je sens les reliefs, les brûlures anciennes, les traces de sa survie. Chaque cicatrice sous mes doigts est un coup de poignard dans mon propre cœur de glace. La pluie redouble de violence, nous isolant du reste du monde dans un cocon de fracas liquide.

— J'ai appris à transformer la douleur en plaisir parce que c'était la seule façon de ne pas mourir, Éléonore. Quand je te prends, quand je te traite comme une chienne, je n'essaie pas de te faire du mal. J'essaie juste de sentir que je suis encore en vie. Que

je ne suis pas qu'un tas de viande brûlée.

Ses doigts se resserrent sur mon poignet, presque à m'en briser les os. Son visage est à quelques centimètres du mien. Je vois les gouttes de pluie rouler sur ses lèvres charnues, les mêmes qui ont mordu ma peau il y a peu.

— Et toi ? continue-t-il d'un ton venimeux, alors que je sens les premières larmes monter, se confondant avec l'orage. Toi, la grande gardienne-chef si droite, si froide... Pourquoi est-ce que tes yeux me supplient de te détruire chaque fois que je te regarde ? Pourquoi est-ce que tu es plus brisée que n'importe lequel d'entre nous dans cet asile ?

Le premier sanglot m'échappe, un hoquet déchirant qui brûle ma gorge. C'est comme si une digue venait de céder. Des années de silence, de frigidité protectrice, de solitude austère, tout s'effondre. Je ne suis plus la directrice de la sécurité. Je suis une femme nue sous la pluie, terrifiée par le vide qu'elle porte en elle.

— Parce que je n'ai jamais rien ressenti, Julian, je crie presque pour couvrir le tonnerre. Avant toi, j'étais morte ! Je voulais être de la pierre pour que personne ne puisse m'atteindre !

Je m'effondre contre lui, mes mains griffant son tee-shirt mouillé, mon visage caché dans le creux de son cou. L'odeur de la pluie et de sa peau m'enivre. Je pleure contre son torse, des larmes de rage, de honte et de libération. C'est la première fois depuis mes douze ans que je laisse quelqu'un voir ma détresse.

Pendant un long moment, il reste immobile, les bras ballants, laissant mon chagrin couler sur lui. Puis, je sens ses mains — ces mains qui savent être si cruelles — s'enrouler autour de ma taille. Il me tire contre lui, m'écrasant contre la dureté de son corps. Le contraste est violent : le froid de la pluie sur nos dos, et la chaleur incandescente qui émane de notre contact.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je lève les yeux, le visage ravagé, les cheveux collés à mes joues. Sa main remonte vers ma gorge, son pouce pressant ma trachée juste assez pour me faire basculer la tête en arrière. Il n'y a plus de pitié dans son regard, seulement une faim animale, une reconnaissance de l'ombre de l'autre.

— On ne guérit pas ici, Éléonore, dit-il d'une voix qui me fait vibrer jusqu'au fond des entrailles. On apprend juste à brûler ensemble.

Il baisse la tête et capture mes lèvres dans un baiser qui n'a rien d'une consolation. C'est un assaut. Un mélange de sel, de pluie et de désespoir. Sa langue s'engouffre dans ma bouche avec une autorité sauvage, réclamant tout ce que j'ai essayé de cacher. Je réponds avec la même fureur, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux trempés, mes hanches cherchant désespérément le contact de son sexe qui se durcit déjà contre mon ventre à travers l'épaisseur de nos vêtements détremvés.

L'interdit n'existe plus. L'éthique, la clinique, ma carrière... tout a été emporté par l'orage. Il ne reste que cette peau contre la mienne, et cette certitude brutale : nous allons nous entre-dévorer jusqu'à ce qu'il ne reste que des cendres.

Le monde autour de nous n'est plus qu'un linceul de gris et d'eau, mais à l'intérieur de mon corps, c'est un incendie. Julian me plaque contre le mur de pierre rugueuse de la dépendance, l'impact chassant le peu d'air qu'il me restait. Le froid de la roche transperce mon manteau détremvé, créant un contraste violent avec la chaleur brutale de son corps qui m'écrase.

Ses mains, larges et calleuses, encadrent mon visage avec une possession qui frise la cruauté. Ses pouces écrasent mes lèvres, forçant ma bouche à s'ouvrir encore plus, à s'offrir totalement. Je gémiss contre ses doigts, un son rauque, animal, que je ne

reconnais pas. C'est le cri d'une femme qui s'est noyée trop longtemps dans les convenances et qui remonte enfin à la surface pour aspirer un air empoisonné.

— Regarde-moi, Éléonore, ordonne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure de papier de verre. Regarde ce que tu as réveillé.

J'ouvre les yeux, les cils lourds de pluie. Son regard est une abysse. Il n'y a plus de patient ici, plus de soignante, juste deux bêtes traquées qui ont décidé de mordre plutôt que de fuir. Je vois la veine battre furieusement à sa tempe, je sens l'odeur de sa peau — un mélange de tabac froid, de savon bon marché et d'une virilité sauvage, exacerbée par l'humidité.

Ma main descend, guidée par une pulsion que ma morale ne peut plus contenir. Je tâtonne sous son blouson de cuir trempé, mes doigts rencontrant le coton fin de son tee-shirt collé à ses muscles. Sous le tissu, sa peau est brûlante, presque fiévreuse. Je remonte le long de son torse, sentant chaque relief de ses côtes, chaque cicatrice, chaque tressaillement de sa chair. Quand mes ongles s'enfoncent dans ses trapèzes, il lâche un grognement sourd, une vibration qui part de son plexus pour s'engouffrer dans le mien.

— Tu n'as pas peur ? souffle-t-il, ses lèvres frôlant mon oreille alors qu'il descend dans mon cou. Tu devrais avoir peur. Je ne suis pas un homme qu'on soigne. Je suis un homme qu'on achève.

— Alors achève-moi, je réponds dans un souffle, la tête basculée en arrière, exposant ma gorge à sa fureur.

Il ne se le fait pas dire deux fois. Ses dents se plantent dans la courbe de mon épaule, juste assez fort pour me faire frissonner de douleur et de plaisir. Ma camisole de soie glisse, dénudant ma peau à la caresse glacée de la pluie et à la langue brûlante de Julian. Il dévore chaque millimètre carré, ses mains descendant maintenant pour saisir

mes fesses et me soulever contre lui.

Je sens son érection, massive, impitoyable, qui presse contre ma fente à travers le denim de nos jeans. C'est une promesse de destruction. Je croise mes jambes derrière sa taille, m'accrochant à lui comme à une bouée dans le naufrage de ma vie. Le frottement de nos sexes, séparés par ces couches de tissus mouillés, est une torture délicieuse. Chaque mouvement, chaque coup de hanche qu'il imprime contre moi, envoie des décharges électriques jusque dans mon ventre, là où tout n'est plus que vide et attente.

— Putain, Éléonore... grogne-t-il, sa respiration saccadée contre mon sein.

D'un geste brusque, il glisse ses mains entre nous. J'entends le craquement d'un bouton, le sifflement d'une fermeture éclair qu'on force. Le froid de l'air s'insinue dans mes sous-vêtements, mais il est aussitôt balayé par la chaleur de ses doigts. Quand il me touche enfin, sa peau contre ma nudité, je lâche un cri qui se perd dans le tonnerre. Il est direct, sans préambule, ses doigts s'enfonçant dans ma moiteur avec une autorité qui me brise.

Je suis inondée, non pas de pluie, mais de lui, de ce désir qui m'écrase. Je suis si étroite, si tendue, que chaque mouvement de ses doigts semble m'ouvrir le cœur en deux. Il explore ma profondeur, ses phalanges jouant avec ma chair sensible, tourmentant mon clitoris avec une précision sadique.

— Tu es tellement trempée, murmure-t-il, ses yeux fixés sur les miens, me forçant à assumer l'obscénité de l'instant. Tu mouilles pour un monstre. Regarde-toi... la psychologue parfaite, la sainte Éléonore, qui s'offre dans la boue.

— Je ne suis pas une sainte, je halète, mes hanches bougeant d'elles-mêmes, cherchant désespérément plus de lui. Je n'ai jamais été... Julian, s'il te plaît...

Mes mains s'attaquent à sa propre ceinture. Mes doigts tremblent, engourdis par le froid et l'adrénaline. Je veux le sentir. Je veux cette vérité brutale, cette part de lui qu'il cache derrière ses silences. Quand je parviens enfin à libérer son sexe, sa taille et sa chaleur me font vaciller. Il est fier, pulsant de vie, une extension de sa propre rage.

Je le saisis, ma paume se refermant sur sa verge brûlante. La sensation est électrisante. Il est dur comme de la pierre, la peau tendue, parcourue de veines saillantes. Un gémissement de pur besoin s'échappe de sa gorge alors que je commence un mouvement de va-et-vient, ma main glissant sur le liquide séminal qui perle déjà à son sommet.

— Tu veux ça ? demande-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement animal. Tu veux que je te brise ?

— Je veux que tu m'existes, Julian. Je veux que tu me fasses oublier que je suis morte à l'intérieur.

Il me lâche brusquement, me laissant retomber sur mes pieds, les jambes chancelantes. Avant que je puisse protester, il me retourne violemment contre le mur. Je sens la pierre froide contre mes seins, mes paumes s'écrasant sur la paroi rugueuse pour ne pas tomber. Derrière moi, je l'entends respirer, un son lourd, prédateur.

Il écarte mes jambes avec son genou, m'ouvrant en grand. Ses mains viennent se poser sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes. Je sens la pointe de son sexe qui cherche l'entrée de mon intimité, qui presse, qui revendique. L'attente est une agonie. La pluie redouble d'intensité, noyant mes larmes, noyant tout sauf le contact de cet homme qui s'apprête à me réduire en miettes.

— Ne ferme pas les yeux, Éléonore, siffle-t-il à mon oreille. Je veux que tu sentes chaque seconde de ce qui va arriver.

Il ne pénètre pas encore. Il se frotte contre moi, lentement, de haut en bas, laissant son gland s'imprégner de mon jus, jouant avec les lèvres de ma vulve qui palpitent de désir. Je sens mon corps se cambrer, mes reins se creuser, appelant l'invasion. Je suis un champ de mines et il est le détonateur.

Soudain, il s'arrête. Le silence de la tempête semble peser des tonnes. Ses mains remontent dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour que je puisse voir son reflet déformé dans une vitre de la dépendance.

— Dis-le, ordonne-t-il. Dis-moi que tu ne pourras plus jamais revenir en arrière après ça.

— Il n'y a plus de retour possible, Julian. Il n'y a plus que nous. Brûle-moi.

Son bassin s'avance alors, prêt à m'empaler, à franchir cette limite ultime où la douleur et l'extase ne font plus qu'un. Sa respiration saccadée dans mon cou se transforme en un cri sourd alors qu'il amorce la poussée finale...

L'entrée est une épreuve de force, une conquête brutale de mon anatomie qui crie autant de douleur que de soulagement. Son gland, large et impitoyable, force le passage, écartant mes chairs dans un étirement qui me coupe le souffle. Je sens la peau fine de ma vulve se tendre à rompre, menaçant de se déchirer sous la pression de son acier brûlant. Je jette ma tête en arrière, mes dents s'enfonçant dans ma lèvre inférieure jusqu'au sang, tandis que mes ongles s'ancrent dans ses avant-bras musclés.

— Regarde, Eléonore. Regarde ce que tu me fais, grogne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle d'animal blessé.

Ses mains lâchent mes cheveux pour venir broyer mes hanches, les verrouillant pour m'empêcher de fuir, même si la fuite est la dernière chose dont je suis capable. Il

pousse encore, centimètre par centimètre. Je sens chaque veine, chaque battement de son sexe contre mes parois internes qui le compriment avec une ferveur désespérée. Je suis tellement étroite, tellement pleine de lui que j'ai l'impression qu'il va m'éventrer, me scinder en deux de l'entrejambe jusqu'au cœur.

Puis, d'un coup de rein sec et massif, il s'enfonce jusqu'à la garde. Le choc est tel que mes yeux se révulsent. Mon col de l'utérus est percuté avec une violence qui me fait voir des étoiles derrière mes paupières closes. Je suis empalée, clouée au mur de la dépendance, le corps suspendu à sa verge. Mon propre jus, mêlé à la sueur qui perle sur nos fronts, coule le long de mes cuisses, une traînée de chaleur poisseuse dans l'air froid de la tempête.

Il reste immobile un instant, enterré au plus profond de moi, son souffle court venant heurter ma tempe. Son cœur bat si fort contre mon dos que je pourrais compter ses pulsations.

— Tu es à moi, murmure-t-il, une confession qui sonne comme une malédiction. Dans cette fange, dans cette pluie, tu es la seule chose qui soit réelle.

Il commence à bouger. Ce n'est pas de la tendresse, c'est une démolition contrôlée. Il se retire presque entièrement, me laissant vide et béante pendant une fraction de seconde, avant de se ruer à nouveau en moi avec la force d'un bœuf. Le son de nos corps qui s'entrechoquent — ce *slap* humide et charnel — couvre presque le vacarme du tonnerre.

Je me perds dans la sensation de cette invasion répétée. Je suis une chienne en chaleur, je suis une sainte profanée, je ne sais plus. Je ne fais qu'accueillir ses coups de boutoir, mon bassin venant à la rencontre du sien dans une cadence de plus en plus erratique. Chaque fois qu'il me pénètre, je sens sa virilité frotter contre mon point de plaisir, déclenchant des décharges électriques qui me font trembler les jambes.

— Julian... s'il te plaît... Julian...

Je ne sais même pas ce que je demande. Plus de douleur ? Plus de plaisir ? L'oubli de tout ce qui nous a conduits ici ? Il accélère encore. Ses mains quittent mes hanches pour venir pétrir mes seins, ses pouces écrasant mes tétons durcis avec une rudesse qui m'arrache un cri de jouissance pure.

L'odeur de la pluie se mêle à celle de notre sexe, une effluve animale, entêtante, de foutre et de désir brut. Je sens ses muscles se tétaniser. Ses mouvements deviennent saccadés, plus profonds, cherchant à atteindre un endroit en moi que personne n'a jamais touché. Il me baise avec une rage désespérée, comme s'il essayait d'expulser ses démons à travers mon corps.

— Je vais... je vais tout te donner, Eléonore. Tout.

Sa voix se brise. C'est le signal. Mon propre orgasme monte comme une vague scélérate, partant de mon bas-ventre pour irradier jusqu'au bout de mes doigts. Mes parois vaginales se contractent violemment autour de lui, le serrant à en avoir mal. C'est un spasme sans fin, une petite mort qui me vide de toute substance.

Au même moment, Julian pousse un rugissement sourd, son visage s'enfouissant dans le creux de mon épaule. Je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, des vagues successives et pulsantes qui remplissent mon antre, débordant et coulant entre mes fesses. Il se vide en moi avec une générosité obscène, son corps entier secoué par des tremblements de fin du monde.

On reste ainsi, soudés, haletants, tandis que la pluie continue de marteler le toit de tôle au-dessus de nous. Le silence qui suit est plus lourd que n'importe quelle confession. Je sens ses larmes — ou peut-être est-ce la pluie qui s'est infiltrée — rouler sur ma peau nue.

Lentement, il se retire. Le vide qu'il laisse est une blessure ouverte. Je me laisse glisser le long du mur, mes jambes ne me portant plus. Je suis au sol, échevelée, trempée, le corps marqué de ses empreintes rouges, le sexe palpitant et dégoulinant de lui.

Il s'accroupit devant moi, ses yeux d'un bleu d'orage fixés sur les miens. Il n'y a plus de masque, plus de garde surveillée. Juste deux ruines qui ont trouvé un abri temporaire l'une dans l'autre.

— C'est fini, murmure-t-il en essuyant une larme sur ma joue de son pouce rugueux. On ne pourra plus jamais prétendre qu'on ne se connaît pas.

Je ferme les yeux, le goût du sel et du sexe sur mes lèvres. Le chapitre des secrets est clos. Celui des cendres commence.

Chapitre 7

La Rupture des Dignes

L'orage de ce soir n'est pas seulement météorologique ; il cogne à l'intérieur de ma poitrine, un marteau-piqueur qui effrite le béton de ma discipline. Je marche dans le couloir de l'aile C, mes talons claquant sur le linoléum froid avec une régularité mécanique qui tente de masquer le chaos de mes entrailles. Ici, à l'Institut Val-des-Soupirs, le silence a une odeur : un mélange d'antiseptique, de cire pour meubles anciens et de désirs réprimés qui finissent par moisir derrière les portes closes.

Je suis Eléonore, la gardienne-chef. Celle qui ne flanche jamais. Celle dont le corps est un sanctuaire de glace que personne n'a jamais su, ou pu, dégeler. Mais ce soir, la clé que je serre dans ma paume droite me brûle comme un fer rouge.

Je m'arrête devant la chambre 104. Celle de Julian.

Je ne devrais pas être seule. Le protocole exige un binôme pour toute interaction après vingt-deux heures avec les patients de son profil. « Hypersexualité traumatique », dit son dossier. Moi, j'appelle ça un naufrage magnétique. Chaque fois que nos regards se croisent, je sens les fondations de ma vie rigoureuse s'effondrer. Je déteste l'effet qu'il a sur moi. Je déteste cette humidité traîtresse qui poisse ma culotte de soie dès qu'il prononce mon nom avec cette voix de velours râpeux.

Je passe le badge. Le déclic du verrou électronique résonne comme un coup de feu dans le couloir désert.

La pièce est plongée dans la pénombre, seulement balayée par les éclairs blanchâtres

qui déchirent le ciel derrière les barreaux élégants de la fenêtre. Julian est debout, face à la vitre. Il ne porte qu'un pantalon de coton gris, bas sur les hanches, révélant la cambrure de son dos musclé, strié de cicatrices que je brûle de tracer du bout des doigts. L'air dans la cellule est saturé de lui : une odeur de tabac froid, de savon à barbe et d'homme en cage.

— Vous êtes en retard, Eléonore, murmure-t-il sans se retourner.

Sa voix me fait l'effet d'une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale. Je referme la porte derrière moi. Le verrou se réenclenche. Je suis prisonnière. Volontairement.

— Le contrôle de nuit a pris plus de temps que prévu, je réponds, ma voix trahissant une fêlure que je m'efforce de colmater. Vous devriez dormir, Julian.

Il se tourne lentement. La lumière d'un éclair illumine son visage de prédateur blessé. Ses yeux bleus, d'ordinaire si perçants, sont embrumés par une souffrance qui me coupe le souffle. Il réduit l'espace entre nous deux, ses pas silencieux, félins. Je devrais reculer. Je devrais poser ma main sur mon talkie-walkie. Je ne fais rien. Je reste plantée là, les poumons bloqués, tandis qu'il s'arrête à quelques centimètres de moi.

La chaleur qui émane de son corps est une agression. Je sens l'odeur de sa peau, un mélange musqué et chaud qui me monte à la tête comme un alcool frelaté.

— Vous tremblez, dit-il d'un ton presque cruel. La gardienne-chef a peur de son patient ? Ou elle a peur de ce qu'elle ressent quand elle pense à lui dans son lit froid ?

— Taisez-vous, je souffle, mais c'est un ordre sans autorité.

— Regardez-moi, Eléonore. Arrêtez de jouer à la sainte. On sait tous les deux

pourquoi vous avez renvoyé l'escorte ce soir. On sait tous les deux que vous crevez d'envie de savoir ce que ça fait de ne plus rien contrôler.

Son pouce glisse sur ma mâchoire, un contact si léger, si électrique, que mes yeux se ferment d'eux-mêmes. Ma peau me semble trop étroite pour mon cœur qui galope. Je suis cette frigide de légende, celle que les hommes n'ont jamais su faire jouir, celle qui a transformé son plaisir en une forteresse imprenable pour ne plus jamais être blessée. Et pourtant, sous la pression de ce pouce rugueux, je sens mon bas-ventre se liquéfier.

— Vous ne savez rien de moi, je murmure, les dents serrées.

— Je sais que vous êtes en train de vous noyer.

Il attrape mon visage entre ses deux mains larges, ses doigts s'ancrant dans mes cheveux tirés en un chignon trop serré. Sa poigne est ferme, presque brutale, et elle déclenche en moi un frisson d'épouvante mêlé d'une excitation sauvage que je ne peux plus nier. Il me force à lever les yeux vers lui.

— Détruisez-moi, Eléonore, grogne-t-il contre mes lèvres. Ou laissez-moi vous détruire. Mais par pitié, faites que ce silence s'arrête.

L'explosion se produit à cet instant précis. Ce n'est pas un baiser, c'est une collision. Ses lèvres s'écrasent contre les miennes avec une violence désespérée, un besoin si primitif qu'il m'arrache un gémissement que je ne reconnais pas. Je ne lutte pas. Mes digues lâchent. Mes mains, privées de volonté propre, remontent sur son torse brûlant, s'accrochant à ses pectoraux saillants, cherchant la peau, la sueur, la vérité.

Il me pousse contre la porte close avec une force qui fait trembler le métal. Le choc me fait lâcher un cri étouffé qu'il avale aussitôt, sa langue forçant le passage, explorant ma bouche avec une faim d'affamé. Il a le goût du désespoir et du désir pur.

C'est sauvage, c'est sale, c'est exactement ce dont j'avais besoin sans oser me l'avouer.

Sa main descend brutalement, agrippant mes fesses à travers le tissu épais de mon uniforme, me soulevant pour me presser contre son érection déjà massive qui cogne contre mon pubis. Je sens la dureté de son désir à travers nos vêtements, un pilier de chaleur qui promet de briser tout ce que je suis.

— Julian... je halète entre deux baisers dévorants. On ne peut pas...

— On est déjà en train de le faire, murmure-t-il en mordant le lobe de mon oreille avant de descendre dans mon cou, sa barbe naissante me griffant délicieusement la peau.

Il arrache mon col, les boutons de ma chemise sautent et roulent sur le sol dans un petit bruit de grêle. L'air frais de la cellule frappe ma poitrine, mais la chaleur de sa bouche qui vient sceller mon sein à travers la dentelle fine de mon soutien-gorge me consume instantanément. Je jette la tête en arrière, mes doigts se crispant sur ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans sa chair.

Je n'existe plus en tant que gardienne. Je ne suis plus qu'un champ de ruines, une femme qui redécouvre qu'elle possède un corps, et ce corps réclame son dû dans un hurlement silencieux. L'animalité de l'instant balaie toute morale, toute raison. Il n'y a plus que cette chambre, l'orage au-dehors, et la rupture brutale de tout ce qui nous retenait d'être humains.

Ses dents se referment sur mon téton à travers la dentelle humide, une morsure contrôlée qui m'arrache un gémissement rauque, presque un aboiement. Je sens sa langue travailler le tissu, l'imbiber, cherchant le contact direct avec ma chair qui pointe, durcie par l'excitation et l'effroi. Je n'ai plus de souffle. Chaque inspiration est une lutte contre le vertige qui me gagne.

— Julian... murmure-je, ma voix brisée, méconnaissable.

Il ne répond pas avec des mots. Il glisse une main entre nos corps, sa paume calleuse s'écrasant contre mon ventre plat avant de descendre, impatiente, vers la boucle de mon ceinturon de service. Le cuir grince, un son sec qui résonne contre les murs de pierre suintants. Il force le passage, ses doigts tremblants de rage ou de désir — je ne sais plus — bataillant avec le métal froid. En un déclic brutal, la ceinture tombe lourdement au sol, son poids métallique frappant les dalles avec un écho de verdict final.

D'un geste brusque, il me soulève. Mes jambes s'enroulent instinctivement autour de sa taille, mes cuisses serrant ses hanches puissantes. Il me plaque contre le mur de la cellule. Le froid de la pierre pénètre mon dos nu là où ma chemise pend en lambeaux, créant un contraste violent avec la fournaise de son corps contre le mien.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonne-t-il contre ma bouche.

Ses yeux sont des abîmes, sombres, dilatés par une faim qui dépasse le simple besoin charnel. C'est la faim d'un homme qui n'a plus rien à perdre, qui veut graver chaque centimètre de moi dans sa mémoire avant que l'aube ne l'emporte. Ses mains descendent sous mes fesses, agrippant le tissu de mon pantalon d'uniforme pour le descendre avec une sauvagerie qui ne s'embarrasse d'aucune délicatesse. J'entends les coutures craquer.

Il libère mes hanches, et ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes fesses, me pressant plus fort contre son érection massive qui bat contre mon intimité, séparée seulement par la soie fine de ma lingerie. Je sens sa chaleur, sa force, cette pulsion de vie qui s'arc-boute contre moi.

— Tu sens ce que tu me fais ? grogne-t-il, son souffle brûlant mon oreille. Tu sens

comme je crève d'envie de te briser en deux ?

Je ne réponds pas, je ne peux pas. Ma tête retombe en arrière contre la pierre, mes paupières closes sur un monde qui n'existe plus. Ma main descend, cherchant aveuglément la fermeture de son pantalon de détenu. Je trouve le tissu rêche, je sens la tension du bouton. Mes doigts l'arrachent presque. Je veux le sentir. Je veux cette peau contre la mienne, sans barrière, sans mensonge.

Quand je libère sa virilité, elle jaillit contre ma main, brûlante, pulsante. Une goutte de son désir perle sur mes doigts, visqueuse et chaude. Je l'entoure de ma paume, serrant avec une urgence qui le fait jurer. Il rejette la tête en arrière, les cordes de son cou se tendant comme des câbles sous la peau.

— Putain, Eléonore...

Il glisse sa main dans mon entrejambe, déchirant la soie de ma culotte d'un coup sec. Le contact direct de ses doigts sur ma vulve trempée me fait sursauter. Je suis une plaie ouverte, un brasier. Il enfonce deux doigts en moi avec une brusquerie qui me fait cambrer le dos, ses phalanges cherchant le fond de mon être, testant ma résistance, ma souplesse.

— Tu es tellement prête, siffle-t-il, sa voix vibrant de triomphe et de douleur. Tu es inondée pour moi, ma belle gardienne. Est-ce que tu penses encore au règlement ? Est-ce que tu penses aux caméras que tu as éteintes ?

Il retire ses doigts, les portant à ses lèvres pour les goûter, ses yeux fixés dans les miens, un défi sauvage brillant dans son regard. Je vois le reflet de ma propre déchéance dans ses pupilles. Je suis à genoux mentalement, même si il me porte à bout de bras.

— Je ne pense à rien, Julian. Prends-moi. Détruis ce qu'il reste.

Il lâche un rire sombre, un son qui ressemble à un sanglot étouffé, et saisit mes hanches pour me repositionner. Il guide son sexe à l'entrée de mon intimité, la pointe de son gland cherchant l'ouverture, frottant contre mes lèvres gonflées, étalant mon propre désir sur nous deux. La friction est électrique, insupportable de promesses. Je sens chaque veine, chaque battement de son sang.

L'odeur de la cellule change, sature de nos effluves, un mélange de sueur, de sexe et de pluie qui s'engouffre par le vasistas. Le monde extérieur a disparu. Il n'y a plus de condamné, plus de geôlière. Il n'y a que deux corps qui s'entrechoquent dans l'obscurité, cherchant une rédemption impossible dans la luxure.

Il s'enfonce d'un pouce, juste assez pour me faire crier son nom dans un souffle, puis se retire, jouant avec mes nerfs, avec ma faim. Il me veut suppliante. Et je le suis. Mon corps réclame l'invasion, la plénitude brutale de son entrée. Mes ongles labourent son dos, laissant des sillons rouges sur sa peau mate.

— S'il te plaît, Julian... maintenant.

Il appuie son front contre le mien, nos sueurs se mélangeant, ses yeux sondant mon âme une dernière fois avant le point de non-retour.

— Une fois qu'on aura commencé, murmure-t-il d'une voix d'outre-tombe, il n'y aura plus de retour en arrière possible. Tu le sais ?

— Je m'en fous, hurle-je presque, le tirant vers moi. Je m'en fous de tout.

Sa réponse est une poussée lente, dévastatrice, qui commence à écarter mes parois, me remplissant pouce par pouce, avec une détermination qui me coupe définitivement les ponts avec la réalité.

Le souffle coupé, je rejette la tête en arrière, ma nuque frappant le mur de pierre froide, mais je ne sens rien d'autre que lui. Il s'enfonce avec une lenteur de supplicé, chaque millimètre de sa verge durcie comme du fer conquérant un peu plus de mon intimité. Je sens mes parois s'étirer, se gorger de son sang, se mouiller de cette attente insoutenable qui nous a dévorés pendant des mois. Quand il est enfin tout au fond de moi, ancré dans mes entrailles, il s'immobilise. Un gémissement rauque s'échappe de sa gorge, un son animal, chargé de toute la douleur du monde.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonne-t-il entre ses dents serrées.

J'ouvre les yeux, ma vision brouillée par les larmes. Son visage est un masque de fureur et de désir pur. Il n'y a plus de Julian le prisonnier, plus de Julian le noble déchu. Il n'y a que ce mâle qui me possède, ici, dans la puanteur d'un cachot qui sent le salpêtre et la mort prochaine.

Il commence à bouger. Un coup de rein brusque, puissant. Je lâche un cri qui se perd contre son cou. Il se retire presque entièrement, me laissant vide et grelottante une fraction de seconde, avant de se ruer à nouveau en moi avec une violence désespérée. Le choc de nos bassins résonne dans le silence de la cellule. *Clac. Clac.* Le bruit de la peau contre la peau, de la sueur qui fait glisser nos corps l'un contre l'autre.

— Tu es à moi... murmure-t-il, ses mains s'écrasant contre mes fesses pour me soulever et m'empaler plus profondément encore. Dis-le. Dis que tu crèves pour ça.

— Je crève... Julian... tout... prends tout...

Je n'ai plus aucune dignité. Je m'accroche à ses épaules massives, mes jambes s'enroulant autour de sa taille pour ne pas sombrer. Sa langue envahit ma bouche, son goût de sel et de fureur m'enivre. Ses mouvements s'accélèrent. Ce n'est plus une étreinte, c'est un combat. Il me cogne, me laboure, cherchant une rédemption que seul le plaisir brut peut offrir. À chaque va-et-vient, je sens sa queue s'épaissir en moi,

frottant ce point précis qui me fait perdre la raison.

L'obscurité de la cellule s'efface derrière des éclairs de lumière blanche. Je sens mon sexe se contracter violemment autour de lui, des vagues de chaleur partant de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à mes doigts. Je suis trempée, inondée par notre désir mutuel, par ce fluide qui lubrifie notre chute.

— Julian, je vais... je...

— Garde-le, expire-t-il, son rythme devenant erratique, sauvage. Garde tout, Eléonore. Ne me lâche pas.

Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête contre la pierre rugueuse. Il me domine totalement, son corps s'abattant sur le mien à chaque poussée dévastatrice. Je vois les veines de son cou saillir sous l'effort. Il est magnifique et terrifiant. Je sens l'orgasme monter, une lame de fond qui menace de me briser. Mes parois se serrent, le broient, le supplient de finir ce supplice.

Puis, le monde bascule.

Un spasme immense me traverse, me cambrant comme si un courant électrique me parcourait. Je hurle son nom, la bouche grande ouverte, tandis que mon sexe explose en mille pulsations électriques. Au même instant, Julian pousse un cri de bête blessée. Il s'enfonce une dernière fois, si fort que je crois qu'il va me transpercer, et je sens le jet brûlant de son foutre m'envahir. Il décharge en moi des mois de rage, de frustration et d'amour interdit. C'est un flot continu, saccadé, qui me remplit jusqu'à la lie.

Il reste ainsi, son front contre mon épaule, le souffle court, son corps encore secoué par les derniers tressaillements de sa jouissance. Nous restons soudés, nos cœurs battant à l'unisson contre nos cages thoraciques, l'odeur du sexe et de la sueur flottant

dans l'air froid.

Lentement, il se retire. Le vide qu'il laisse est une agonie physique. Je glisse le long du mur, mes jambes ne me portant plus, et je m'effondre sur la paille souillée. Le silence revient, plus lourd qu'avant. La réalité de la cellule, des barreaux, et de l'exécution qui approche nous retombe dessus comme une chape de plomb.

Julian se rhabille d'un geste mécanique, ses mains tremblant imperceptiblement. Il ne me regarde pas tout de suite. Puis, il s'accroupit devant moi, relevant mon menton de ses doigts calleux. Ses yeux sont secs, mais son regard est celui d'un homme qui vient de signer son arrêt de mort avec un sourire.

— Maintenant, tu peux partir, murmure-t-il d'une voix brisée. Tu as eu ce que tu voulais. Tu as emporté mon âme.

Je ne réponds pas. Je sens encore la chaleur de son sperme couler lentement entre mes cuisses, ultime vestige de notre communion interdite. Je me lève, rajustant mes vêtements déchirés, le corps endolori mais l'esprit étrangement lucide.

Je sors de la cellule sans un mot, le bruit de la lourde porte de fer se refermant derrière moi résonnant comme le couperet d'une guillotine. Les digues ont rompu, et dans le déluge qui s'annonce, je sais que nous nous noierons ensemble.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 8

Le Goût de la Faute

La lumière bleue de l'écran d'ordinateur me brûle les rétines, mais je ne peux pas détourner le regard. Je suis là, assise dans le noir de mon bureau, les doigts crispés sur le bord de la table, à épier l'homme qui devrait être mon interdiction la plus absolue. Sur le moniteur, divisé en quatre angles morts, Julian apparaît. L'image est granuleuse, un peu verdâtre à cause de la vision nocturne, ce qui donne à ses mouvements une aura spectrale, presque prédatrice.

Je me dégoûte. Une traînée de culpabilité rampe le long de ma colonne vertébrale comme un insecte froid, mais mon bas-ventre, lui, est en feu. La moiteur entre mes cuisses est une preuve irréfutable de ma déchéance. Hier soir, il m'a brisée ; aujourd'hui, je cherche les débris de ma dignité dans les pixels d'une caméra de surveillance.

Je le regarde ôter sa veste. Ses gestes sont lents, précis. Il sait que je regarde. Je le sens. Il ne regarde jamais la caméra directement, mais il se place toujours dans l'axe, offrant son profil dur, l'arête de sa mâchoire qui semble pouvoir trancher le verre. Il déboutonne les poignets de sa chemise blanche, et je me rappelle la sensation de ces mains sur moi. Pas une caresse, non. Une prise. Une revendication.

Soudain, le téléphone sur mon bureau vibre. Le sursaut me fait presque tomber de ma chaise. Un message. Un seul mot.

« Zoom. »

Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de guerre désordonné. Mes doigts tremblent alors que je saisis la souris. J'obéis. Je zoome sur son visage. Il est là, à

quelques centimètres de l'objectif dissimulé dans la bibliothèque de son bureau. Il fixe le point noir de la lentille. Ses yeux sont sombres, deux gouffres de perversité et de domination. Il sourit. C'est un rictus cruel, celui du chasseur qui voit le piège se refermer.

La porte de mon bureau s'ouvre brusquement derrière moi. Le loquet claque avec une violence sèche. Je n'ai pas besoin de me retourner. L'odeur de son parfum — un mélange de tabac froid, de cuir et de quelque chose d'indiciblement mâle — envahit l'espace restreint.

« Tu aimes ce que tu vois, Eléonore ? »

Sa voix est un grondement sourd juste derrière mon oreille. Je sens son souffle chaud sur ma nuque, là où la peau est la plus fine, là où je suis la plus vulnérable. Je reste pétrifiée, les yeux fixés sur l'écran où son double immobile semble se moquer de moi.

« Julian... je... »

« Chut. Ne mens pas. Tes mensonges puent autant que ton désir. »

Il pose ses mains sur mes épaules. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, pas assez pour faire mal, mais assez pour me rappeler qu'il possède chaque centimètre de mon corps. Il me force à me pencher vers l'avant, le visage presque contre l'écran.

« Regarde-toi, murmure-t-il en glissant une main sous mon menton pour m'obliger à lever la tête vers le reflet de la vitre. Regarde cette expression de sainte nitouche qui ne demande qu'à être souillée. Hier, tu pleurais en me suppliant d'arrêter, et pourtant, tu avais les hanches qui se soulevaient pour en demander plus. Tu es une menteuse, Eléonore. Une délicieuse petite déviante. »

Je sens mes larmes monter, des larmes de rage, de honte, mais surtout de frustration. Il a raison. C'est ce qui fait le plus mal. Je déteste l'emprise qu'il a sur moi, cette façon qu'il a de transformer ma volonté en un tas de cendres fumantes.

Il contourne mon fauteuil, se plaçant entre moi et le bureau. Il écarte mes jambes avec ses genoux, s'immisçant dans mon espace vital. Je suis prise au piège entre lui et la technologie qui vient de me trahir. Il baisse la fermeture éclair de son pantalon dans un bruit métallique qui déchire le silence oppressant de la pièce.

« Puisque tu aimes tant regarder, regarde ça. »

Il ne me touche pas encore avec ses mains. Il laisse simplement son sexe, déjà dur et palpitant, frôler le tissu fin de ma jupe. La chaleur qui s'en dégage est insupportable. Je ferme les yeux, mais il plaque brutalement ses paumes sur mes joues, m'obligeant à le regarder, lui, dans toute sa puissance brutale.

« Ouvre les yeux. Regarde ce que tu as provoqué. »

Ses doigts glissent vers ma bouche. Il enfonce deux doigts entre mes lèvres, cherchant ma langue, me forçant à le goûter alors qu'il commence à défaire les boutons de mon chemisier. Chaque bouton qui saute est un cran de plus vers l'abîme. Il ne fait pas ça avec tendresse. Il y a une urgence animale dans ses gestes, une colère mal contenue.

« Tu voulais savoir ce que ça faisait d'être une proie ? » souffle-t-il contre mes lèvres, sa voix tremblante de tension. « Je vais te montrer que le goût de la faute est bien meilleur quand on s'y noie complètement. »

Sa main descend, impitoyable, entre mes cuisses. Il ne s'embarrasse pas de préliminaires. Il déchire la dentelle de ma culotte d'un coup sec. Le bruit du tissu qui cède me fait lâcher un gémissement étranglé. Il trouve immédiatement l'endroit où je suis le plus trempée, le plus indécente. Ses doigts s'enfoncent en moi avec une

rudesse qui me fait cambrer le dos, ma tête basculant en arrière.

« Tu es une fontaine, Eléonore. Regarde l'écran. Regarde ce que je te fais. »

Je tourne la tête, hypnotisée par l'image granuleuse de nous deux sur la caméra de surveillance. Je nous vois. Je vois sa main disparaître sous ma jupe, je vois mon visage déformé par un mélange de douleur et de plaisir pur. C'est obscène. C'est magnifique. Je suis en train de me perdre, et la seule chose que je veux, c'est qu'il m'achève.

Ses doigts s'activent en moi, imitant le mouvement de va-et-vient qu'il s'apprête à m'imposer. Je sens les fluides glisser sur ses jointures, la sensation de succion, le bruit sourd et mouillé de ma propre reddition.

« Julian, s'il te plaît... » je croasse, mes ongles griffant le cuir de mon fauteuil.

« S'il te plaît quoi ? » Il retire ses doigts brusquement, me laissant vide, béante, à l'agonie. Il saisit ma nuque et me force à me mettre à genoux devant lui, sur le tapis froid du bureau. « Finis ce que tu as commencé en me regardant sur cet écran. »

Je lève les yeux vers lui, les joues inondées de larmes, le cœur en miettes, mais le sexe pulsant d'une faim que lui seul peut combler. Je sais ce qui va suivre. Je sais que ce n'est que le début de ma destruction. Et pourtant, je tends les mains vers sa ceinture, prête à tout dévorer.

Mes doigts tremblent tellement que le métal de sa boucle de ceinture tinte contre les boutons de son pantalon, un son cristallin qui déchire le silence lourd du bureau. Je sens son regard peser sur mon crâne, une pression presque physique qui m'écrase autant qu'elle m'excite. Je déboucle le cuir, j'abaisse la fermeture éclair avec une lenteur de suppliciée. Le bruit du zip est une sentence.

Il surgit de l'étoffe, dur, fier, parcouru de veines saillantes qui palpitent contre ma joue. L'odeur de Julian m'envahit — un mélange de musc, de savon coûteux et cette pointe d'agressivité mâle qui me donne envie de hurler.

« Regarde-le, Éléonore, » ordonne-t-il d'une voix rauque, sa main s'enfouissant dans mes cheveux pour m'incliner la tête en arrière. « C'est ça que tu voulais en jouant les voyeuses ? C'est ça qui te faisait mouiller sur ton siège ? »

Je ne répons pas, je ne peux pas. Ma bouche s'ouvre d'elle-même, aspirée par le vide qu'il a laissé en retirant ses doigts. Je m'avance, mes lèvres effleurant d'abord le gland pourpre, récoltant la perle de désir qui s'y est nichée. Puis, dans un élan de désespoir, je l'engloutis. Ma gorge se serre, je manque d'air, mais je m'en fous. Je veux l'étouffer, je veux me noyer dans lui. Je sens le goût de son sel, la chaleur de sa peau qui brûle ma langue.

Julian lâche un grognement sourd, animal. Ses doigts se crispent sur mon cuir chevelu, me guidant dans un va-et-vient brutal. Il ne cherche pas la tendresse. Il cherche la soumission. Et je lui donne tout. Je me laisse dévorer par le rythme, mes mains agrippées à ses cuisses puissantes, mes larmes coulant le long de son sexe, lubrifiant encore davantage notre échange impur.

Soudain, il m'arrache à lui. Je titube, le menton brillant de sa semence prématurée, les yeux brouillés. Il me saisit par les hanches et me bascule sur le bureau, dégageant d'un revers de main les dossiers et l'ordinateur qui s'écrase au sol. Le bois froid saisit mes fesses nues.

« Retourne-toi. »

Je m'exécute, à quatre pattes sur le bureau, le visage face aux écrans de surveillance qui tournent toujours en boucle. Je vois mon propre reflet sur le verre sombre, une femme brisée, offerte, les reins cambrés jusqu'à la douleur. Julian ne perd pas une

seconde. Il ne cherche pas à être doux. Il écarte mes fesses d'un geste brusque, révélant mon intimité béante, ruisselante de mon propre désir et de ses caresses précédentes.

D'un coup sec, il pénètre.

Le cri que je pousse se perd contre la paroi de verre. C'est un déchirement magnifique. Il est trop grand, trop dur, trop là. Il m'envahit totalement, repoussant les limites de mon corps et de ma raison. À chaque coup de boutoir, mon front tape contre l'écran de contrôle. Je vois l'image de Julian, sur la caméra, me fixer alors qu'en réalité, il est derrière moi, en train de me posséder avec une rage désespérée.

« Tu aimes ça, hein ? » siffle-t-il à mon oreille, ses dents mordant mon lobe. « Regarder le monstre et le sentir te briser. »

« Oui... oh mon Dieu, Julian, plus fort ! »

Je perds pied. Le bureau tremble sous nos assauts. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent est obscène, un claquement humide qui rythme ma déchéance. Je sens ses mains me pétrir les seins, ses ongles s'enfonçant dans ma peau, marquant son territoire. Je suis sa chose, son exutoire, et cette pensée me propulse vers un sommet de plaisir que je n'ai jamais atteint.

Tout en moi se contracte. Mes muscles vaginaux se serrent autour de lui, l'implorant de m'achever. Je sens la succion, la chaleur qui monte, cette électricité qui part de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à mes orteils. Julian accélère, ses hanches frappant les miennes avec une violence sourde, cherchant lui aussi la fin de ce tourment.

« Je vais... putain, Éléonore... »

Il lâche prise. Je le sens gonfler en moi, vibrer. Puis, le torrent arrive. Une onde de

chaleur brûlante m'inonde de l'intérieur, vague après vague, alors qu'il se vide en moi avec un cri qui ressemble à un sanglot. En même temps, mon propre plaisir explose, une déflagration qui me laisse pantelante, la joue collée contre le bureau froid, alors que mon corps est secoué de spasmes violents.

Le silence qui suit est plus assourdissant que nos cris.

Julian reste en moi quelques secondes, son souffle court brûlant ma nuque, avant de se retirer lentement. Le bruit de succion de son retrait me fait frémir. Je reste là, prostrée sur le bois, sentant son foutre glisser lentement le long de mes cuisses, une trace indélébile de ma trahison envers moi-même.

Il se rhabille sans un mot, le cliquetis de sa ceinture agissant comme un couperet. Je me redresse avec peine, mes jambes flageolantes, mes vêtements en désordre. Mes yeux se posent à nouveau sur les écrans. La boucle est bouclée. J'ai vu ce que je ne devais pas voir, et j'ai ressenti ce que je n'aurais jamais dû éprouver.

Julian s'arrête sur le seuil de la porte, le visage de marbre, ses yeux sombres ne montrant aucune trace de la passion qui vient de nous consumer.

« Nettoie ce bureau, Éléonore, » dit-il d'une voix glaciale. « Et n'oublie jamais le goût de cette faute. »

Il sort, me laissant seule avec le ronronnement des caméras et l'odeur de notre péché. Je porte mes doigts à mes lèvres, goûtant encore son sel, et je sais, avec une certitude terrifiante, que je suis perdue. Ce n'était pas une fin. C'était l'inauguration de mon enfer.

Je m'effondre au sol, parmi les débris de ma dignité, et je pleure. Pas de honte, mais de savoir que demain, je recommencerai.

Chapitre 9

L'Heure de la Thérapie

Le froid de l'aube n'a pas suffi à rincer l'odeur de lui qui colle à ma peau. J'ai passé deux heures sous l'eau brûlante, frottant mon corps jusqu'à ce que mon épiderme soit rouge sang, cherchant à effacer la brûlure de ses mains, le sel de son sperme, et cette empreinte invisible qu'il a gravée au plus profond de mes entrailles. En vain. Chaque mouvement que je fais, chaque pas dans les couloirs aseptisés de l'Institut Val-des-Soupirs, réveille une douleur sourde entre mes cuisses, un rappel lancinant de ma chute.

Je porte mon uniforme de gardienne-chef comme une armure de plomb. Le col est boutonné jusqu'au menton, dissimulant les marques violacées qu'il a laissées sur mon cou, ces morsures de possession qui crient ma trahison. Je suis celle qui doit maintenir l'ordre, celle qui doit surveiller les pulsions des autres, alors que je ne suis plus qu'un champ de ruines, une femme dont la frigidité légendaire a volé en éclats sous les assauts d'un prédateur brisé.

La salle de thérapie de groupe est une rotonde de verre et d'acier, baignée par la lumière crue d'un matin gris. L'atmosphère y est pesante, saturée de sueur froide et de désirs réprimés. Je me tiens debout dans l'ombre, au fond de la pièce, les mains croisées dans le dos, le visage de marbre. Mon regard, malgré moi, cherche Julian.

Il est là. Assis avec une désinvolture insultante sur une chaise en plastique, entouré d'autres patients qui semblent, à côté de lui, n'être que des spectres éteints. Il porte un t-shirt gris trop fin qui moule la puissance de ses épaules, ses bras croisés révélant les veines saillantes sous sa peau mate. Il ne me regarde pas. Il fixe le centre du cercle, là où le Dr Arnault attend que le silence s'installe.

— Julian, commence Arnault d'une voix mielleuse qui me donne la nausée. Vous avez été particulièrement agité hier soir. Les rapports de garde font état d'une... absence prolongée. Voulez-vous nous parler de ce besoin compulsif de transgresser les limites ?

Je sens mon cœur rater un battement. Ma poitrine se serre dans mon corset de lin. Mes doigts se crispent derrière mon dos, mes ongles s'enfonçant dans mes paumes. Julian redresse la tête. Un sourire carnassier étire ses lèvres, mais ses yeux restent d'un noir abyssal, dénués de toute chaleur.

— Transgresser ? répète-t-il, sa voix grave vibrant dans l'air comme un grondement d'orage. Docteur, je ne fais que répondre à l'appel de la nature. Cet endroit est une cage. Et dans une cage, on finit toujours par vouloir mordre le dompteur.

Il jette un coup d'œil circulaire à l'assistance. Il joue. Je le vois maintenant. Chaque geste, chaque inflexion de voix est calculée. Il incarne le monstre qu'ils attendent de lui. Il parade sa sexualité comme une arme, une provocation pour masquer la faille béante que j'ai entrevue hier soir, quand il m'écrasait contre ce bureau. Cette hypersexualité n'est pas un plaisir pour lui, c'est un rempart de barbelés.

— Vous utilisez le sexe pour éviter de ressentir, Julian, insiste Arnault. C'est votre drogue. Votre façon d'étouffer le petit garçon qui attend encore qu'on vienne le chercher.

Le silence qui suit est tranchant comme un rasoir. Je vois la mâchoire de Julian se contracter. Un muscle tressaille sur sa tempe. Pendant une fraction de seconde, le masque s'effrite. La douleur brute, sauvage, remplace l'arrogance. C'est à cet instant précis qu'il tourne la tête vers moi.

Son regard me percute avec la force d'un impact frontal. Il n'y a plus de mépris, plus

de jeu de pouvoir. Il y a une détresse si profonde qu'elle me coupe le souffle. Il me regarde comme si j'étais la seule à pouvoir voir à travers ses mensonges, la seule à avoir goûté à sa véritable misère entre deux gémissements de rage.

— Vous voulez savoir ce que je ressens ? lâche-t-il, ses yeux ne quittant pas les miens.

Il se lève lentement. Sa stature impose un silence de mort. Il fait un pas vers le centre du cercle, mais c'est vers moi qu'il semble marcher, même si dix mètres nous séparent. La tension dans la pièce devient électrique, insupportable. L'odeur de l'angoisse et de l'excitation se mêle à celle de l'encaustique.

— Je ressens le vide, continue-t-il d'une voix plus basse, presque intime. Un trou noir dans ma poitrine qui dévore tout. Et la seule chose qui me donne l'impression d'être encore vivant, c'est de sentir une peau frémir sous la mienne. C'est d'entendre le cri d'une femme qui perd le contrôle parce que je l'ai forcée à se regarder en face.

Le Dr Arnault griffonne nerveusement sur son carnet. Les autres patients se tortillent sur leurs sièges, mal à l'aise face à cette vérité crue. Moi, je suis pétrifiée. Mes jambes flageolent. Le souvenir de sa langue dans ma bouche, de son sexe dur me labourant sans pitié, remonte à la surface avec une violence inouïe. Je sens l'humidité envahir ma culotte de coton, une trahison physiologique que je ne peux réprimer.

Julian s'arrête net. Il a remarqué mon trouble. Un éclair de triomphe cruel passe dans ses prunelles. Il sait. Il sait que je brûle, que je suis à sa merci, que cet uniforme n'est qu'une plaisanterie.

— Mais vous ne comprenez rien, Docteur, reprend-il en détournant enfin les yeux, s'adressant à Arnault avec un mépris retrouvé. Vous cherchez des explications dans des livres. La réalité est beaucoup plus sale. Beaucoup plus... organique.

Il se rassoit, l'air soudain las, comme si ce court éclat d'honnêteté l'avait vidé de ses forces. La séance continue, mais je n'entends plus rien. Le bourdonnement dans mes oreilles est assourdissant. Je fixe le dos de Julian, les muscles de son cou, la naissance de ses cheveux bruns. Je réalise avec une terreur absolue que ce n'est pas lui qui est mon patient. C'est moi qui suis devenue sa proie, son exutoire, et que cette séance de thérapie n'est que le prologue d'une destruction mutuelle que je ne peux plus arrêter.

Mon regard dérive vers l'horloge murale. Les minutes s'égrainent avec une lenteur de supplice. Je sais qu'à la fin de cette heure, je devrai le raccompagner à sa cellule. Je sais que nous serons seuls dans le couloir de l'aile B, là où les caméras ont des angles morts. Et je sais, au plus profond de mes entrailles encore douloureuses, que je vais le laisser me détruire une fois de plus. Parce que dans son enfer, je trouve enfin une raison de brûler.

La cloche retentit, un carillon strident qui déchire le brouillard de mes pensées. Le son rebondit sur les murs de béton, signalant la fin de la mascarade. Les chaises grincent sur le linoléum. Un à un, les autres détenus se lèvent, encadrés par les gardiens. Mais Julian reste assis. Il est une ancre de noirceur au milieu du mouvement.

Je sens mon cœur cogner contre mes côtes, un métronome affolé. Mes mains tremblent légèrement alors que je ramasse mes dossiers, des feuilles de papier qui ne signifient plus rien. Je ne suis plus le docteur Eléonore Vance. Je suis une femme à vif, dépouillée de son éthique, de sa raison.

— Debout, Julian, je dis d'une voix que je tente de raffermir. Mon propre timbre me semble étranger, trop aigu, trop fragile.

Il lève les yeux vers moi. Ce n'est plus le regard de l'homme brisé qu'il montrait au groupe. C'est le regard du prédateur qui a patiemment attendu que le troupeau s'éloigne. Il se lève d'un mouvement fluide, presque gracieux malgré la lourdeur de sa

tenue orange. Sa carrure remplit l'espace, m'étouffant sans même me toucher.

Le gardien à la porte me fait un signe de tête. Il nous attend à l'entrée du couloir de l'aile B. Je marche devant, consciente de chaque centimètre de peau sous ma blouse blanche, consciente de l'ombre massive qui me suit à quelques pas. Le claquement de mes talons sur le sol froid répond au bruit sourd de ses pas.

Nous passons la double porte blindée. Le couloir de l'aile B s'étire devant nous, interminable, baigné d'une lumière crue de néons qui clignotent. Le gardien reste en retrait pour verrouiller le sas, nous laissant quelques mètres d'avance. C'est ici. L'angle mort. Entre la caméra de la zone A et celle du bloc de cellules. Un no man's land de béton et de silence.

Julian accélère. Je ne l'entends pas venir, je le sens. Sa chaleur me percute avant même qu'il ne me touche. Soudain, sa main se referme sur mon bras, une pince de fer qui me fait pivoter violemment. Mon dos percute le mur froid avec un choc qui m'arrache un souffle court.

— Tu m'as dévoré des yeux pendant toute la séance, Eléonore, murmure-t-il. Sa voix est un grondement sourd, vibrant directement dans ma poitrine. Tu aimais ce que tu voyais ? Le petit singe savant qui fait ses tours pour les fous ?

Il plaque ses deux mains de chaque côté de ma tête, m'emprisonnant. L'odeur de la prison — ce mélange de javel acide et de métal — est balayée par l'odeur de Julian. C'est une odeur de sueur propre, de cuir vieux et de quelque chose de plus sauvage, de plus sombre. Une odeur de mâle en cage qui a faim.

— Tu jouais la comédie, je souffle, mes pupilles se dilatant alors que je plonge dans le bleu orageux de ses yeux. Tu leur as menti. Tu n'es pas fatigué. Tu es en train de jubiler.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Il s'approche, son visage à quelques millimètres du mien. Je sens son souffle chaud, chargé d'une urgence brutale, contre ma bouche.

— Je ne suis pas le seul à mentir, murmure-t-il. Regarde-toi. La grande psychiatre, si propre, si digne... et pourtant, tu trembles. Ton cœur bat si fort que je peux le voir soulever ton chemisier. Tu as envie de quoi, là, tout de suite ? Que je te demande pardon ? Ou que je te brise ?

Il n'attend pas de réponse. Sa main quitte le mur pour s'enfoncer dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière avec une rudesse qui me fait gémir de douleur et de plaisir mêlés. Mon cou s'offre à lui, une ligne blanche et vulnérable. Il n'hésite pas. Il y écrase sa bouche, non pas pour un baiser, mais pour une morsure. Ses dents s'enfoncent dans ma chair, marquant son territoire, laissant derrière lui une trace brûlante de salive et de possession.

— Julian... s'il te plaît...

— S'il te plaît quoi ? grogne-t-il contre ma peau, sa main libre glissant avec une autorité brutale le long de ma taille pour venir se plaquer entre mes jambes, par-dessus le tissu de mon pantalon. Dis-le. Dis-moi que tu es trempée. Dis-moi que tu as passé l'heure à imaginer ma queue à l'intérieur de toi pendant que je parlais de ma rédemption.

Sa paume exerce une pression circulaire, écrasant mon clitoris avec une précision sadique. Je lâche un cri étouffé, mes ongles griffant le coton rugueux de ses manches. Le contraste est insupportable : la froideur du mur dans mon dos et le brasier de son corps contre le mien. Ses doigts s'enfoncent, cherchant la commissure de mes jambes, trouvant déjà l'humidité qui transperce mes sous-vêtements.

— Tu es une fontaine, Eléonore, siffle-t-il à mon oreille, sa langue traçant le contour de mon lobe avant de le happer. Une petite fontaine de luxure. Tu as tellement besoin

de te sentir salie, n'est-ce pas ?

Il déboutonne son pantalon d'un geste sec, sans jamais rompre le contact visuel. Ses yeux sont des puits de perdition. Je vois le reflet de ma propre déchéance dans ses iris. Il prend ma main, ma main de médecin, ma main de soignante, et il la force à descendre. Il me force à empoigner sa virilité, brûlante, pulsante, une barre de chair impatiente qui semble vouloir déchirer le monde.

— Touche-moi, ordonne-t-il. Sens ce que tu me fais. C'est ça que tu voulais soigner ? C'est ça que tu voulais analyser ?

Je perds pied. La réalité s'efface. Il n'y a plus de prison, plus de gardien à dix mètres, plus de carrière. Il n'y a que le contact électrique de sa peau contre ma paume, la sensation de sa puissance brute qui menace de m'engloutir. Je serre les doigts autour de lui, un mouvement instinctif, animal. Il laisse échapper un grognement de prédateur blessé, sa tête basculant en arrière, les veines de son cou saillantes sous l'effort de ne pas me prendre ici, tout de suite, sur le béton sale.

Sa main remonte sous ma blouse, déchirant presque le tissu fin de mon chemisier. Il cherche le contact direct, la peau contre la peau. Ses doigts, calleux et experts, s'emparent de mon sein, pétrissant la chair avec une faim qui me fait vaciller. Son pouce écrase mon mamelon déjà durci, une décharge électrique qui remonte jusqu'à mon ventre, provoquant une nouvelle vague de spasmes entre mes cuisses.

— On n'a pas beaucoup de temps, murmure-t-il, sa voix s'éraillant, perdant de sa superbe pour devenir un simple râle de besoin. Le garde va se retourner. Les caméras vont pivoter.

Il attrape le bord de mon pantalon, ses doigts s'insinuant sous l'élastique de ma lingerie fine. Je sens l'air frais du couloir sur ma peau nue un instant avant qu'il ne me pénètre de deux doigts, d'un coup sec, profond. Je cambre le dos, ma bouche s'ouvrant

sur un cri silencieux que sa bouche vient étouffer dans un baiser sauvage, une collision de langues et de dents.

Ses doigts travaillent en moi avec une violence rythmée, imitant le va-et-vient de son sexe que je sens toujours contre ma cuisse. C'est trop. C'est trop bon, trop rapide, trop interdit. Je sens la tension monter, une pelote de nerfs qui s'enroule de plus en plus serré dans mon bas-ventre.

— Regarde-moi, exige-t-il alors qu'il accélère la cadence, ses doigts cherchant le point précis qui me fera basculer. Regarde ce que le monstre fait à la sainte.

Je le regarde. Et ce que je vois me brise le cœur autant que le corps. Je vois un homme qui utilise le sexe comme on utilise une arme, pour ne pas hurler sa douleur. Et je suis sa cible volontaire.

Mon plaisir explose, une détonation sourde qui me fait trembler de la tête aux pieds. Mes muscles se contractent autour de ses doigts, une étreinte désespérée. Je m'accroche à ses épaules, ma tête retombant sur son torse alors que les vagues de l'orgasme me submergent, me laissant vidée, pantelante.

Mais lui... il n'a pas fini. Son érection presse contre mon ventre, une promesse inassouvie, une menace qui ne demande qu'à être mise à exécution.

— Ce n'était que l'apéritif, Eléonore, souffle-t-il, ses doigts se retirant lentement de mon corps, me laissant une sensation de vide insupportable.

Le bruit des bottes du gardien résonne plus fort. Il arrive. Julian se recule d'un pas, remettant de l'ordre dans ses vêtements avec une rapidité déconcertante, son visage reprenant instantanément ce masque d'apathie lasse. Moi, je reste là, le dos contre le mur, les jambes en coton, l'intérieur des cuisses gluant de mon propre désir, essayant désespérément de lisser ma blouse et de retrouver mon souffle.

Il me jette un dernier regard. Un regard chargé d'une promesse de destruction totale.

— La cellule 402, dit-il si bas que je suis la seule à pouvoir l'entendre. Ce soir. Trouve une excuse. Ou je dirai à tout le monde que tu cries mon nom quand je te baise avec mes doigts dans le couloir.

Le gardien passe à quelques centimètres de nous, son trousseau de clés cliquetant comme un glas. Il ne voit rien, ou il ne veut rien voir. Julian a déjà repris son masque de pierre, une statue d'indifférence adossée au béton froid. Moi, je sens encore le brûlant de ses doigts sous ma jupe, la traînée d'humidité qui poisse mes cuisses et ce tremblement stupide qui refuse de quitter mes mains.

Je fuis. Je fuis jusqu'à mon bureau, m'enfermant à double tour pour m'effondrer sur mon fauteuil. L'air de la pièce est saturé de l'odeur d'antiseptique de l'asile, mais mes poumons ne cherchent que lui. La menace qu'il a proférée n'est pas un chantage, c'est une sentence. Il sait que je viendrai. Il sait que la déontologie, ma carrière, ma dignité... tout cela n'est plus que de la cendre face au besoin animal qu'il a réveillé.

À vingt-deux heures, l'aile psychiatrique sombre dans un silence de tombe, seulement rompu par les cris lointains d'un patient en pleine crise. Je marche dans les couloirs, mon badge de médecin serré dans ma main moite. J'ai menti au veilleur de nuit, prétextant un dossier urgent à boucler pour la commission de demain.

Cellule 402.

Le loquet glisse avec un bruit métallique qui me déchire les tripes. La porte s'entrouvre. L'obscurité est presque totale, seulement découpée par le halo blafard des projecteurs extérieurs qui filtrent à travers la lucarne grillagée.

Il est là. Debout au milieu de la pièce exiguë. Torse nu, ses muscles saillants captent

la lumière crue. Il n'a pas bougé depuis mon entrée. Il m'attendait.

— Tu es en retard, Eléonore, murmure-t-il. Sa voix est un râle sourd qui me fait frissonner jusqu'à l'utérus.

Je referme la porte derrière moi. Le déclic du verrou marque la fin de ma vie honnête.

— Julian, je ne devrais pas...

Il ne me laisse pas finir. En deux enjambées, il est sur moi. Ses mains, larges et calleuses, s'écrasent sur mes joues pour forcer mon regard vers le sien. Ses yeux sont des puits de rage et de douleur. Il n'y a pas de tendresse ici, seulement l'urgence de deux naufragés qui s'agrippent l'un à l'autre pour ne pas sombrer.

Il m'embrasse avec une violence qui me coupe le souffle. Ses dents mordent ma lèvre inférieure, le goût du sang envahit ma bouche, se mêlant à la saveur de la sienne, sauvage et amère. Je gémiss, mes doigts s'ancrant dans ses épaules, griffant la peau tendue de son dos.

— Regarde-moi, exige-t-il entre deux baisers dévorants. Regarde l'homme que tu as essayé de soigner.

Il descend ses mains vers ma blouse, arrachant les boutons dans un vacarme de plastique qui rebondit sur le sol. Mes seins s'échappent, mes tétons déjà dressés, durcis par le froid de la cellule et le feu de son désir. Il les saisit, les écrase sans ménagement, ses pouces malmenant les pointes sensibles jusqu'à ce que je rejette la tête en arrière, le souffle court.

— Tu es si trempée, Eléonore... je le sens d'ici. Tu pues l'envie.

Il me fait basculer contre le mur de béton. Le contact du froid sur mon dos nu est un électrochoc. Il s'agenouille devant moi, soulevant ma jupe d'un geste brusque. Ses doigts écartent le tissu fin de ma culotte, déjà saturée de mes fluides. Il ne s'arrête pas là. Il l'arrache.

Sa langue vient me fouetter avec une précision chirurgicale. Je pousse un cri étouffé, mes mains s'emmêlant dans ses cheveux sombres pour le presser contre mon sexe. Il me dévore, ses lèvres aspirant mon clitoris avec une faim insatiable, sa langue fouillant mes replis, goûtant mon excitation, ma honte, ma soumission. Je sens les larmes couler sur mes joues. C'est trop. C'est si pur et si sale à la fois.

— Julian... s'il te plaît... je vais...

— Pas encore, grogne-t-il en se relevant d'un bond.

Il défait le lien de son pantalon de détenu d'une main fébrile. Sa queue jaillit, massive, sombre, parcourue de veines battantes. Elle est magnifique et terrifiante. Il me saisit par les hanches, me soulevant de terre comme si je ne pesais rien. Je croise mes jambes autour de sa taille, m'offrant totalement.

Il n'y a aucun préliminaire doux. Il s'enfonce en moi d'un coup sec, un coup de butoir qui me fait hurler contre son épaule. Il me déchire, il me remplit, il me possède jusqu'aux entrailles.

— Tu es à moi, Eléonore. Dis-le. Dis que tu n'es qu'une pute qui aime se faire baiser par son patient.

— Oui... murmure-je, brisée, mes hanches percutant les siennes dans un rythme frénétique. Oui, je suis à toi... Baise-moi, Julian... Détruis-moi.

Il commence un va-et-vient sauvage, animal. Chaque choc de nos corps produit un

claquement humide qui résonne contre les murs nus. La sueur perle sur son front, coulant sur ma poitrine, nos fluides se mélangeant dans un chaos de chaleur et de frottements. Je sens son membre s'enfoncer plus profondément à chaque fois, heurtant mon col, me provoquant des spasmes qui me font perdre tout sens de la réalité.

Il me baise avec une rage désespérée, comme s'il cherchait à expulser ses démons à l'intérieur de moi. Je vois ses muscles se contracter, son visage se tordre dans une grimace de douleur exquise. Je sens l'orgasme monter, une vague de fond qui menace de tout emporter.

— Je vais venir... Julian...

Il ne ralentit pas. Au contraire, il accélère, ses mains serrant mes fesses avec une force qui laissera des marques bleues. Il me pilonne, ses yeux ancrés dans les miens, y cherchant ma perte totale.

Le plaisir explose. Un éclair blanc qui me brise le dos. Je crie son nom, mon corps se convulsant autour du sien, l'aspirant, le suppliant de ne pas s'arrêter. Il pousse un râle guttural, sa tête se nichant dans mon cou, et je sens le jet brûlant de son foutre m'inonder, saccade après saccade, me remplissant d'une chaleur liquide qui semble me sceller à lui pour l'éternité.

Il reste en moi de longues minutes, nos souffles saccadés étant le seul bruit dans la cellule. Ses bras me serrent si fort que j'ai l'impression que mes côtes vont céder. C'est l'étreinte d'un condamné.

Puis, sans un mot, il se retire. Le vide qu'il laisse est une agonie physique. Il se rhabille lentement, redevenant l'ombre apathique qu'il était. Le masque est revenu.

Je reste là, glissant le long du mur, mes jambes tremblantes incapables de me porter, le liquide séminal coulant lentement le long de ma cuisse.

— Pars, maintenant, dit-il sans me regarder, sa voix redevenue froide comme l'acier.
On se voit demain à la séance. Docteur.

Je sors de la cellule, le cœur en lambeaux, sachant que je viens de signer mon arrêt de mort. Je ne suis plus sa thérapeute. Je suis sa drogue, et il est mon bourreau.

Le chapitre se ferme sur le bruit du verrou qui se referme derrière moi, me laissant seule dans le couloir sombre, avec le goût de son sexe encore sur mes lèvres et l'odeur de notre péché collée à ma peau.

Chapitre 10

Symphonie Charnelle

L'odeur de la javel et du détergent industriel me pique la gorge, une agression stérile qui tente en vain de masquer le parfum de mon propre désir. Il est minuit passé. L'Institut Val-des-Soupirs est plongé dans un silence de cathédrale, ce genre de calme oppressant qui précède les tempêtes ou les aveux. Mes pas, d'ordinaire si assurés, si martiaux dans les couloirs de marbre, ne sont plus qu'un frôlement hésitant sur le carrelage froid de la buanderie.

Je suis la gardienne-chef. Celle qui porte l'uniforme comme une armure, celle dont le chignon est si serré qu'il semble vouloir retenir mes pensées les plus impures. Mais ce soir, l'armure est fissurée. Sous ma chemise d'uniforme amidonnée, ma peau brûle. Mes mamelons, durcis par l'anticipation et l'effroi, frottent contre la dentelle de mon soutien-gorge, un rappel constant de ma trahison.

Il est là.

Julian est assis sur une table en inox, au fond de la pièce, au milieu des montagnes de draps blancs qui attendent d'être lavés. La seule lumière provient d'un néon défailant qui grésille au-dessus de lui, projetant des ombres démesurées sur ses épaules larges. Il ne porte que le pantalon gris de l'institut, lâche sur ses hanches. Son torse est un paysage de muscles noueux et de cicatrices anciennes, une carte de ses démons que je brûle de déchiffrer avec mes doigts, avec ma langue.

Il ne lève pas les yeux quand j'approche. Il sait que je suis là. Il sent l'odeur de ma peur et de mon excitation, ce mélange acre qui nous lie depuis cette première séance où il a vu clair en moi.

— Tu as mis du temps, Eléonore, murmure-t-il. Sa voix est un grondement sourd qui résonne jusque dans mon bas-ventre.

Je m'arrête à deux mètres de lui. Mes mains tremblent. Je les joins derrière mon dos, adoptant ma posture de commandement, une tentative dérisoire de reprendre le contrôle.

— Ce que nous faisons est une folie, Julian. Si la direction apprend que je suis ici, si on découvre que...

— Que tu n'es pas la sainte frigide que tu prétends être ?

Il saute de la table avec une grâce prédatrice. Il avance vers moi, et chaque pas qu'il fait semble réduire l'oxygène dans la pièce. L'humidité de la buanderie, générée par les sèches-linges qui tournent encore dans un vrombissement lointain, plaque mes cheveux contre mes tempes. Je sens une goutte de sueur glisser entre mes seins, traçant un chemin de feu jusqu'à la ceinture de ma jupe crayon.

Il s'arrête si près que je peux sentir la chaleur qui émane de son corps. Il sent le tabac froid, la peau propre et cette odeur masculine, musquée, qui me rend folle. Il plonge ses yeux sombres dans les miens. Il y a une tristesse infinie dans son regard, une brisure qu'il cache derrière une arrogance sexuelle dévastatrice.

— Regarde-toi, dit-il en levant une main pour effleurer ma joue. Tu trembles comme une feuille. Tu as peur de moi ? Ou tu as peur de ce que tu t'apprêtes à me demander de te faire ?

Je veux crier. Je veux lui ordonner de retourner dans sa cellule. Je veux le gifler pour cette insolence. Mais au lieu de cela, je ferme les yeux et je m'appuie contre sa paume. Ma peau, si longtemps restée en friche, s'éveille douloureusement à son contact. C'est une agonie délicieuse.

— Je ne... je ne sais plus qui je suis quand je suis avec toi, je souffle, ma voix se brisant.

— Tu es une femme affamée, Eléonore. Et je suis le seul qui puisse te nourrir.

Soudain, ses doigts plongent dans mes cheveux, arrachant les épingles avec une brutalité qui m'arrache un gémissement. Mon chignon s'effondre, mes mèches sombres cascading sur mes épaules. Il enroule une poignée de mes cheveux autour de son poing et tire ma tête en arrière, exposant ma gorge à la lumière crue du néon.

— Tu es ma gardienne, n'est-ce pas ? grogne-t-il contre mon oreille, son souffle chaud me faisant frissonner de la tête aux pieds. Alors, punis-moi. Utilise-moi pour oublier que ton cœur est un désert.

Ses lèvres effleurent la courbe de mon cou, juste au-dessus de l'artère qui bat la chamade. Sa langue trace une ligne humide et lente, savourant le sel de ma peau. Je sens mes genoux fléchir. Ma main trouve son épaule, mes ongles s'enfonçant dans sa chair ferme. L'interdit n'est plus une barrière, c'est un carburant.

Le vrombissement des machines autour de nous semble s'intensifier, devenant le rythme cardiaque de cette symphonie sordide qui commence. Il n'y a plus de thérapeute, plus de patient. Il n'y a que deux épaves qui s'agrippent l'une à l'autre pour ne pas sombrer dans le vide.

D'un mouvement brusque, il me soulève et m'assoit sur le rebord d'une des machines à laver en marche. Les vibrations de l'appareil se propagent immédiatement dans mes cuisses, remontant jusqu'à mon sexe qui palpète douloureusement sous mon sous-vêtement de soie. Je lâche un cri étouffé, mes jambes s'ouvrant instinctivement pour l'accueillir.

Il se place entre mes genoux, ses mains remontant lentement le long de mes bas, ses doigts rugueux accrochant la maille fine, créant un contraste insupportable avec la douceur de ma peau.

— Est-ce que tu sens ça ? demande-t-il, sa voix vibrant d'une intensité sauvage. Est-ce que tu sens comme tu es déjà prête pour moi ? Comme tu es trempée ?

Je ne réponds pas, incapable de formuler la moindre pensée cohérente. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, une créature de besoin pur. Ses mains atteignent le haut de mes cuisses, là où la peau est la plus tendre, et il serre, ses pouces s'enfonçant dans ma chair, marquant son territoire.

— Regarde-moi, Eléonore.

J'ouvre les yeux, le regard embrumé de larmes et de luxure. Il défait lentement les boutons de ma chemise, un par un, avec une patience cruelle. À chaque bouton qui cède, l'air frais de la pièce me frappe, suivi immédiatement par la chaleur dévorante de son regard. Quand le dernier bouton lâche, il écarte le tissu, révélant mon soutien-gorge noir qui contient à grand-peine ma poitrine opulente.

— Magnifique, murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un sifflement de désir pur. Tellement stricte à l'extérieur, et si... dévastée à l'intérieur.

Il baisse la tête et, à travers la fine dentelle, il prend mon mamelon entre ses dents. La décharge électrique est si violente que je cambre le dos, ma tête frappant la vitre de la machine derrière moi. Un gémissement animal s'échappe de mes lèvres, se perdant dans le vacarme des moteurs. Je ne suis plus la gardienne. Je suis sa proie, sa chose, et je n'ai jamais rien désiré d'autre.

La vibration de la machine à laver derrière mon dos n'est plus un simple bruit de fond ; elle est devenue le métronome de mon agonie. Chaque tour de tambour résonne dans

ma colonne vertébrale, propageant des ondes de choc jusque dans mon bassin qui réclame, qui hurle pour un contact plus franc.

Il ne s'arrête pas. Sa langue trace des cercles de feu autour de l'auréole sombre qui transparait sous la dentelle humide de ma salive. Je sens le tissu s'alourdir, se coller à ma peau, mais ce n'est pas assez. Je veux qu'il arrache tout. Je veux que cette barrière disparaisse.

— Plus... murmure-je, ma voix brisée par un sanglot d'impatience. Pitié, enlève-le.

Ses doigts, calleux et brûlants, cherchent l'agrafe dans mon dos. Il prend son temps, s'amusant de mes tremblements. Il rapproche son visage du mien, son souffle chaud s'engouffrant dans ma bouche ouverte. Je sens l'odeur de sa peau, un mélange d'antiseptique de la clinique et de cette odeur mâle, sauvage, qui lui appartient en propre.

— Tu es si pressée de te perdre, Eléonore ? demande-t-il contre mes lèvres. Tu veux que j'efface la soignante ? Que j'étouffe la femme respectable ?

Il tire brusquement sur les bretelles. Le soutien-gorge glisse le long de mes bras, libérant ma poitrine qui se soulève au rythme de ma respiration saccadée. L'air de la buanderie est saturé d'humidité, de l'odeur de la lessive bon marché et de notre sueur naissante. Il recule d'un pas, juste assez pour me dévorer du regard. Je me sens vulnérable, offerte, mes seins lourds pointant vers lui, les mamelons durcis, dressés comme des appels au secours.

— Regarde-toi, dit-il d'une voix sourde, presque rauque. Tu es trempée d'envie. Je parie que tu l'es déjà jusque dans tes chaussures de service.

Je ne réponds pas. Je ne peux pas. Ma main s'égare dans ses cheveux, je tire sur les mèches à la nuque pour le ramener vers moi. Je veux sa bouche, je veux son mépris,

je veux son amour dévastateur. Il plonge enfin. Ses lèvres ne sont plus douces. Elles sont voraces. Il s'empare de mon sein gauche, l'engloutissant presque entier, sa langue malmenant la pointe avec une rudesse qui me fait crier. Ma main libre vient s'écraser contre le hublot de la machine, cherchant un appui tandis que mes jambes flanchent.

Il glisse une main entre nous, descendant vers la taille de ma jupe de coton blanc. Ses doigts s'insinuent sous la ceinture, pressant mon ventre plat, descendant centimètre par centimètre vers le foyer de ma torture.

— Tes hanches ne mentent pas, Eléonore. Elles appellent le crime.

Il déboutonne le haut de ma jupe. Le zip descend dans un sifflement qui me déchire les entrailles. Le vêtement tombe sur mes chevilles dans un froissement sourd. Je ne porte plus qu'un string en dentelle noire, une insulte flagrante à l'uniforme que j'ai laissé choir. Je sens le froid de la pièce sur mes cuisses, puis, presque immédiatement, la chaleur irradiante de son corps qui se plaque de nouveau contre le mien.

Il glisse ses mains derrière mes fesses, saisissant la chair pleine, la pétrissant avec une force qui me fera des bleus demain. Je m'en fiche. Je veux qu'il me marque. Je veux que chaque trace soit une preuve que j'existe encore, au-delà de ces couloirs de mort et de médicaments.

— Écarte-les, ordonne-t-il, ses yeux noirs plantés dans les miens.

Je m'exécute, soulevant une jambe pour l'enrouler autour de sa taille. Le contact de ma peau nue contre le tissu rugueux de son pantalon d'hôpital est un contraste électrisant. Je sens sa virilité, dure, tendue contre mon intimité protégée par le dernier rempart de soie. Je suis déjà inondée. Le tissu est poisseux, collé à mes lèvres charnues qui palpitent.

Ses doigts reviennent à l'avant, trouvant le chemin de l'échancrure. Il ne cherche pas à

être galant. Il écarte le tissu et enfonce deux doigts d'un coup, sans prévenir.

Un cri guttural s'échappe de ma gorge, étouffé par son épaule où je plante mes dents. C'est trop. C'est divin. C'est sale. Il bouge ses doigts en moi, explorant ma profondeur avec une autorité qui me réduit à néant. Je sens chaque phalange, chaque mouvement de rotation qui va chercher le point exact où mon plaisir se transforme en douleur, et ma douleur en extase.

— Oh mon Dieu... gémit-je, la tête renversée en arrière, mes cheveux balayant le métal froid.

— Dieu n'est pas ici, Eléonore, siffle-t-il en accélérant le rythme, ses doigts s'enfonçant plus profondément, faisant ressortir le bruit humide et obscène de mes propres fluides qui clapotent sous sa poussée. Ici, il n'y a que nous. Le malade et sa gardienne qui s'oublie. Dis-le... Dis-moi que tu es ma chienne de garde.

Il retire ses doigts un instant, juste assez pour que le vide me fasse gémir de frustration, avant de les enfoncer à nouveau, plus brutalement cette fois, son pouce venant écraser mon clitoris avec une précision chirurgicale. Je sens le spasme arriver, violent, incontrôlable. Mes muscles vaginaux se resserrent sur sa main comme un étau, essayant d'aspirer tout ce qu'il peut me donner.

— Je suis à toi... tout ce que tu veux... hoqueté-je, les yeux révulsés. Fais-moi mal, fais-moi oublier...

Il s'arrête net. Le silence de la buanderie ne semble plus rompu que par nos souffles courts et le bruit de l'eau qui se vide quelque part. Il me regarde, un sourire cruel au coin des lèvres, savourant mon état de dévastation. Ses doigts ressortent luisants de moi, étincelants sous les néons blafards.

— Ce n'est que le début, Eléonore. Je n'ai pas encore commencé à te briser.

Il commence à défaire la boucle de sa ceinture, ses yeux ne quittant jamais les miens, promettant une suite où la douceur n'aura définitivement aucune place. Sa main se pose sur sa braguette, et je sais, à la lueur carnassière dans son regard, que le conflit qu'on tentait d'étouffer va enfin exploser en un carnage de chair.

Le bruit de la fermeture éclair qui descend a l'effet d'un coup de scalpel dans le silence pressurisé de la buanderie. Un crissement métallique, lent, délibéré. Je ne respire plus. Mes jambes, encore secouées par les reliquats du spasme qu'il m'a arraché, flageolent. Je sens le froid du carrelage remonter dans mes talons, contrastant avec le brasier qui dévore mon entrejambe.

Il libère son sexe. Il est là, dressé, imposant, une colonne de chair sombre et pulsante qui semble défier la lumière crue des néons. Je l'observe avec une fascination morbide. C'est l'instrument de ma perte, la clé de cette prison dorée qu'est ma propre raison. Des veines saillantes parcourent sa longueur, et une perle de désir brille déjà à son sommet, captant l'éclat blafard du plafond.

— Regarde-moi, Eléonore, ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un grognement caverneux.

Je lève les yeux. Son regard est un gouffre. Il n'y a plus de patient ici, plus d'infirmière, plus de morale. Juste deux bêtes acculées contre les tambours de métal des machines à laver. Il attrape ma taille, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une brutalité qui m'arrache un gémissement de douleur et de plaisir mêlés. D'un geste brusque, il me retourne et me plaque contre le hublot froid d'un sèche-linge industriel.

Le contact du verre glacé sur mes seins écrasés me fait hoqueter. Je suis offerte, les fesses bombées, le dos cambré à s'en rompre les vertèbres. Je sens sa chaleur dans mon dos, cette masse de muscles brûlants qui me presse contre la machine. La

vibration sourde d'un cycle de lavage lointain se propage dans mon bassin, amplifiant l'attente insoutenable.

— Tu voulais oublier ? souffle-t-il contre mon oreille, ses dents saisissant mon lobe avec une rudesse qui me fait frissonner jusqu'aux orteils. Je vais t'effacer de la carte.

Il ne prend pas de gants. Il ne demande pas la permission. Il écarte mes fesses d'une main ferme, m'exposant totalement à sa faim. Je sens la pointe de son gland, large et brûlante, chercher l'entrée de mon antre. Je suis trempée, mes propres fluides coulant le long de mes cuisses, mais l'intrusion est pourtant violente.

D'un coup de rein sec, il s'enfonce en moi.

Un cri déchirant s'échappe de ma gorge, étouffé contre la paroi de la machine. C'est un déchirement magnifique. Il me remplit d'une manière que ses doigts ne pouvaient qu'esquisser. Il est immense, une intrusion de granit dans mon jardin de soie. La douleur initiale est balayée en une fraction de seconde par une onde de choc érotique qui me foudroie le cerveau.

— Oh mon Dieu... gémis-je, la tête renversée, mes cheveux balayant le métal.

Il commence son va-et-vient, et c'est un carnage. Il n'y a aucune douceur dans ses mouvements. C'est une percussion sauvage, un rythme de bête qui cherche à marquer son territoire. À chaque coup, mes hanches viennent percuter le sèche-linge avec un bruit sourd, rythmant notre agonie charnelle. Ses mains quittent ma taille pour venir s'agripper à mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à offrir ma gorge.

— Tu es à moi, Eléonore. Dis-le. Dis que tu n'es qu'une chienne en manque de son maître.

— Je suis à toi... tout... prends tout ! criai-je, perdant toute dignité.

Je sens ses couilles lourdes frapper contre mon périnée à chaque assaut, un martèlement humide et obscène. Il me laboure, cherchant ce point précis au fond de moi qui me fera basculer. La sueur perle sur nos corps, créant une pellicule glissante qui rend nos frottements encore plus intenses. Je sens l'odeur de son sexe, de ma mouille, du détergent chimique et de la peur. C'est l'odeur du péché absolu.

Ses coups de boutoir deviennent de plus en plus rapides, de plus en plus profonds. Je sens mon col de l'utérus être malmené, mais je n'en ai cure. Je veux être brisée. Je veux qu'il me détruise pour ne plus avoir à penser aux médicaments, aux dossiers, à la vie qui m'attend dehors.

Soudain, il se fige un instant, m'enfonçant jusqu'à la garde, son souffle court brûlant ma nuque. Ses doigts se crispent sur mon cuir chevelu.

— Je vais te foutre en l'air, murmure-t-il, la voix étranglée.

Et il reprend de plus belle, avec une rage renouvelée. Je sens la jouissance monter, non pas comme une caresse, mais comme une explosion de dynamite au creux de mon ventre. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, essayant d'extraire jusqu'à la dernière goutte de sa substance.

— Maintenant ! Je t'en supplie !

Le climax nous percute de plein fouet. Il rugit, un son animal qui résonne contre les murs de carrelage, tandis qu'il se vide en moi dans des jets brûlants que je sens inonder mon fond. Je suis secouée par des spasmes si violents que ma vue se brouille. Mon corps n'est plus qu'un amas de nerfs à vif, une plaie ouverte de plaisir pur. Je m'effondre contre la machine, mes jambes ne me portant plus, seul son bras passé sous ma poitrine m'empêchant de choir au sol.

Le silence revient, lourd, poisseux. Seul le bruit de nos respirations hachées et le goutte-à-goutte de mon excitation qui retombe sur le carrelage brisent l'obscurité. Il se retire lentement, avec une sorte de mépris post-coïtal qui me déchire le cœur plus sûrement que son sexe ne l'a fait.

Je reste là, pliée en deux, le front contre le métal froid. Je sens le liquide séminal couler le long de ma jambe, une trace indélébile de ma trahison. Une larme solitaire, brûlante, s'écrase sur mon poignet.

— Relève-toi, Eléonore, dit-il en remontant son pantalon, sa voix ayant retrouvé son tranchant de glace. Remets ton uniforme. La ronde commence dans dix minutes.

Il sort de la buanderie sans un regard en arrière, me laissant seule avec l'odeur de notre crime et le vide abyssal qui remplace désormais mon âme. La symphonie charnelle est terminée, et il ne reste que le silence assourdissant des regrets.

Chapitre 11

Les Yeux des Autres

Le froid du carrelage remonte dans mes os, mais ce n'est rien comparé au vide glacial que Julian a laissé en claquant la porte de la buanderie. Je suis toujours là, les jambes tremblantes, le dos voûté contre la machine à laver qui vibre encore d'un cycle de lavage impersonnel. Mon uniforme de gardienne-chef, ce rempart de tissu bleu marine censé incarner l'autorité et la rigueur, est froissé, remonté jusqu'à ma taille.

Je sens la morsure de l'air sur ma peau nue, là où sa chaleur brûlante m'écrasait il y a quelques secondes à peine. Et puis, il y a cette sensation. Ce glissement lent, visqueux, le long de l'intérieur de ma cuisse. Son foutre, lourd et chaud, qui s'échappe de mon sexe pour venir souiller mes bas de contention. C'est le liquide de ma trahison. Une preuve laiteuse et odorante de ma chute. J'attrape une poignée de papier absorbant sur l'étagère des produits d'entretien, mes mains tremblant tellement que je déchire le rouleau.

Je m'essuie avec une brutalité qui frise l'automutilation. Je frotte ma chair rougie par ses assauts, essayant d'effacer l'odeur de lui — ce mélange de tabac froid, de sueur masculine et de ce parfum musqué qui lui appartient. Mais l'odeur est partout. Elle est incrustée dans mes pores, elle flotte dans l'air saturé d'eau de Javel de la pièce. Je me sens sale, d'une saleté que même tout le savon de l'Institut ne pourrait décurer, et pourtant, une partie de moi — la partie que je déteste, celle qui s'est réveillée sous ses coups de reins sauvages — hurle de manque.

Relève-toi, Eléonore.

Ses mots résonnent comme un fouet. Je réajuste ma culotte, je lisse ma jupe, je

reboutonne ma veste avec des gestes mécaniques, presque chirurgicaux. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Dans le miroir piqué de rouille au-dessus de l'évier, je ne reconnais pas la femme qui me fait face. Mes lèvres sont gonflées, mordues jusqu'au sang, et mes yeux... mes yeux ont cette lueur de bête traquée que je devrais pourtant réprimer chez les patients.

Je sors de la buanderie, les pas étouffés par le linoléum gris des couloirs de l'aile B. Le silence de l'Institut Val-des-Soupirs est trompeur. Derrière chaque porte numérotée, des démons s'agitent, des addictions se consomment. Et moi, la gardienne du temple, je ne suis plus qu'une infiltrée dans mon propre camp.

Je tourne au coin du couloir menant au poste de surveillance principal. La lumière des néons vacille, projetant des ombres allongées qui semblent me pointer du doigt. C'est là que je l'aperçois.

Sofia.

Elle est appuyée contre le comptoir en formica, une tasse de café à la main. Sofia est ma subordonnée directe, une femme de quarante ans dont le regard n'a jamais rien manqué. Elle est l'efficacité incarnée, mais elle possède cette intuition féminine, presque animale, que je redoute plus que tout.

— Tu en as mis du temps pour cette vérification de l'inventaire, Eléonore, lance-t-elle sans lever les yeux de son planning.

Sa voix est calme, mais il y a une inflexion, un petit rien qui me fait l'effet d'une décharge électrique. Je m'arrête à deux mètres d'elle, m'efforçant de stabiliser ma respiration. Je sens encore l'humidité entre mes jambes, le résidu de Julian qui me rappelle à chaque pas ma condition de prisonnière volontaire.

— Il y avait une fuite dans la conduite de vapeur de la buanderie, je réponds, ma voix

sonnant étrangement creuse à mes oreilles. J'ai dû sécuriser la zone.

Sofia lève enfin la tête. Ses yeux sombres scannent mon visage. Elle s'approche lentement, le bruit de ses talons claquant sur le sol comme un compte à rebours. Elle s'arrête si près que je peux sentir l'arôme de son café noir.

— Tu es toute rouge, dit-elle en fronçant les sourcils. Et tes cheveux...

Elle tend une main. Je manque de reculer, un réflexe de coupable. Ses doigts effleurent une mèche qui s'est échappée de mon chignon strict.

— C'est la chaleur de la vapeur, je m'empresse de dire, les mains jointes derrière mon dos pour cacher leur tremblement. C'est étouffant là-bas.

Elle ne répond pas tout de suite. Elle me fixe, son regard descendant sur mon cou. Je sais ce qu'elle cherche. Les marques. Les morsures que Julian laisse parfois dans son urgence à me posséder, à me briser. J'ai de la chance, cette fois il s'est concentré sur mes hanches, là où personne ne peut voir les empreintes de ses doigts.

— Tu devrais faire attention, Eléonore, murmure-t-elle, et cette fois, le ton est différent. Plus bas, presque conspirateur. On raconte des choses dans les salles de repos. Des bruits qu'on entendrait la nuit. Des ombres qui se déplacent entre les quartiers des patients et les bureaux administratifs.

Mon sang se glace. Le danger n'est plus une abstraction. Il a le visage de mes collègues, ceux avec qui je partage mes repas, ceux qui me respectent pour ma froideur légendaire. Si jamais la direction soupçonnait ne serait-ce qu'une seconde que je me laisse prendre, retourner et vider par le patient de la chambre 402, ma carrière ne serait pas la seule chose à mourir. Ma dignité, le seul rempart qui me tient debout depuis mon traumatisme, s'effondrerait avec elle.

— Les patients sont des menteurs pathologiques, Sofia. Tu le sais mieux que quiconque. Leur hypersexualité les pousse à inventer des scénarios pour déstabiliser le personnel. C'est la base de leur pathologie.

— C'est vrai, concède-t-elle en reprenant une gorgée de café. Mais les murs de Val-des-Soupirs ont des oreilles. Et parfois, ils ont aussi des yeux.

Elle me jette un dernier regard, indéchiffrable, avant de se détourner pour rejoindre le bureau de surveillance. Je reste seule au milieu du couloir, le cœur battant à tout rompre. Je pose une main sur le mur pour ne pas flancher.

C'est à ce moment-là que je le vois. À l'autre bout de la galerie, derrière la vitre blindée de la salle commune, Julian est là. Il ne participe pas à l'activité de groupe. Il est debout, les bras croisés sur son torse puissant sous son t-shirt gris trop serré. Il me regarde. Même à cette distance, je sens l'intensité de son regard bleu, ce mélange de mépris et de désir carnassier qui m'a asservie.

Il porte lentement deux doigts à ses lèvres, puis les descend le long de son cou, dans un geste lent, obscène, que moi seule peux comprendre. Il me rappelle ce que nous venons de faire. Il me rappelle qu'il me possède, qu'il soit derrière des barreaux ou non.

Et tandis que Sofia tape sur son clavier à quelques mètres de moi, je sens une nouvelle vague de chaleur irradier mon bas-ventre, une pulsation humide qui se moque de ma peur. Le danger est là, rôdant dans les yeux des autres, mais le vrai péril est déjà en moi, logé dans le creux de mes reins qui réclament encore la morsure de son sexe.

Le cliquetis du clavier de Sofia résonne dans mon crâne comme une salve de mitrailleuse. Chaque impact de ses doigts sur les touches est une agression, un rappel brutal de la réalité bureaucratique et froide de cette prison, alors que tout mon corps

n'est plus qu'un champ de ruines fumant, encore brûlant de l'assaut de Julian.

Je détourne les yeux de la vitre, mais c'est trop tard. L'image est imprimée sur mes rétines : ses doigts sur ses lèvres, ce glissement lent vers son cou, cette promesse de strangulation et de plaisir qu'il m'a jetée au visage devant tout le monde, sans que personne d'autre ne puisse la décoder.

— Eléonore ? Ça va ? Tu es livide.

La voix de Sofia me fait sursauter. Je sens une goutte de sueur glacée dévaler l'espace entre mes omoplates. Je me force à fixer l'écran de mon ordinateur, mais les lignes de texte dansent, floues. Sous la table, mes jambes tremblent imperceptiblement. Je serre les genoux l'un contre l'autre, et ce simple mouvement provoque un glissement chaud et visqueux entre mes cuisses. C'est lui. C'est son empreinte. Je sens l'humidité de son foutre qui s'échappe de moi, imprégnant la dentelle fine de ma culotte, une souillure délicieuse qui me rappelle l'odeur de sa peau, ce mélange de tabac froid, de sueur mâle et de savon bon marché.

— C'est... c'est juste la chaleur, je bafouille, ma voix trop haute, trop aiguë. Le système de ventilation doit être encore en panne.

Sofia s'arrête de taper. Elle pivote sur son siège de bureau, ses yeux plissés par une méfiance qui me donne envie de hurler. Elle est fine, Sofia. Elle sent le sang avant même que la plaie ne soit ouverte.

— La chaleur ? On est en novembre, Eléo. Il fait quinze degrés dans cette galerie.

Elle suit mon regard, celui que je n'arrive pas tout à fait à détacher de la vitre blindée. Derrière le verre, Julian n'a pas bougé. Il est toujours là, massif, une présence tellurique qui semble aspirer tout l'oxygène de la pièce. Il a maintenant une main posée à plat contre la paroi transparente. Ses doigts sont longs, calleux, les ongles un

peu sales, et je me rappelle la sensation de ces mêmes doigts s'enfonçant en moi quelques minutes plus tôt, fouillant mes entrailles avec une brutalité sans nom, cherchant à m'arracher un cri que j'avais dû étouffer dans son épaule.

— Ce type, le 402, Julian... il ne devrait pas être en cellule à cette heure-ci ? demande Sofia d'un ton sec.

— Il... il attend son entretien pour le programme de réinsertion, j'invente, le cœur battant à tout rompre. Je dois m'occuper de lui après avoir fini ce rapport.

Julian sourit. Un sourire qui n'en est pas un, juste un étirement prédateur de ses lèvres charnues. Il sait que je mens. Il sait que je suis à deux doigts de m'effondrer sous le poids de l'adrénaline et de la honte. Il porte sa main à la vitre et commence à dessiner des cercles lents, hypnotiques, sur le verre. C'est obscène. Pour Sofia, c'est le geste d'un détenu qui s'ennuie. Pour moi, c'est la caresse qu'il a exercée sur mon clitoris, juste avant de me retourner contre le mur de pierre froide du parloir, de soulever ma jupe et de me fendre en deux avec son sexe monstrueux.

Je sens mon bas-ventre se contracter violemment. Une pulsation sourde, un appel de mes tissus encore gonflés, irrités par la violence de nos ébats. La morsure de son sexe est encore là, une douleur sourde et radieuse qui irradie jusque dans mes reins. Je veux qu'il s'en aille. Je veux qu'il revienne et qu'il m'achève.

— Il te regarde bizarrement, insiste Sofia en fronçant les sourcils. On dirait qu'il essaie de te bouffer du regard. Tu es sûre que tout va bien lors de vos séances ? Il n'a pas été... menaçant ?

Menaçant. Le mot me fait presque rire. Julian est la menace incarnée. Il est le prédateur et je suis la proie consentante qui rampe vers ses crocs.

— Je gère, Sofia. C'est juste un provocateur. Ils le sont tous.

Je me lève brusquement, trop vite. Ma tête tourne. Je sens une nouvelle coulée, plus chaude, plus dense, glisser le long de ma peau. Je suis trempée. L'odeur de notre accouplement commence à monter à mes narines, une effluve animale, sauvage, que j'ai peur de voir flotter jusqu'au nez de ma collègue.

Je me dirige vers la fontaine à eau, fuyant le regard de Sofia, mais ce faisant, je me rapproche de la vitre. Julian ne me quitte pas des yeux. À mesure que j'approche, je vois les détails de son visage : la petite cicatrice qui barre son sourcil droit, le grain de sa peau, et ce bleu délavé de ses yeux qui semble brûler à travers le blindage.

Il s'approche de la vitre à son tour, jusqu'à ce que son torse puissant effleure le verre. Le coton gris de son t-shirt est tendu sur ses pectoraux massifs. Il descend son regard vers mon entrejambe, avec une insistance qui me donne envie de m'ouvrir à lui ici même, devant tout le monde. Puis, d'un mouvement lent, il tire sa langue et lèche le coin de sa lèvre supérieure, ses yeux ancrés dans les miens.

C'est un défi. Une revendication territoriale. Il me marque devant les autres, sans qu'ils ne s'en rendent compte.

— Eléonore, tu as une tache sur ta jupe, lâche Sofia d'une voix soudainement glaciale.

Je me fige. Le monde s'arrête de tourner. Mon sang se glace tandis que le reste de mon corps bout. Je baisse les yeux sur le tissu sombre de ma jupe droite. Là, sur le côté de ma cuisse, une petite auréole sombre, une trace d'humidité qui ne devrait pas être là. Une trace de son passage. Une preuve irréfutable de mon infamie.

Je relève les yeux vers Julian. Il a vu. Il sait. Son regard brille d'une lueur de triomphe cruel. Il pose son poing contre la vitre et frappe un coup sourd, une seule fois, un battement de cœur de pierre qui résonne dans toute la galerie.

— Merde, murmure Sofia en se levant à son tour. Il se passe quoi avec lui ?

Elle s'approche. Elle va voir la tache. Elle va comprendre que ce n'est pas de l'eau. Elle va sentir l'odeur du sexe et de la trahison. Mon souffle se bloque dans ma gorge. Le danger n'est plus une idée abstraite, il est là, à trente centimètres de moi, sous la forme d'une collègue trop curieuse et d'un amant trop sauvage qui refuse de rester dans l'ombre.

Julian ne recule pas. Au contraire, il plaque ses deux mains sur le verre, s'appuyant de tout son poids, ses muscles bandés sous le tissu gris, comme s'il s'apprêtait à briser la vitre pour venir me prendre sur le bureau, devant le regard horrifié du monde entier. Ses lèvres s'entrouvrent, et je peux presque entendre le mot qu'il forme en silence, un mot qui me condamne et m'enchaîne à lui pour l'éternité :

"Mienne."

Le mot vibre contre la vitre, une onde de choc qui remonte le long de mes jambes et s'engouffre entre mes cuisses, là où l'humidité de notre dernier affrontement n'a pas encore séché. Sofia s'arrête net. Son regard glisse du dos de Julian, immense et menaçant derrière le verre, à la surface du bureau en acajou.

Ma main tremble. Je pose brusquement un dossier sur la tache luisante, un froissement de papier qui résonne comme un coup de feu dans le silence oppressant de la galerie.

— Sofia, va-t'en, j'articule d'une voix que je ne reconnais pas, une voix étranglée par la terreur et une excitation révoltante.

— Eléonore, regarde-le... Il va casser la vitre, murmure-t-elle, fascinée par la violence qui émane de l'homme de l'autre côté. Et cette odeur... on dirait que...

Elle n'a pas le temps de finir. Julian frappe à nouveau. Pas un coup, mais une caresse

brutale de la paume qui grince contre le verre. Il me fixe, ignorant Sofia comme si elle n'était qu'un insecte. Ses yeux sombres sont des gouffres de fureur et de possession. Il voit tout. Il voit ma peur, il voit ma soumission, il voit la manière dont mon corps réagit à sa seule présence malgré le risque de ruine totale.

— Sortez, Sofia. Maintenant ! je crie presque.

Ma collègue sursaute, jette un dernier regard suspicieux vers le dossier qui dissimule mal l'évidence de ma trahison, puis recule. Elle sent le soufre. Elle sent que si elle reste une seconde de plus, elle sera consumée par l'incendie qui ravage cette pièce. Elle finit par s'enfuir vers l'arrière-boutique, le claquement de ses talons marquant le décompte de ma chute.

À peine a-t-elle disparu que le verrou de la porte d'entrée cède sous la pression de Julian. Il n'a pas utilisé sa clé. Il a simplement poussé, avec cette force brute, insupportable, qui me fait chanceler. Le vent froid de la rue s'engouffre dans la galerie, mais c'est lui, son aura, qui glace mon sang.

Il marche vers moi, un prédateur qui ne tolère aucune frontière. Ses pas sont lourds sur le parquet. Il contourne le bureau en un éclair et me saisit par la gorge, pas pour m'étouffer, mais pour forcer mon visage vers le sien. Ses doigts sont glacés, mais son souffle est une fournaise.

— Tu pensais que j'allais te laisser jouer la comédie devant elle ? gronde-t-il, sa voix vibrant contre ma poitrine.

— On va nous voir, Julian... la vitre... tout le monde peut...

Il ne me laisse pas finir. Sa bouche s'abat sur la mienne avec une sauvagerie qui me déchire un gémissement. Ce n'est pas un baiser, c'est une revendication de territoire. Ses dents mordent ma lèvre inférieure, le goût métallique du sang envahit ma bouche, et je sombre. Je m'accroche à ses revers de veste, mes ongles s'enfonçant dans le tissu

coûteux tandis qu'il me soulève sans effort.

Il me plaque contre la vitre froide, celle-là même où il nous observait. Le contraste est violent : le froid du verre contre mon dos, la chaleur dévorante de son corps contre mon ventre. Il remonte ma jupe d'un geste brusque, déchirant la dentelle de mes collants dans un craquement sec qui me fait frissonner jusqu'aux os.

— Regarde-les, Eléonore, siffle-t-il à mon oreille en me retournant face à la rue. Regarde tous ces gens qui passent. Ils n'ont aucune idée que tu es en train de te briser pour moi.

Il dégrafe son pantalon d'une main experte, rapide, alors que son autre main s'insinue entre mes jambes, là où je suis déjà brûlante, offerte, indécence pure. Ses doigts s'enfoncent en moi sans prévenir, avec une rudesse qui me fait cambrer le dos contre son torse puissant. Je sens son érection, une barre d'acier qui presse contre mes fesses, prête à me fendre.

— Julian, pitié... murmure-je, la tête renversée en arrière.

Il ne répond pas par des mots. Il s'enfonce en moi d'un seul coup, profond, total. Le choc m'arrache un cri que j'étouffe contre le verre froid. C'est une intrusion brutale, animale. Il ne cherche pas mon plaisir, il cherche à m'annihiler, à effacer chaque soupçon de Sofia, chaque règle de ce monde policé.

Le rythme qu'il impose est frénétique, une cadence de marteau-piqueur qui fait trembler la vitrine. À chaque coup de boutoir, je manque de perdre connaissance. Mes mains glissent sur la buée que mon souffle crée sur le verre. Je vois les silhouettes floues des passants à quelques mètres, de l'autre côté de cette paroi transparente qui est mon seul rempart contre l'opprobre. Si l'un d'eux tourne la tête, il verra mes yeux révulsés, ma bouche ouverte dans un spasme de douleur et de jouissance pure.

Julian grogne, un son sourd qui vient du fond de ses poumons. Il me tire par les cheveux pour m'obliger à regarder le reflet de notre accouplement dans la vitre sombre de la nuit. Je vois nos corps s'entrechoquer, l'image de la débauche. Je vois sa main, large, qui pétrit mon sein avec une force qui laissera des marques. Je vois l'esclave que je suis devenue.

— Dis-le, ordonne-t-il, ses reins frappant contre les miens avec une violence redoublée. Dis à qui tu es.

L'orgasme monte, une vague de fond, une déflagration qui part de l'endroit où il me laboure pour irradier tout mon être. Mes muscles se contractent autour de lui, un étau désespéré.

— À toi... je suis à toi... Julian !

Il lâche tout en moi, un flot brûlant qui semble me remplir jusqu'au cœur. Son corps se tend, ses muscles se figent dans un dernier spasme de possession absolue. Il reste là, le front contre mon épaule, son souffle erratique soulevant mes cheveux, tandis que je glisse lentement le long de la vitre, mes jambes ne me portant plus.

Le silence retombe sur la galerie, lourd de la puanteur du sexe et de la sueur. Dehors, la vie continue. Les gens marchent, ignorent le crime qui vient de se commettre derrière ce verre.

Julian se recule, se rhabille d'un geste fluide, redevenant en un instant l'homme d'affaires impitoyable qu'il est pour le reste du monde. Il me regarde, moi, effondrée au sol, ma jupe en lambeaux, le visage défait. Il ne m'aide pas à me relever.

— Nettoie-toi, dit-il, sa voix redevenue de la glace. Sofia revient dans dix minutes.

Il se détourne et sort dans la nuit, me laissant seule avec le goût du sang sur mes

lèvres et la certitude, désormais absolue, que je suis perdue. Le chapitre se referme sur le bruit de ses pas qui s'éloignent, et sur le battement sourd de mon propre cœur, qui ne m'appartient plus.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 12

Le Poids des Souvenirs

L'écho de ses pas s'était éteint depuis longtemps dans le couloir de marbre, mais le mépris de ses derniers mots résonnait encore contre les parois de mon crâne. *« Nettoie-toi. »* J'étais restée là, prostrée sur le sol froid de la galerie, les doigts crispés sur les lambeaux de ma jupe de laine grise, cette armure de rectitude que Julian avait déchiquetée avec une précision chirurgicale. Ma peau brûlait là où il m'avait touchée, une brûlure qui n'était pas seulement celle de l'acte, mais celle de la honte, mêlée à une faim que je ne m'expliquais pas.

Je m'étais relevée, les jambes chancelantes, pour regagner mon poste de surveillance. Mais mon regard s'était inévitablement porté sur les moniteurs de la chambre 402.

Julian n'était pas couché. Il n'était pas non plus l'homme de marbre qui m'avait laissée pour morte émotionnellement dix minutes plus tôt.

Sur l'écran granuleux en noir et blanc, il semblait se désintégrer. Il était agenouillé au pied de son lit, le buste plié en deux, ses mains de pianiste s'enfonçant violemment dans ses propres cheveux. Même sans le son, je pouvais voir les spasmes qui secouaient ses larges épaules. Ce n'était pas un simple remords. C'était une agonie.

Je n'aurais pas dû y aller. Mon règlement intérieur, celui que j'avais passé dix ans à ériger comme une muraille de Chine entre moi et le monde, m'ordonnait de rester derrière mon bureau, d'appeler l'infirmier de garde, de rester la Gardienne-Chef. Mais mes pieds, mus par une volonté qui n'appartenait plus à mon cerveau, me portaient déjà vers l'aile Ouest.

Quand je poussai la porte lourde de sa chambre, l'odeur me frappa de plein fouet. Une odeur de peur, âcre et métallique, qui flottait dans l'air confiné. Julian n'avait pas allumé la lumière. Seul le clair de lune filtrait à travers les barreaux élégants de la fenêtre, découpant des ombres hachurées sur son corps supplicié.

— Julian ? murmurai-je.

Ma voix tremblait autant que lui. Il ne répondit pas. Un râle rauque, animal, s'échappa de sa gorge. Il ne me voyait pas. Il était ailleurs, dans cet enfer personnel que les dossiers médicaux appelaient pudiquement « traumatisme de l'enfance », mais que je voyais maintenant pour ce qu'il était : un gouffre noir qui le dévorait vivant.

Je m'approchai, mes talons claquant sur le parquet ciré, chaque bruit me paraissant être une détonation. Arrivée à sa hauteur, je vis que ses yeux étaient révulsés, ses pupilles dilatées à l'extrême. Sa respiration n'était plus qu'un sifflement erratique, une lutte pour l'oxygène. Il griffait le bois du lit, ses ongles laissant des sillons blancs dans le vernis.

— Ne... me touche pas... articula-t-il dans un souffle brisé, alors même que ses mains cherchaient frénétiquement quelque chose à agripper.

C'était le mensonge le plus flagrant que j'eusse jamais entendu. Son corps tout entier criait le contraire. Il était en train de se noyer.

Je m'agenouillai derrière lui, ignorant la douleur de mes genoux contre le sol. Sans réfléchir, je passai mes bras autour de son torse puissant, collant mon ventre contre son dos trempé de sueur. La chaleur qui se dégageait de lui était effrayante, une fournaise de fièvre et d'angoisse.

— Je suis là, Julian. Respire.

Il se figea un instant, son corps se raidissant comme un arc bandé au point de rompre. Puis, avec un gémissement qui me déchira le cœur, il se laissa tomber en arrière, sa tête s'écrasant contre mon épaule. L'impact me coupa le souffle, mais je resserrai mon étreinte.

Ses mains, ces mains qui m'avaient malmenée avec une telle froideur plus tôt, remontèrent vers mes bras. Il ne me caressait pas ; il s'agrippait à moi comme à une bouée de sauvetage, ses doigts s'enfonçant dans ma chair à travers le tissu fin de mon chemisier. Je sentais son cœur battre contre mes côtes, un tambour fou, désordonné, prêt à exploser.

— Ça ne s'arrête pas, Eléonore... murmura-t-il, la voix étouffée par les larmes qu'il refusait de verser. Le bruit... le sang... ça revient toujours.

Je savais de quoi il parlait sans qu'il ait besoin de préciser. Le meurtre de sa mère sous ses yeux, l'odeur du fer, le silence qui suit le carnage. Pour lui, l'hypersexualité n'était pas un vice, c'était un anesthésiant. Faire l'amour, posséder, jouir jusqu'à l'évanouissement, c'était le seul moyen de faire taire les fantômes.

Ma frigidité, ce bouclier de glace que j'avais cultivé pour me protéger des hommes, commença à se fissurer. Pas par désir, pas encore, mais par une empathie si brutale qu'elle en était physique. Je sentais sa détresse couler en moi comme un poison.

— Chut... tais-toi, murmurai-je contre son oreille, sentant l'odeur musquée de son cou, un mélange de savon clinique et d'homme aux abois.

Je commençai à déboutonner mon chemisier d'une main tremblante, tandis que l'autre maintenait son visage contre mon cou. Le froid de la chambre sur ma peau nue me fit frissonner, mais dès que je pressai sa joue contre ma poitrine, il eut un sursaut.

Le contact de sa peau brûlante contre la mienne fut comme un choc électrique. Il

exhala un long soupir saccadé, ses lèvres effleurant la courbe de mon sein. Son souffle chaud me fit dresser les mamelons, une réaction involontaire qui m'effraya autant qu'elle m'excita.

Pour la première fois de ma vie, l'idée d'être touchée ne me donna pas envie de fuir. Pour la première fois, l'animalité de l'instant me semblait être la seule vérité valable dans ce monde de mensonges et de murs blancs.

— Utilise-moi, Julian, soufflai-je dans l'obscurité, ma propre voix me paraissant étrangère, plus basse, plus rauque. Oublie-les. Oublie tout. Sois juste ici, avec moi.

Il se tourna lentement dans mes bras, ses yeux retrouvant peu à peu une lueur de conscience, une lueur sombre et affamée. Il n'y avait plus de tristesse dans son regard désormais, seulement un besoin dévastateur, une urgence vitale qui me fit frémir de la tête aux pieds. Sa main remonta lentement le long de ma cuisse, soulevant ce qu'il restait de ma jupe, sa paume large et calleuse brûlant ma peau de porcelaine.

Le silence de l'Institut fut soudain brisé par le bruit sourd de la fermeture éclair de son pantalon qu'il abaissait, un son qui marqua le point de non-retour. L'air devint électrique, chargé d'une tension si épaisse qu'on aurait pu la découper au couteau. Je savais ce qui allait suivre. Je le voulais. J'avais besoin de sentir son poids, sa violence et sa douceur mêlées, pour m'assurer que j'étais, moi aussi, encore en vie.

Le craquement de la fermeture éclair résonna dans le bureau comme un coup de tonnerre dans une église. C'était le bruit de la fin des faux-semblants. Julian ne respirait plus, ou alors si fort que sa poitrine heurtait la mienne à chaque inspiration saccadée. Ses doigts, ces longs doigts de pianiste ou de bourreau, s'enfoncèrent dans la chair de mes hanches avec une force qui me fit gémir, un son étouffé contre son cou.

— Julian, murmurai-je encore, une supplique cette fois.

Il ne répondit pas par des mots. Il me saisit par la taille et, dans un mouvement brusque, dénué de toute élégance mais chargé d'une fureur sourde, il me souleva pour m'asseoir sur le rebord du grand bureau en acajou. Les dossiers, les preuves de son passé, les fantômes qu'il fuyait, volèrent au sol dans un froissement de papier insignifiant. Seul comptait le contact.

Je sentis le froid du bois verni contre mes fesses nues, puis, presque aussitôt, la chaleur dévastatrice de ses mains qui écartaient mes genoux. Il se glissa entre mes jambes, son corps massif s'imposant dans mon espace vital comme une évidence brutale. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu, fixés sur les miens. Il cherchait quelque chose — une rédemption, un oubli, ou peut-être juste la confirmation qu'il n'était pas un spectre.

— Dis-le, croassa-t-il, sa voix brisée par l'angoisse et le désir. Dis-moi que tu es réelle.

— Je suis là, Julian. Je ne vais nulle part. Prends ce dont tu as besoin. Tout.

Ma main descendit, guidée par une pulsion électrique, et s'engouffra dans l'ouverture de son pantalon. Mes doigts rencontrèrent d'abord la soie de son caleçon, puis la chaleur ferme et pulsante de son sexe. Il était déjà de pierre, brûlant, une veine battant furieusement sous la peau fine. Au contact de ma paume fraîche, il lâcha un grognement animal, sa tête basculant en arrière, exposant la ligne tendue de sa gorge où perlaient des gouttes de sueur.

Je le libérai, et l'air frais de la pièce sembla le faire tressaillir. Il était magnifique dans sa détresse, imposant et vulnérable à la fois. Sa virilité, sombre et arrogante, se dressait entre nous, un défi lancé à la douleur.

Sans me quitter du regard, il attrapa le bord de ma petite culotte de dentelle. Il ne

chercha pas à l'enlever avec soin. Il tira dessus, le tissu craquant légèrement, une protestation dérisoire avant de glisser le long de mes jambes. Mes cuisses s'ouvrirent d'elles-mêmes, m'offrant à lui dans une impudeur totale. J'étais déjà trempée, l'humidité coulant le long de mes lèvres charnues, un appel muet que l'odeur de mon propre désir trahissait.

Il plongea ses doigts en moi sans prévenir. Deux doigts longs, impitoyables, qui s'enfoncèrent dans ma chaleur gluante.

— Oh mon Dieu... Julian...

Ma tête bascula en arrière, mes ongles s'ancrant dans ses épaules larges, déchirant presque le tissu de sa chemise. Il bougeait ses doigts avec une rudesse qui me brisait, explorant chaque recoin de mon intimité, cueillant mon liquide avec une sorte de dévotion sauvage. Il se pencha, son visage à quelques millimètres du mien, et je pus sentir l'odeur de son haleine, un mélange de café froid et de détresse.

— Tu es tellement trempée, Eléonore, souffla-t-il contre mes lèvres, sa voix n'étant plus qu'un râle. Tu me veux autant que je veux te détruire ?

— Détruis-moi, alors. Si c'est ce qu'il faut pour que tu restes avec moi.

Il retira ses doigts avec un bruit de succion qui me fit frissonner de la tête aux pieds. Je le vis porter sa main à sa bouche, goûtant mon essence, ses yeux ne me lâchant pas, d'une intensité insoutenable. C'était une communion de fluides et de douleur. Il se colla à moi, son sexe frottant durement contre mon entrée, là où la chair est la plus tendre, la plus réceptive.

L'électricité entre nous était telle que j'avais l'impression que si je le touchais à nouveau, nous allions entrer en combustion spontanée. Je sentais la pointe de son gland, large et humide de son propre désir, glisser contre ma vulve, cherchant le

chemin, testant ma résistance.

— Regarde-moi, ordonna-t-il, sa main saisissant ma mâchoire pour m'obliger à ancrer mon regard dans le sien.

Il ne voulait pas seulement baiser. Il voulait posséder chaque parcelle de mon âme pour étouffer les cris dans sa tête. Ses hanches donnèrent un premier coup d'essai, une poussée lente, calculée, qui fit s'écarter mes lèvres pour l'accueillir. La sensation de son épaisseur déchirant mon étroitesse me fit monter les larmes aux yeux. C'était une douleur exquise, un envahissement total.

Il s'arrêta juste à l'entrée, nous laissant tous deux suspendus au bord du précipice. Sa respiration était un sifflement rauque. Je pouvais sentir son cœur battre contre ma poitrine, un tambour de guerre. Ses mains se déplacèrent, l'une sur mon sein qu'il écrasa sans ménagement à travers le tissu de mon corsage, l'autre se glissant derrière ma nuque pour m'attirer dans un baiser qui n'avait rien de tendre. C'était un choc de dents, de langues affamées, un combat pour l'air et la survie.

Ses hanches reculèrent de quelques centimètres, puis il s'enfonça à nouveau, un peu plus loin cette fois. Le frottement de sa peau contre la mienne, le glissement de son humidité se mélangeant à la mienne, créait un rythme hypnotique, dévastateur.

— Je vais te sentir partout, Eléonore, grogna-t-il dans ma bouche. Je vais t'étouffer avec mon corps jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour rien d'autre. Pas de souvenirs. Pas de regrets. Juste toi.

Il se mit à bouger avec une urgence nouvelle, ses poussées devenant plus saccadées, plus profondes, son sexe frappant contre mon col de l'utérus avec une précision qui me faisait perdre la tête. Chaque coup boutait un peu plus les ombres du bureau. Nous n'étions plus dans l'Institut. Nous étions dans un espace hors du temps, une arène où la seule règle était la satisfaction de ce besoin viscéral de se sentir vivant.

Je sentis mes muscles pelviens se contracter autour de lui, un réflexe involontaire qui le fit jurer. Il accéléra encore, sa sueur gouttant sur mon décolleté, nos corps claquant l'un contre l'autre avec une régularité brutale. Le monde commençait à se dissoudre autour de nous, ne laissant que le goût de ses baisers et la pression de son invasion.

Mais ce n'était que le début de la tempête. Je savais qu'il cherchait le point de rupture, celui où la douleur devient pur plaisir, et il n'avait pas l'intention de s'arrêter avant de nous avoir tous deux mis en pièces.

Mes ongles s'enfonçaient dans le cuir de son fauteuil, cherchant un ancrage alors que Julian me malmenait avec une fureur désespérée. Il ne me regardait plus ; ses yeux étaient clos, ses sourcils froncés dans une expression de pure agonie, comme s'il essayait d'expulser chaque souvenir, chaque spectre de son passé par la seule force de ses reins.

Je sentais son membre, brûlant et gonflé à s'en rompre, heurter le fond de mon sexe avec une violence qui m'arrachait des gémissements rauques. Ce n'était plus de la tendresse. C'était une lutte pour la survie. À chaque va-et-vient, le bruit de nos chairs qui s'entrechoquaient résonnait dans le silence pesant du bureau, un claquement humide et rythmé qui noyait le bourdonnement de mes pensées.

— Regarde-moi, Julian, soufflai-je, ma voix brisée par l'effort. Julian, ici... avec moi.

Il ouvrit les yeux, et ce que j'y vis me déchira le cœur. Un vide abyssal, une détresse si profonde qu'elle menaçait de m'aspirer. Il s'arrêta un instant, son sexe enfoncé en moi jusqu'à la garde, son pouls battant furieusement contre mes parois intérieures. Il tremblait de tous ses membres. Puis, dans un grognement qui tenait plus du cri que du plaisir, il me saisit les cuisses, les écartant davantage, et reprit son assaut avec une brutalité renouvelée.

Ses mains, larges et calleuses, marquaient ma peau de traînées rouges. Il s'engouffrait en moi comme s'il cherchait à s'y perdre, à s'y noyer pour de bon. L'humidité entre nos corps était devenue une mare glissante de sueur et de fluides, rendant chaque pénétration plus fluide, plus profonde, plus obscène. Je sentais la tête de son sexe frotter contre mon col avec une précision chirurgicale, envoyant des décharges électriques jusque dans la pointe de mes seins, dont les mamelons étaient durcis par le froid de la pièce et la chaleur de son souffle.

— Je t'ai... je t'ai presque perdue, hoqueta-t-il entre deux coups de reins dévastateurs.

Sa voix était un déchirement. Il accéléra encore, son corps devenant une machine de guerre contre ma propre résistance. Je n'étais plus qu'un réceptacle, une offrande à sa douleur. Je levai mes hanches pour l'accueillir plus profondément encore, mon bassin basculant pour épouser l'angle de sa fureur. Mes muscles pelviens, gorgés de sang, se resserraient d'eux-mêmes autour de lui, le broyant dans une étreinte de chair trempée.

— Prends tout, Julian, gémis-je en renversant la tête en arrière, exposant ma gorge à ses dents. Prends-moi jusqu'à ce qu'il ne reste rien d'autre.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Il s'empara de ma bouche dans un baiser sauvage, sa langue envahissant mon palais alors que son sexe envahissait mon corps. L'odeur de nous deux — ce mélange d'ambre, de musc et de sexe brut — emplissait mes narines, m'enivrant. La tension montait, insoutenable. Mon propre plaisir s'enroulait autour de ma colonne vertébrale, une spirale de feu qui menaçait de m'anéantir.

Julian commença à perdre le rythme, ses mouvements devenant erratiques, plus courts, plus pressants. Sa respiration s'était transformée en un râle animal. Je sentis ses doigts s'ancrer dans mes fesses, me soulevant légèrement pour s'enfoncer une dernière fois, de toutes ses forces, au plus profond de mes entrailles.

— Eléonore... putain... Eléonore !

Le cri mourut dans sa gorge alors que son corps se cambrait, chaque muscle de son dos se dessinant sous la peau moite. Le spasme commença en lui, une onde de choc que je ressentis avant même qu'il ne se libère. Je fus frappée par la première salve de sa semence, un jet brûlant qui inonda mon intérieur, suivi d'un autre, et encore un autre. La sensation de cette chaleur liquide se répandant en moi déclencha mon propre effondrement.

Mes parois se contractèrent dans un spasme violent, rythmé, qui semblait vouloir traire jusqu'à la dernière goutte de sa vie. Je criai son nom, mes yeux se révulsant alors que le monde explosait en mille éclats de lumière blanche. C'était une agonie délicieuse, une destruction mutuelle où nos âmes semblaient se mélanger à la sueur et au sperme.

Il resta ainsi, cloué en moi, sa tête enfouie dans le creux de mon épaule, son souffle saccadé brûlant ma peau. Le silence retomba sur le bureau de l'Institut, plus lourd qu'avant, mais dépouillé de sa menace. On n'entendait plus que le goutte-à-goutte de notre plaisir qui s'écoulait sur le bois sombre du bureau et le battement erratique de nos deux cœurs essayant de retrouver un unisson.

Julian ne bougeait pas. Il était lourd, une masse inerte de douleur apaisée. Je passai mes mains dans ses cheveux trempés, mes doigts traçant des cercles apaisants sur sa nuque. Le passé était toujours là, tapi dans les recoins de la pièce, mais pour cet instant, pour cette minute volée au chaos, nous étions vivants.

Il se retira lentement, un bruit de succion humide marquant la fin de notre union. Je frissonnai quand l'air frais frappa mon entrejambe dévasté. Julian se redressa, ses yeux encore embrumés, et me regarda comme si je venais de le ramener d'entre les morts. Il ne dit rien, mais il posa son front contre le mien, sa main tremblante essuyant une larme que je n'avais pas senti couler.

Le poids des souvenirs était toujours là, mais ses épaules semblaient, pour la première fois, capables de le porter un peu plus longtemps. Je ramenai mes jambes contre moi, sentant la chaleur de son passage couler lentement le long de mes cuisses, une trace indélébile de notre bataille nocturne. Le chapitre se fermait sur ce silence, un sanctuaire de chair construit sur les ruines de son esprit.

Chapitre 13

L'Enfer des Sentiments

L'air de la chambre 402 était saturé d'une odeur de musc, de sueur aigre et de défaite. C'était l'odeur du Val-des-Soupirs, mais pour la première fois en sept ans de carrière, cette odeur ne m'écœurerait pas. Elle m'appartenait. Elle était imprégnée dans les fibres de mon uniforme déboutonné, collée à ma peau comme une seconde couche de péché.

Je restai là, assise sur le bord du matelas étroit, les jambes encore tremblantes, sentant la viscosité chaude de son foutre couler lentement entre mes fesses, glissant vers le drap froissé. Ce liquide, c'était le témoignage de mon naufrage. Moi, la « Gardienne de Glace », celle dont les collègues murmuraient qu'elle avait un bloc de Kryptonite à la place du clitoris, je venais de me liquéfier sous les assauts d'un homme dont j'étais censée soigner l'obsession.

Je tournai la tête vers Julian. Il était allongé sur le dos, le torse puissant soulevé par une respiration encore erratique. Ses cicatrices, ces marques de guerre qu'il portait comme une armure de douleur, semblaient plus sombres dans la pénombre de la cellule de luxe. Ses yeux étaient fixés sur le plafond blanc, ce plafond qu'il avait dû maudire mille fois durant ses crises d'abstinence.

— Tu devrais partir, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle rocailleux qui me fit frissonner jusqu'à la moelle. Si les caméras ont enregistré ne serait-ce que l'ombre de ton cul sur ce lit, tu es morte, Éléonore.

Je ne bougeai pas. L'idée du danger me paraissait abstraite, presque dérisoire face au vide abyssal qui s'ouvrait dans ma poitrine. Je regardai mes mains. Mes doigts étaient encore imprégnés de lui, de sa sueur, de l'huile qu'il utilisait pour ses massages

thérapeutiques et qui s'était mêlée à nos fluides durant nos ébats sauvages.

— Les caméras sont en maintenance pour la zone B pendant encore dix minutes, répondis-je d'une voix que je ne reconnus pas. C'est moi qui gère le planning de sécurité, Julian. Je sais exactement combien de temps il nous reste avant que le monde ne recommence à exister.

Je me levai, chancelante. Mes muscles me faisaient mal, d'une douleur délicieuse et sourde. Mon entrejambe était en feu, irrité par la rudesse de ses coups de reins, par cette animalité sans filtre qu'il m'avait jetée au visage. Pendant des années, j'avais cru que mon corps était un tombeau, un endroit froid où rien ne poussait. Julian l'avait profané, il l'avait labouré avec une violence désespérée, et de ces ruines, quelque chose de monstrueux était en train de naître.

L'amour.

Le mot me frappa comme une gifle. Ce n'était pas de la luxure. La luxure, je l'avais gérée chez les autres pendant des années. Ce que je ressentais pour cet homme brisé, pour ce prédateur blessé qui me regardait maintenant avec une sorte de pitié sauvage, c'était un cancer. Une tumeur émotionnelle qui allait dévorer ma carrière, ma réputation, ma vie entière.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? demanda-t-il en se redressant sur un coude.

Ses cheveux noirs étaient en bataille, collés sur son front mouillé. Il avait cette beauté agressive, celle des anges déchus qui n'ont plus rien à perdre.

— Je me demande à quel moment j'ai perdu le contrôle, avouai-je en ramassant ma culotte de coton blanc, vestige ridicule de ma rigueur passée. Je suis venue ici pour t'empêcher de te détruire, Julian. Pas pour devenir ton complice de rechute.

Il eut un rire bref, sans joie, qui résonna contre les murs insonorisés. Il sauta du lit, nu, sans la moindre once de pudeur. Son sexe, encore semi-rigide et rougi par l'effort, se balançait entre ses cuisses musclées. Il s'approcha de moi, envahissant mon espace vital, m'obligeant à reculer jusqu'à ce que mes vertèbres rencontrent le froid du mur.

Il posa ses mains de chaque côté de ma tête. Je sentais la chaleur qui irradiait de son corps, une fournaise qui menaçait de me consumer à nouveau.

— Tu n'es pas ma complice, Éléonore. Tu es ma drogue. Et tu sais ce qu'on fait aux junkies ici ? On les enferme. On les prive de ce qu'ils aiment jusqu'à ce qu'ils crèvent de manque.

Il plongea son visage dans le creux de mon cou, humant l'odeur de notre accouplement qui flottait encore sur ma peau. Sa langue, chaude et agile, traça une ligne de feu de ma clavicule jusqu'à la racine de mon oreille. Je gémis malgré moi, mes hanches cherchant instinctivement le contact de sa peau.

— Regarde-toi, murmura-t-il contre mon oreille, sa voix vibrant dans mes os. Tu trembles. Tu as peur. Pas de la direction, pas de perdre ton job. Tu as peur de ce que tu ressens quand je t'écarte les cuisses et que je te montre que tu es aussi affamée que moi.

— Tais-toi, soufflai-je, mes mains venant s'agripper à ses bras puissants, mes ongles s'enfonçant dans ses biceps.

— On est au Val-des-Soupirs, Éléonore. Ici, les soupirs sont des cris qu'on étouffe. Mais les tiens... les tiens sont les plus bruyants que j'aie jamais entendus. Tu m'aimes, Gardienne-chef. Et c'est ton enfer qui commence.

Il recula d'un pas, me laissant orpheline de sa chaleur. Le silence de la chambre reprit ses droits, plus lourd que jamais. Je savais qu'il avait raison. Je savais que chaque

seconde passée dans cette pièce nous rapprochait de l'abîme. Si quelqu'un entrait, si mon adjointe soupçonnait la moindre faille dans ma cuirasse, je serais démise de mes fonctions, jetée en pâture au scandale. Mais en regardant Julian, je réalisai avec une terreur indicible que je m'en moquais.

L'objectivité était morte sur ce matelas tâché de notre luxure. J'étais devenue la patiente de mon propre asile.

Je me rhabillai mécaniquement, boutonnant ma chemise jusqu'au col, cachant les marques rouges que ses dents avaient laissées sur mes seins. Ma main tremblait alors que je réajustais mon badge.

— La séance est terminée, Monsieur Saint-Clair, dis-je d'une voix blanche, tentant désespérément de raccrocher les lambeaux de ma dignité.

Il me regarda faire, un sourire cruel et triste aux lèvres. Il savait. Il savait qu'il m'avait brisée, non pas par la force, mais en réveillant la bête qui dormait en moi.

Alors que je me dirigeais vers la porte blindée, ma main sur la poignée froide, je m'arrêtai. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'il allait exploser. Je me retournai une dernière fois.

— Si on nous découvre, Julian... ils nous sépareront. Ils t'enverront dans un centre de haute sécurité. Tu ne verras plus jamais la lumière.

— J'ai déjà trouvé ma lumière, répondit-il en retournant s'asseoir sur le lit, l'air soudainement épuisé. Elle est sombre, elle est sale, et elle porte un uniforme de gardienne.

Je sortis dans le couloir stérile, le bip électronique de la porte claquant derrière moi comme un couperet de guillotine. Le froid de la climatisation me saisit, mais à

l'intérieur, sous mon uniforme impeccable, je sentais encore le liquide séminal de Julian glisser le long de ma cuisse, un rappel brûlant que je n'étais plus la femme qui était entrée dans cette chambre une heure plus tôt.

J'étais amoureuse d'un monstre, et j'étais prête à brûler l'institut tout entier pour un autre quart d'heure d'agonie dans ses bras.

Je marchais comme une automate le long du couloir de béton brut, chaque pas faisant résonner mes bottes contre le sol avec une régularité de métronome qui me rendait folle. Sous le tissu épais et rêche de mon pantalon d'uniforme, la sensation était insupportable. Le liquide chaud, trace indélébile de notre transgression, coulait lentement, une caresse poisseuse contre l'intérieur de mes cuisses qui me rappelait à chaque seconde l'animalité de ce que nous venions de vivre.

L'odeur de Julian – ce mélange de sueur musquée, de tabac froid et de quelque chose de plus métallique, de plus dangereux – semblait émaner de mes propres pores. Je me sentais marquée au fer rouge.

— Gardienne Eléonore ?

La voix claqua comme un coup de fouet. Je me figeai devant le poste de contrôle Delta. C'était Miller, un vétéran aux yeux délavés qui passait son temps à chercher la moindre faille chez ses collègues. Je sentis une goutte de sueur froide dévaler mon échine pour se perdre dans le creux de mes reins, là où les mains de Julian m'avaient broyée quelques minutes plus tôt.

— Sergent, répondis-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Il quitta son écran des yeux et se leva lentement, s'approchant de la vitre blindée. Il renifla l'air, un pli dégoûté sur le front.

— Vous êtes rouge, Eléonore. Et vous avez l'air d'avoir traversé une tempête. Qu'est-ce qui s'est passé dans l'aile 4 ? Le matricule 808 a encore fait des siennes ?

Je crispais mes doigts derrière mon dos, mes ongles s'enfonçant dans la chair de mes paumes.

— Une simple crise d'agitation, Sergent. Il a fallu... une intervention physique pour le contenir.

Miller plissa les yeux, son regard descendant vers mon col déboutonné, là où une tache de rougeur, vestige d'une morsure de Julian, commençait à virer au violet.

— Une intervention physique, hein ? Vous avez du sang sur la lèvre.

Je portai instinctivement la main à ma bouche et sentis la coupure. Julian m'avait embrassée avec une telle violence que j'avais eu l'impression qu'il voulait m'arracher l'âme. Le goût de mon propre fer se mêla au souvenir de sa langue, et un frisson de plaisir pur, aussi coupable que brûlant, me traversa le bas-ventre, provoquant une nouvelle décharge de chaleur entre mes jambes.

— Il s'est débattu, mentis-je froidement. C'est réglé. Je vais au bloc sanitaire me changer.

— Faites ça. Vous puez la bête, gamine.

Je ne répondis pas et m'éloignai, le cœur tambourinant contre mes côtes. Je ne pouvais pas aller aux sanitaires communs. Pas avec l'odeur de son foutre qui me collait à la peau. Je savais que Miller me surveillait sur les caméras, mais j'utilisai ma carte d'accès pour entrer dans le local technique désaffecté, juste à côté de la cellule de Julian. C'était un angle mort du système.

Une fois la porte verrouillée, je m'effondrai contre le mur froid. L'obscurité était presque totale, seulement troublée par le clignotement rouge d'un boîtier électrique. Je

glissai ma main dans mon pantalon, mes doigts rencontrant immédiatement l'humidité brûlante. J'émis un gémissement étouffé, ma tête basculant en arrière contre le métal.

C'était une drogue. Ce qu'il m'avait fait, la façon dont il m'avait prise contre le mur, sans préliminaires, juste avec cette soif de possession destructrice... j'en voulais encore.

Soudain, un bruit sourd contre la cloison me fit sursauter. De l'autre côté, dans la cellule 808. Julian. Il savait que j'étais là. On entendait parfois les conduits d'aération murmurer les secrets des prisonniers.

— Je t'entends respirer, Elé, murmura sa voix d'outre-tombe à travers la grille d'aération.

Je me figeai, les doigts toujours enfouis dans mon intimité, le souffle court.

— Tu devrais dormir, Julian.

— Comment je pourrais dormir avec ton odeur qui remonte par les tuyaux ? Tu ne t'es pas lavée. Tu me portes encore sur toi, n'est-ce pas ? Tu sens comment je coule en toi ?

Ses mots étaient des caresses sales, des doigts invisibles qui me pétrissaient les seins. Je sentis mes mamelons durcir sous le tissu de mon soutien-gorge de service.

— Tais-toi... si quelqu'un passe...

— Personne ne passe à cette heure-ci, Elé. Dis-moi... dis-moi ce que tu fais de ta main droite en ce moment. Est-ce qu'elle est mouillée ? Est-ce que tu imagines que c'est ma langue qui remplace tes doigts ?

Je fermai les yeux, succombant à la vision. Je voyais ses yeux sombres, ses mains calleuses, les cicatrices qui ornaient son torse puissant. J'imaginai sa bouche sur la

mienne, me dévorant. Ma main s'activa plus vite, rythmée par ses paroles de prédateur.

— Je... Julian...

— Dis-le, ordonna-t-il, sa voix vibrant d'une autorité qui me fit trembler. Dis-moi que tu es à moi. Dis-moi que cet uniforme ne veut rien dire, que tu es juste ma chienne qui attend sa dose.

— Je suis à toi, hoquetai-je, perdant toute notion de dignité.

L'orgasme me frappa avec la violence d'une exécution. Je dus mordre mon poignet pour ne pas hurler, mon corps se cambrant dans le noir, secoué de spasmes violents tandis que le liquide séminal de Julian se mélangeait au mien dans une union pathétique et sublime.

Un long silence suivit, seulement troublé par mon halètement erratique.

— Reviens me voir, Elé, reprit-il, et je devinais son sourire cruel de l'autre côté du mur. La porte de service du bloc C ne ferme pas bien entre deux et quatre heures du matin. Miller dort au poste de garde.

Je me redressai, essuyant mes doigts souillés sur mon pantalon sombre. Mes jambes tremblaient, mais mon esprit était d'une clarté effrayante. Je savais que je courais à ma perte. Je savais que chaque minute passée dans cette cellule me rapprochait d'une cellule de l'autre côté des barreaux.

— Je ne peux pas, Julian. C'est du suicide.

— Le suicide, c'est de vivre sans ce que nous avons, rétorqua-t-il. Tu as déjà goûté au feu. Tu ne retourneras jamais dans le froid, Eléonore. Jamais.

Je sortis du local technique, le visage pâle mais le regard déterminé. Je ne me dirigeai pas vers la sortie. Je fis demi-tour, remontant vers le centre de stockage du matériel de sécurité. J'avais besoin des clés du bloc C. Et j'étais prête à tuer quiconque se mettrait en travers de mon chemin vers l'enfer.

Le métal des clés mordait la paume de ma main, une douleur froide qui était la seule chose me rattachant encore à la réalité. Les couloirs du bloc C étaient des boyaux de béton livides, empestant l'ozone, la sueur rance et le désespoir. Chaque pas que je faisais sur le linoléum usé résonnait comme un glas. Je n'étais plus le matricule 402, je n'étais plus le docteur Eléonore Vasseur. J'étais une épave dérivant vers son propre naufrage.

Quand j'arrivai devant la cellule 114, mon souffle n'était plus qu'un sifflement erratique dans ma gorge serrée. Derrière l'œilleton, l'obscurité semblait palpiter. Mes mains tremblaient si violemment que le cliquetis des clés contre la serrure me parut hurler ma trahison à toute la prison.

Clac.

Le pêne glissa. La porte pivota dans un gémissement d'acier.

Il était là, debout au milieu de l'espace exigu, une ombre massive découpée par la lueur blafarde du couloir. Julian. Son odeur me frappa de plein fouet avant même qu'il ne bouge : un mélange de savon bon marché, de tabac froid et de ce musc animal qui n'appartenait qu'à lui. Sans un mot, il fit un pas. La porte se referma derrière moi dans un bruit sourd, définitif.

— Tu es venue, murmura-t-il. Sa voix était un râle de prédateur satisfait.

— Je te déteste, Julian.

Je pleurais. Les larmes inondaient mes joues, chaudes, amères, tandis que mes doigts cherchaient frénétiquement les boutons de ma chemise d'uniforme. Je voulais m'arracher cette peau de fonctionnaire, cette identité qui me brûlait. Il ne m'aida pas. Il restait là, à regarder ma déchéance avec une fascination cruelle, ses mains le long de son corps puissant, ses muscles bandés sous son t-shirt gris.

— Regarde-toi, Elé, souffla-t-il en s'approchant. Tu es en miettes. Et tu n'as jamais été aussi belle.

Il m'attrapa par la nuque, ses doigts s'ancrant dans mes cheveux avec une brutalité qui me fit rejeter la tête en arrière. Sa bouche s'écrasa sur la mienne. Ce n'était pas un baiser, c'était une dévoration. Je goûtai le sel de mes larmes et le fer de sa lèvre fendue. Ma langue chercha la sienne avec une urgence de noyée. Je griffais son dos à travers le coton fin, cherchant le contact de sa chair.

D'un geste brusque, il me retourna et me plaqua contre le mur de béton froid. Le contraste entre la pierre glacée sur mon ventre et la chaleur irradiante de son corps contre mes reins me fit pousser un cri étouffé. Il releva ma jupe, déchirant mes collants dans un bruit sec qui me fit frissonner. Ses mains, larges et calleuses, s'emparèrent de mes fesses, les pétrissant avec une force qui laisserait des marques, une possession territoriale.

— Tu sens ça ? grogna-t-il contre mon oreille, son souffle court embrasant mon cou. Tu sens comme tu es trempée pour ton propre enfer ?

Je ne pouvais pas répondre. Je n'étais plus qu'un amas de nerfs à vif. Je sentis son membre, dur comme l'acier des barreaux, presser contre mon intimité déjà inondée. Il ne perdit pas de temps avec les préliminaires ; nous étions au-delà de la courtoisie. Il écarta mes jambes, ses doigts fouillant ma fente pour y étaler mon propre désir, rendant le passage glissant, poisseux.

Puis, il s'encastra en moi d'un coup de rein sauvage.

La douleur et le plaisir explosèrent en un seul éclair blanc derrière mes paupières. Je hurlai son nom dans le creux de mon coude pour ne pas réveiller les morts, mes ongles s'enfonçant dans le crépi du mur. Il me ravageait. Chaque coup de boutoir était une sentence, une manière de me dire que j'étais à lui, corps et âme, perdue pour le monde des honnêtes gens.

Le rythme était barbare, dénué de tendresse. C'était une lutte, un combat pour l'extinction. Julian me tenait par les hanches, me soulevant presque à chaque impulsion, sa verge frottant contre mon col de l'utérus avec une précision chirurgicale qui me brisait de l'intérieur. Je sentais la sueur perler sur son front et goutter sur mes épaules, nos fluides se mélangeant dans une alchimie sale et divine.

— Regarde-moi ! ordonna-t-il en me faisant pivoter de nouveau, m'acculant contre le lit de fer.

Je vis ses yeux. Ils étaient sombres, dévastés par une faim que rien ne pourrait jamais rassasier. Il saisit mes jambes et les cala sur ses épaules, s'ouvrant un chemin total, absolu. Ses mains descendirent pour écarter mes lèvres, m'offrant entièrement à sa vue, à sa fureur. Il accéléra, ses muscles saillant sous la lumière crue, chaque mouvement projetant l'ombre d'un monstre sur le mur de la cellule.

— Je... je vais... Julian...

Je suffoquais. Mon corps se tendit comme un arc. L'orgasme monta, non pas comme une caresse, mais comme une décharge électrique, violente, insupportable. Quand il me frappa une dernière fois, s'enfonçant jusqu'à la garde, je sentis son sperme brûlant m'inonder, une souillure que je savais indélébile. Mes muscles vaginaux se contractèrent sur lui dans des spasmes douloureux, tandis que je m'effondrais contre

son torse, mes sanglots reprenant de plus belle.

Il me garda serrée contre lui, son cœur battant un rythme de guerre contre ma poitrine. Le silence qui suivit était plus lourd que le béton qui nous entourait. J'étais vidée, détruite, et pourtant, pour la première fois, je me sentais à ma place.

— C'est fini, Eléonore, murmura-t-il en lissant mes cheveux trempés de sueur. Tu as passé la porte. Tu es l'une des nôtres maintenant.

Je fermai les yeux, sentant le liquide s'écouler le long de mes cuisses. J'avais perdu ma carrière, ma dignité et ma liberté. Mais dans l'obscurité de la cellule 114, accrochée à cet homme qui était mon bourreau et mon seul horizon, je savais que je ne ferais jamais demi-tour. L'enfer n'était pas un lieu, c'était cet homme. Et j'étais prête à brûler pour l'éternité.

Chapitre 14

La Révolte des Sens

L'air de mon bureau était trop pur, trop froid, presque insultant. Ici, entre ces murs tapissés de dossiers médicaux et de rapports de surveillance, j'étais censée être la loi. La Gardienne-Chef. Celle qui ne fléchit pas. Mais alors que je refermais la porte à double tour derrière nous, le clic de la serrure résonna dans mon crâne comme le coup de grâce porté à mon ancienne vie.

Je sentais encore sa marque au creux de mes reins. La moiteur de son sperme, ce liquide étranger et brûlant qui commençait à sécher contre ma peau, collant mes cuisses sous mon uniforme de fonction. C'était une souillure que je portais comme une décoration de guerre. Une preuve irréfutable que la forteresse de glace que j'avais bâtie autour de mon sexe s'était effondrée sous les coups de butoir de Julian.

Il ne dit rien. Il restait là, debout au milieu de la pièce, une ombre prédatrice baignée par la lumière bleutée des moniteurs de surveillance. Sur les écrans, les couloirs du Val-des-Soupirs défilaient, vides et silencieux, ignorant tout du sacrilège qui se jouait ici.

— Pourquoi ici, Eléonore ? murmura-t-il. Sa voix était une caresse rauque qui me fit frissonner jusqu'à la moelle.

Je m'avançai vers lui, mes pas lourds sur la moquette épaisse. Mes mains tremblaient. Je ne savais plus qui j'étais. La frigidité qui m'avait définie pendant des années, cette anesthésie de l'âme et du corps, n'était plus qu'un lointain souvenir, balayée par une faim animale que je ne maîtrisais plus.

— Parce que c'est ici que je commande, articulai-je avec une difficulté déconcertante. Et parce que je veux que tu me détruises là où je me croyais invincible.

Un sourire cruel et magnifique étira ses lèvres. Il fit un pas vers moi, réduisant l'espace à néant. L'odeur de Julian m'assaillit : un mélange de sueur âcre, de tabac froid et de ce parfum musqué, typiquement masculin, qui semblait appeler chacune de mes cellules à la révolte. Il attrapa violemment mon visage entre ses mains, ses doigts s'enfonçant dans mes joues, m'obligeant à lever les yeux vers lui.

— Tu n'as plus rien de la gardienne, Eléonore. Tes yeux sont ceux d'une naufragée qui vient de découvrir que l'océan est en feu.

D'un geste brusque, il balaya tout ce qui se trouvait sur mon bureau en acajou. Les dossiers, mon ordinateur, la lampe de cristal volèrent au sol dans un fracas libérateur. Il me saisit par la taille et me souleva comme si je ne pesais rien pour m'asseoir sur le bord froid de la table. Ma jupe remonta instantanément, révélant mes bas de soie et la peau rougie de mes jambes.

Je poussai un gémissement quand ses mains se glissèrent sous le tissu de ma veste. Il ne cherchait pas la douceur. Il cherchait la possession. Ses doigts s'accrochèrent aux rebords de mon soutien-gorge de dentelle et tirèrent jusqu'à ce que les agrafes cèdent dans un craquement sec. Mes seins jaillirent, les tétons déjà dressés, durcis par le froid de la pièce et le feu de son regard.

— Regarde-toi, souffla-t-il, sa respiration s'accélérait. Regarde comme tu réagis à moi. Ton corps ne ment pas, même si ta tête a essayé pendant trente ans.

Il se pencha et l'une de ses mains descendit plus bas, s'engouffrant entre mes cuisses. J'écartai les jambes instinctivement, offrant un accès total à ma honte et à mon désir. Il ne s'embarrassa pas de préliminaires tendres. Il enfonça deux doigts dans ma fente encore gorgée de notre précédent échange. La sensation de ma propre humidité

mélangée à la sienne, brassée par ses mouvements brusques, me fit rejeter la tête en arrière.

— Tu es tellement trempée... Tu coules pour moi, Eléonore. Dis-le. Dis que tu as besoin que je te remplisse encore.

— Je... Oui, hoquetai-je, mes doigts griffant ses épaules à travers sa chemise froissée. Julian, s'il te plaît... je n'en peux plus. Je veux tout.

Je sentais la dureté de son sexe contre mon ventre, une barre de fer qui ne demandait qu'à fendre ma chair. L'interdit professionnel, les caméras qui tournaient peut-être encore, le risque d'être découverte par une ronde... tout cela ne faisait qu'attiser le brasier. Chaque seconde de silence dans l'institut augmentait le volume de mes propres battements de cœur.

Il déboutonna son pantalon d'un geste fébrile, libérant son membre qui pointait vers moi, sombre et imposant. La veine qui le parcourait battait au rythme de son excitation. Sans me quitter des yeux, il saisit mes hanches et me tira vers le bord du bureau, m'ouvrant de force. Je me sentais vulnérable, exposée, réduite à l'état de femelle en rut dans ce temple de la raison que j'avais moi-même érigé.

— Je vais te faire oublier jusqu'à ton nom, murmura-t-il contre mon oreille, sa langue traçant un sillage de feu sur mon lobe. Je vais te donner ce que personne n'a jamais osé te donner. La perte absolue de contrôle.

Il s'ajusta, la pointe de son gland cherchant l'entrée de mon antre palpitante. Je sentis la première pression, cette déchirure délicieuse qui annonçait l'invasion. Je fermai les yeux, prête à sombrer, prête à ce que le Val-des-Soupirs devienne le théâtre de ma déchéance finale.

— Ouvre les yeux, ordonna-t-il d'un ton sans appel. Je veux voir l'instant où tu te

brises.

Alors qu'il commençait à s'enfoncer lentement, centimètre par centimètre, dans ma chair brûlante, je vis dans son regard non pas seulement de la luxure, mais une souffrance miroir de la mienne. Nous étions deux épaves se fracassant l'une contre l'autre pour se sentir vivantes. Et dans ce bureau froid, sous la surveillance des spectres de mon passé, je sus que le plaisir qui allait suivre serait ma seule et unique rédemption.

Ses mains, larges et calleuses, s'ancrèrent dans la chair de mes hanches avec une brutalité qui m'arracha un hoquet. Ce n'était plus de la tendresse, c'était un ancrage. Il s'enfonça encore, une poussée lente, vicieuse, qui semblait vouloir écarter mes côtes de l'intérieur. Je sentis chaque ride de sa peau, la chaleur irradiante de son gland qui forçait le passage dans mon étroitesse trop longtemps délaissée. La sensation était si totale, si abrasive, que je crus défaillir.

— Regarde-moi, Eléonore, grogna-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon bassin. Ne t'échappe pas.

J'obéis, les doigts crispés sur le bord en acajou du bureau, mes ongles s'enfonçant dans le bois précieux comme si je cherchais à y graver ma douleur. Ses yeux étaient des gouffres d'ombre où dansaient des reflets de sauvagerie. Il n'y avait plus de décorum, plus de titres, plus de passé. Il n'y avait que ce va-et-vient de supplicé qu'il commençait à instaurer.

Il se retira presque entièrement, me laissant sur un vide insupportable, avant de percuter mon col avec une violence sourde. Le choc fit tinter les flacons de cristal sur l'étagère derrière moi. Un cri rauque, animal, s'échappa de ma gorge.

— Je suis... je suis là, parvins-je à articuler entre deux souffles courts.

Ma propre voix me parut étrangère, brisée par l'humidité qui déjà inondait mes cuisses. La mouille coulait, chaude, poisseuse, lubrifiant ce combat charnel alors qu'il accélérât la cadence. À chaque coup de boutoir, mon corps glissait sur la surface froide du bureau avant d'être ramené vers lui par ses mains de fer. Le contraste entre le cuir glacé sous mes fesses et le brasier de son sexe qui me labourait créait un court-circuit dans mon cerveau.

Il lâcha mes hanches pour remonter ses mains vers ma gorge, sans serrer, juste pour m'immobiliser, pour me forcer à encaisser chaque centimètre de sa possession. Ses pouces écrasèrent mes carotides, faisant battre mon sang à mes tempes au rythme de ses assauts.

— Dis-le, ordonna-t-il, le visage déformé par un rictus de concentration pure. Dis que tu n'appartiens qu'à ce moment. Que tout le reste est mort.

— Tout est mort... geignis-je, ma tête basculant en arrière alors qu'il me pénétrait si profondément que je crus qu'il allait toucher mon cœur. Il n'y a que toi... Putain, n'arrête pas... Détruis-moi.

Il lâcha un juron sourd, un mot de la rue qui n'avait rien à faire dans ce bureau, et sa langue vint s'emparer de la mienne dans un baiser qui goûtait le sel de mes larmes et le désir le plus sombre. C'était un échange de fluides, de souffles erratiques, de désespoir. Ses coups devinrent plus rapides, plus erratiques. Le bruit de nos corps s'entrechoquant — ce claquement humide et rythmé — résonnait contre les murs tapissés de livres anciens, profanant le silence séculaire du Val-des-Soupirs.

Je sentis mes jambes faiblir, alors je les remontai, les enroulant autour de sa taille, m'offrant plus encore, cherchant à réduire l'espace entre nous jusqu'à l'atome. Mes talons s'enfonçaient dans le bas de son dos, l'incitant à l'animalité. Il répondit par une poussée si dévastatrice que mes yeux se révoltèrent.

— Tu sens ça ? souffla-t-il contre ma bouche, son souffle court embrasant mes lèvres. Tu sens comme tu es pleine ? Comme tu es trempée de moi ?

C'était vrai. J'étais une éponge saturée de son envie. Chaque fibre de mon sexe palpait autour de sa verge, la serrant dans des spasmes incontrôlables que je ne pouvais plus réprimer. La sueur perlait sur son front, tombant en gouttes lourdes sur ma poitrine, se mélangeant à la mienne. L'odeur dans la pièce avait changé ; elle était devenue musquée, épaisse, chargée de l'âcreté du sexe et de la tension électrique d'une fin de monde.

Il plongea une main entre nos corps, ses doigts cherchant mon clitoris gonflé, le broyant presque sous une pression impitoyable alors qu'il continuait de me pilonner sans relâche. Le double assaut me fit cambrer le dos à m'en rompre les vertèbres. Je griffais ses épaules, cherchant à m'accrocher à quelque chose de solide alors que l'abîme s'ouvrait sous mes pieds.

— Je vais te faire oublier jusqu'à ton sang, Eléonore, rugit-il, ses hanches s'activant avec une frénésie qui confinait à la rage.

La douleur et le plaisir n'étaient plus deux entités distinctes. Ils s'étaient fondus en une seule sensation incandescente qui me dévorait. J'étais en train de me perdre, de m'effacer dans le mouvement, dans la chaleur de son foutre qui menaçait d'exploser, dans la rudesse de ses mains qui marquaient ma peau de bleus que je porterais comme des médailles de guerre.

— Plus vite... s'il te plaît... plus vite...

Je ne suppliais pas pour la fin, je suppliais pour l'intensité. Je voulais qu'il m'emporte là où les souvenirs ne peuvent pas suivre. Il attrapa mes poignets, les plaquant au-dessus de ma tête contre le bois sombre, m'exposant totalement. Il se redressa, dominant ma déchéance, ses yeux ancrés dans les miens alors qu'il me martelait avec

une régularité de métronome, chaque coup m'envoyant un peu plus loin de la raison.

Le bureau craquait. Les ombres des ancêtres sur les tableaux semblaient se détourner, mais je m'en moquais. Dans cet instant, sous les assauts de cet homme qui me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même, j'étais enfin vivante. Et la vie était une brûlure insoutenable qui montait, montait, jusqu'à devenir un cri silencieux bloqué dans ma gorge.

Je sentis la première vague du spasme arriver, un frisson sismique qui partait de mes chevilles pour remonter jusqu'à ma nuque. Ses mouvements devinrent saccadés, ses muscles se bandant jusqu'à la rupture sous ma peau. On y était. Sur le bord du précipice. Là où le plaisir devient une agonie nécessaire.

Mes poignets me brûlaient sous l'étau de ses doigts, mais cette douleur n'était qu'un écho lointain face au brasier qui dévastait mon ventre. Le bois d'acajou du bureau, froid et impitoyable, s'enfonçait dans mes omoplates, créant un contraste violent avec la chaleur dévorante de son corps contre le mien. À chaque coup de bouterolle, mon dos glissait de quelques millimètres sur la surface vernie, dans un crissement de peau contre bois qui se perdait dans le souffle court de notre agonie partagée.

Je cherchai son regard. Je le trouvai. Il était sombre, presque noir, dépouillé de toute cette courtoisie feinte qu'il arborait en société. Il n'était plus l'homme de loi, l'héritier, le rival. Il était la bête qui me dévorait. Ses narines palpitaient, l'odeur de la cire ancienne se mélangeant à celle, plus musquée et entêtante, de notre sueur qui perçait à travers nos vêtements froissés.

— Regarde-moi, Eléonore, grogna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle déchiré.
Regarde ce que tu as fait de moi.

Il lâcha mes poignets. Je crus une seconde à une trêve, mais ses mains descendirent avec une brutalité possessive pour s'ancrer dans mes hanches, ses doigts s'enfonçant

dans ma chair comme s'il craignait que je ne m'évapore. Il me souleva légèrement, changeant l'angle, cherchant ce point précis où la friction devient insupportable. Quand il frappa à nouveau, plus profondément, plus violemment, je sentis mon col de l'utérus être percuté avec une précision qui m'arracha un sanglot.

Ma tête bascula en arrière. Les moulures du plafond tournaient. Je n'étais plus qu'un réceptacle, un champ de bataille. Mes jambes, tremblantes et incapables de me soutenir, s'enroulèrent frénétiquement autour de sa taille, mes talons s'enfonçant dans le bas de son dos pour le ramener encore, toujours plus près, pour ne laisser aucun millimètre de vide entre nos péchés.

— Tout... je te donne tout, murmurai-je, ma voix brisée par une décharge de plaisir qui me tordit les entrailles.

Il ne répondit pas par des mots. Il accéléra. Le rythme devint frénétique, une course folle vers l'abîme. Je sentais sa verge, tendue à rompre, glisser contre mes parois saturées, chaque mouvement m'apportant une vague de chaleur liquide qui menaçait de me noyer. Sa peau contre la mienne était une brûlure, ses muscles se bandant et se relâchant avec une puissance animale. Une goutte de sa sueur tomba sur ma poitrine, roulant entre mes seins écrasés contre son torse, et ce détail infime fut l'étincelle finale.

Le plaisir monta, non plus comme une vague, mais comme une lame de fond, une dévastation totale. Mes muscles pelviens se contractèrent violemment autour de lui, un étau désespéré qui semblait vouloir lui arracher son essence. Je vis ses yeux se révolter, sa mâchoire se crispier au point que je crus entendre ses dents craquer.

— Eléonore... putain...

Le cri resta bloqué dans ma gorge alors que les spasmes commençaient. C'était un éclatement, une déconnexion brutale de la réalité. Mon corps ne m'appartenait plus. Il

était une symphonie de secousses électriques, chaque nerf hurlant sous la surcharge sensorielle. À l'intérieur de moi, je sentais les pulsations de mon propre sexe répondre aux siennes.

Puis, il se figea. Sa main quitta ma hanche pour venir s'écraser sur ma bouche, étouffant mon cri final alors qu'il se déchargeait en moi. Je sentis le jet brûlant, saccadé, m'inonder, une invasion totale qui semblait marquer mon âme autant que mon corps. Il s'arc-bouta, chaque muscle de son dos saillant sous sa chemise trempée, alors qu'il me remplissait jusqu'à l'excès, nous unissant dans une souillure magnifique.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que nos râles. Seul le bruit de nos respirations erratiques, comme deux survivants d'un naufrage, emplissait la pièce. Il resta ainsi, lourd, son front appuyé contre le mien, sa verge encore palpitante s'affaissant lentement en moi.

Mes mains, qui avaient fini par s'agripper à ses épaules, glissèrent lentement. Le froid du bureau reprit possession de ma peau. La réalité revenait, implacable. Les dossiers éparpillés au sol, le parfum de scandale qui flottait dans l'air, et ce vide immense qui s'ouvrait déjà dans ma poitrine.

Il se retira avec une lenteur de supplicié. Le bruit succion de nos corps se séparant me fit frémir de honte et de désir résiduel. Je vis une traînée de nos fluides mêlés perler le long de ma cuisse, une preuve irréfutable de notre trahison envers nous-mêmes. Il ne me regardait plus. Il rajustait ses vêtements avec des gestes mécaniques, presque brutaux, comme s'il voulait effacer l'animalité de la scène précédente.

Je restai allongée sur le bureau, les jambes pendantes, le souffle encore court. Je me sentais dévastée, ouverte, réduite à néant.

— C'est fini, n'est-ce pas ? demandai-je d'un filet de voix qui me parut étrangère.

Il s'arrêta, une main sur la boucle de sa ceinture, le dos tourné. Ses épaules s'affaissèrent un instant. Puis, sans se retourner, il répondit d'une voix sourde, dépourvue d'émotion :

— Non, Eléonore. Ça ne fait que commencer.

Il quitta la pièce sans un regard de plus, me laissant seule au milieu des ombres de mes ancêtres, avec l'odeur de lui encore brûlante entre mes jambes et le goût salé de mes propres larmes sur mes lèvres. La révolte des sens était terminée, mais la guerre, elle, venait de déclarer ses premiers morts.

Chapitre 15

Le Grand Secret

Le silence qui suivit le départ de Julian était plus assourdissant que le fracas de nos corps quelques minutes plus tôt. Je restai là, prostrée sur ce bureau en chêne massif qui portait encore les stigmates de notre fureur : des éraflures de talons, une tache d'humidité sombre qui imprégnait le bois séculaire, et cette odeur d'homme, de sueur âcre et de semence, qui flottait dans l'air confiné de mon bureau comme un reproche toxique.

Je redressai lentement le buste, chaque mouvement m'arrachant une grimace. Mon corps, d'ordinaire si rigide, si contrôlé, n'était plus qu'une plaie ouverte. Entre mes cuisses, je sentais la tiédeur de son foutre qui coulait lentement, une trace poisseuse et brûlante qui me rappelait ma déchéance. Moi, la gardienne-chef, l'impassible Eléonore, j'étais devenue le réceptacle de sa folie, la proie volontaire de son hypersexualité dévorante. Ma culotte, jetée quelque part dans l'ombre, était une relique de ma dignité perdue.

Je me laissai glisser au sol, les jambes flageolantes. Mes doigts tremblaient alors que je ramassais mes vêtements. Le tissu de ma chemise, froissé, me parut d'une rudesse insupportable sur ma peau encore électrisée. Je me détestais. Je détestais ce besoin viscéral de sentir sa violence en moi, cette façon qu'il avait de briser ma frigidité traumatique à coups de reins, de me forcer à hurler un plaisir que je n'aurais jamais dû connaître.

Je passai une main sur mon visage, mes doigts rencontrant la trace séchée de mes larmes et le goût métallique de sa peau. Je devais me reprendre. L'Institut Val-des-Soupirs ne pardonnait pas la faiblesse. Ses murs de pierre grise, imprégnés de

la détresse de l'élite brisée, semblaient se refermer sur moi.

Un coup sec à la porte me fit sursauter. Je me figeai, le cœur battant contre mes côtes comme un animal en cage.

— Entrez, parvins-je à articuler, ma voix n'étant qu'un murmure rauque que j'espérais assez assuré.

La porte s'ouvrit sur le docteur Arnault, le directeur de la clinique. C'était un homme à l'allure austère, dont le regard clinique semblait capable de disséquer les âmes les plus opaques. Il s'arrêta sur le seuil, ses yeux gris balayant la pièce. Je me demandai s'il pouvait sentir l'effluve de notre étreinte, s'il voyait le désordre de mes cheveux ou la pâleur de mon teint.

— Eléonore, dit-il d'un ton monocorde. Vous n'êtes pas passée à mon bureau pour le rapport de fin de journée.

— Je... j'avais des dossiers à terminer, Monsieur le Directeur. Je vous demande pardon.

Je m'étais installée derrière mon bureau, serrant les jambes pour dissimuler les tremblements qui m'agitaient encore. Sous la table, la sensation de Julian en moi était une torture exquise. Chaque fois que je bougeais, je sentais le liquide glisser un peu plus, me rappelant que j'étais souillée, possédée, transformée.

Arnault s'avança et s'assit en face de moi. Il posa un dossier noir sur le cuir du bureau. Le nom de Julian y était inscrit en lettres capitales. Mon sang se glaça.

— Le cas de Julian Vance devient problématique, commença-t-il en ajustant ses lunettes. Son comportement ne montre aucun signe de stabilisation. Au contraire, il semble développer une obsession malsaine pour le personnel. Et, si j'en crois les

derniers rapports de nuit, son influence sur les autres patients est délétère.

Je ne dis rien. Ma gorge était nouée. L'image de Julian, son regard noir de jais, sa bouche écrasée contre la mienne, me hantait.

— Nous avons pris une décision, Eléonore. Une décision définitive.

Le silence s'étira, lourd de menaces invisibles. Je sentais la sueur perler dans mon dos, entre mes omoplates. Le monde semblait s'être arrêté de tourner autour de ce bureau, autour de ce dossier qui scellait peut-être mon destin en même temps que le sien.

— De quelle décision parlez-vous ? demandai-je, le souffle court.

Arnault me fixa intensément. Il y avait dans son regard une lueur de pitié qui m'effraya plus que n'importe quelle réprimande.

— Le conseil d'administration a validé son transfert. Julian quitte Val-des-Soupirs demain matin à l'aube. Il sera envoyé au centre de haute sécurité de Sainte-Anne, pour un traitement... plus radical.

Le sol se déroba sous mes pieds. L'air devint soudainement trop rare dans la pièce. Sainte-Anne. Un mouiroir pour les âmes perdues, un lieu où l'on brisait les hommes à coup de sédatifs lourds et d'isolement sensoriel. Ils allaient me l'enlever. Ils allaient éteindre ce feu sauvage qui, bien qu'il me dévaste, était la seule chose qui me faisait me sentir vivante depuis des années.

— Demain ? répétai-je stupidement. Mais... son protocole n'est pas terminé. Je... je faisais des progrès avec lui.

Arnault eut un petit rire sec, sans aucune joie.

— Des progrès, Eléonore ? Regardez-vous. Vous êtes livide. Cet homme est un prédateur émotionnel. Il dévore tout ce qu'il touche. Vous n'êtes pas la première qu'il tente de briser, et je refuse que vous soyez la dernière. C'est pour votre bien. Et pour le sien.

"Pour mon bien". Cette phrase résonna en moi comme une insulte sanglante. Il ne savait rien. Il ne savait pas que sous mon uniforme amidonné, mon sexe criait encore le nom de Julian. Il ne savait pas que je ne craignais pas d'être brisée, car je l'étais déjà bien avant que Julian ne pose ses mains sur moi. Il m'avait simplement forcée à regarder mes débris en face.

— Préparez les documents de transfert pour ce soir, ordonna Arnault en se levant. Je veux que tout soit prêt à six heures. Julian Vance ne doit plus faire partie de cet établissement au lever du soleil.

Il quitta le bureau sans attendre de réponse, me laissant seule avec le poids de la nouvelle. Mes mains se crispèrent sur les rebords du bureau, mes ongles s'enfonçant dans le bois. Une première larme, brûlante, s'écrasa sur le dossier noir. Puis une autre.

Le Grand Secret n'était pas notre liaison interdite. Le Grand Secret, c'était que j'étais incapable de respirer sans la menace de sa présence dans les couloirs de cet asile. S'il partait, je redevais cette coquille vide, cette femme de glace condamnée à l'errance intérieure.

Je sentis un spasme dans mon bas-ventre, une ultime contraction des muscles que Julian avait malmenés avec tant de ferveur. Une nouvelle coulée de chaleur s'échappa de moi, trempant le siège de ma chaise. C'était tout ce qu'il me restait de lui : une empreinte de plaisir souillé et l'amertume d'un adieu que je n'étais pas prête à formuler.

Demain, il serait loin. Demain, le vide reprendrait ses droits. Mais ce soir... ce soir, il était encore là. Et je savais, avec une certitude terrifiante, que je ne le laisserai pas partir sans une dernière déflagration.

Le bruit de la porte du bureau de Vaugirard qui se referma derrière moi sonna comme le premier coup de pelle sur mon propre cercueil. Je marchais dans le couloir, mes talons martelant le linoléum avec une régularité mécanique qui contrastait violemment avec le chaos qui hurlait dans ma poitrine. À chaque pas, je sentais le glissement poisseux de son foutre entre mes cuisses, ce rappel liquide et tiède de l'heure précédente, quand il m'avait prise contre le mur de la buanderie avec une rage qui, je le comprenais maintenant, tenait du pressentiment.

Mes mains tremblaient tellement que je dus les enfoncer dans les poches de ma blouse blanche. Les murs de l'asile semblaient se refermer sur moi, chargés de l'odeur écœurante du désinfectant et de la détresse croupie. Je ne voyais plus les infirmiers que je croisais, je ne répondais plus aux salutations. Mon regard était fixé sur une seule porte, au bout de l'aile C. La cellule 402.

Julian.

Quand j'insérai la clé dans la serrure, le métal poussa un cri strident qui me déchira les tympans. J'entrai et refermai aussitôt, tournant le verrou avec une main convulsive. L'obscurité de la pièce était à peine percée par le reflet de la lune à travers les barreaux hauts. Il était là. Assis sur le bord de son lit de fer, le dos voûté, les épaules larges et tendues sous son t-shirt gris élimé. Il ne se retourna pas. Il savait que c'était moi. Il reconnaissait mon souffle court, ce rythme cardiaque erratique qui s'emballait dès que j'approchais de son périmètre toxique.

— Ils vont t'emmener, Julian, lâchai-je dans un souffle qui se brisa sur la fin.

Ma voix n'était qu'un lambeau. Il se leva lentement, d'une traite, comme un prédateur qui sent la fin approcher. Quand il se tourna vers moi, son visage était une ombre sculptée par la colère. Ses yeux noirs, d'une intensité insoutenable, plongèrent dans les miens, y cherchant la confirmation de l'inévitable.

— Demain à l'aube, ajoutai-je, une nouvelle salve de larmes brûlant mes joues. Saint-Anne. Le quartier de haute sécurité. Je ne pourrai plus t'atteindre. Je ne pourrai plus...

Je ne pus finir ma phrase. Un sanglot violent me secoua, me pliant en deux. Je détestais ma faiblesse, je détestais cette dépendance viscérale qui me liait à cet homme que la société appelait un monstre, mais qui était le seul miroir dans lequel je me reconnaissais.

En deux enjambées, il fut sur moi. Ses mains, larges et calleuses, saisirent mon visage avec une brutalité qui me fit gémir. Il n'y avait aucune douceur dans son geste, seulement une possession désespérée. Ses pouces écrasèrent mes larmes sur ma peau, les étalant comme une onction de douleur.

— Regarde-moi, Eléonore. Regarde-moi bien, ordonna-t-il d'une voix sourde, un grondement qui partait du fond de sa cage thoracique.

Je levai les yeux, noyée, anéantie.

— Tu crois que je vais les laisser faire ? Tu crois que je vais crever dans une cage sans emporter le goût de toi dans ma gorge ?

Son odeur m'assaillit — tabac froid, sueur acide et cette empreinte animale qui lui était propre. Sans me laisser le temps de répondre, ses lèvres s'écrasèrent contre les miennes. Ce n'était pas un baiser, c'était une agression, une collision de deux astres en train de s'éteindre. Sa langue força le passage, envahissant ma bouche avec une

autorité sauvage, goûtant mon désespoir comme si c'était un nectar.

Je m'agrippai à ses bras massifs, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles de granit. Ma blouse fut ouverte dans un craquement de boutons qui volèrent sur le sol de béton. Ses mains glissèrent sous mon soutien-gorge, ses doigts rudes pinçant mes tétons déjà durcis par l'effroi et l'excitation. La douleur me fit cambrer le dos, et j'émis un cri étouffé contre sa bouche.

— Dis-le, Eléonore, murmura-t-il contre mon cou, ses dents mordant la chair tendre juste au-dessus de ma clavicule. Dis que tu es à moi avant qu'ils ne nous séparent. Dis que tu vas brûler avec moi.

— Je suis à toi... tout entière... dévore-moi, Julian... je t'en supplie...

Je sentis son érection, monstrueuse et impatiente, presser contre mon ventre à travers le tissu fin de mon pantalon de costume. Il attrapa ma taille et me souleva d'un coup, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de ses hanches. Il me porta jusqu'au mur, me plaquant contre la pierre froide qui me fit frissonner. Ma culotte, déjà détrempée par l'attente et le deuil, fut déchirée d'un geste sec.

L'air frais de la cellule frappa mon intimité exposée, mais il fut aussitôt remplacé par la chaleur étouffante de son corps. Julian ne perdit pas de temps en préliminaires inutiles. Nous n'avions plus le temps. Chaque seconde nous rapprochait du matin, de la camisole et des chaînes.

Il défit son pantalon d'une main, l'autre me maintenant fermement contre le mur. Je voyais ses veines saillir sur son front, la sueur perler à la racine de ses cheveux sombres. Il était magnifique dans sa fureur, une divinité déchue prête à tout saccager avant de sombrer.

— Ouvre-toi, ordonna-t-il, sa voix vibrant contre mon oreille. Je veux te sentir mourir

sous moi.

Je me séparai un peu de lui pour le guider, mes doigts tremblants saisissant son sexe brûlant et palpitant. Il était immense, tendu à rompre, une arme de chair prête à m'empaler. Je le dirigeai vers mon entrée déjà offerte, déjà béante de besoin.

D'un coup de rein sauvage, il s'enfonça en moi jusqu'à la garde.

Le choc fut tel que ma vision se troubla. Je poussai un cri rauque, la tête jetée en arrière, mes cheveux balayant le mur. Il me remplissait totalement, étirant mes muscles, forçant mon corps à accepter sa démesure. C'était une sensation de plénitude atroce, une invasion qui semblait vouloir atteindre mon âme même pour y graver son nom.

Il ne bougea pas tout de suite, savourant le spasme de mon sexe qui se resserrait sur lui, tentant de l'emprisonner, de le garder en moi pour l'éternité. Ses yeux étaient fixés sur les miens, d'un noir d'encre, sans aucune pitié.

— Tu sens ça ? grogna-t-il, son souffle brûlant ma peau. C'est la seule chose qui soit réelle. Pas leurs dossiers, pas leurs transferts. Juste ça. Toi et moi. En train de crever l'un dans l'autre.

Puis, il commença son mouvement. Lent d'abord, cruellement lent, se retirant presque entièrement avant de revenir s'écraser au fond de moi avec une force qui me soulevait le cœur. À chaque va-et-vient, je sentais les fluides se mélanger, le bruit de nos chairs qui s'entrechoquaient résonnant dans le silence de la cellule comme un métronome macabre.

La douleur se mariait à un plaisir si vif qu'il en devenait insupportable. Je griffais son dos, sentant les cicatrices anciennes sous mes doigts, voulant en ajouter de nouvelles, voulant qu'il porte ma marque demain, quand ils le jetteraient dans un fourgon.

— Plus vite... Julian... tue-moi... fais-moi oublier demain...

Sa cadence s'accéléra brutalement. Il devint une machine de guerre, ses hanches me percutant avec une animalité pure. Je n'étais plus Eléonore, la psychiatre renommée. Je n'étais qu'une femelle en proie à son mâle, hurlant sa détresse et son extase sous les assauts d'un condamné. La sueur nous soudait l'un à l'autre, nos corps glissants s'unissant dans une danse frénétique.

Il me baisait comme s'il voulait m'arracher de terre, comme s'il cherchait à travers mon corps une issue de secours qui n'existait pas. Et moi, je recevais chaque coup comme une bénédiction, chaque décharge de douleur comme une preuve que j'étais encore en vie, même si le monde s'écroulait autour de nous.

Ses mains se resserrèrent sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour m'ancrer dans l'instant, pour que je ne voie que lui, pour que je n'expire que lui. Mon orgasme commença à monter du fond de mes entrailles, une vague de fond noire et dévastatrice qui menaçait de m'emporter.

— Julian... Julian... !

— Regarde-moi ! cria-t-il, sa propre jouissance déformant ses traits. Ne ferme pas les yeux ! Regarde ce que tu perds !

Le gouffre s'ouvrit sous nous, mais nous n'étions pas encore arrivés au fond. L'intensité grimpa d'un cran, l'air devint irrespirable, chargé d'électricité et d'une odeur de sexe brut qui étouffait le reste du monde.

Ses doigts s'enfonçaient dans la chair de mon cou, marquant ma peau d'un sceau invisible, tandis que ses hanches percutaient les miennes avec une violence désespérée. Je ne voyais que lui. Ses yeux, d'un bleu d'orage, étaient injectés de sang,

hantés par la certitude de notre fin proche. La sueur coulait le long de ses tempes, se mélangeant aux larmes qui brûlaient mes propres joues. Chaque assaut était une lame qu'il enfonçait un peu plus profondément en moi, non pas pour me blesser, mais pour s'assurer que je n'oublierais jamais la sensation de sa présence, le poids de son corps, l'invasion de son sexe.

— Je suis là, Julian... je te regarde... je ne vois que toi, hoquetai-je, ma voix se brisant sous la force d'un nouveau coup de rein qui me souleva du matelas crasseux.

Il ne répondit pas par des mots. Il grogna, un son animal, sourd, qui vibra jusque dans ma cage thoracique. Il lâcha ma gorge pour saisir mes poignets et les plaquer au-dessus de ma tête, m'offrant totalement à sa fureur. Il se retira presque entièrement avant de s'enfoncer à nouveau, d'un coup sec, cherchant à atteindre ce point en moi où la douleur devient un plaisir insoutenable. Mon dos se cambra, mes ongles griffèrent le drap rêche. J'étais une plaie ouverte, un brasier alimenté par l'imminence de sa perte.

L'air dans la cellule était devenu épais, saturé de l'odeur âcre de notre sueur, du musc de son excitation et de l'humidité qui poissait entre mes cuisses. À chaque va-et-vient, le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient — ce claquement humide et charnel — résonnait comme un glas.

— Dis-le, ordonna-t-il entre ses dents serrées, son visage s'approchant si près du mien que je pouvais sentir son souffle brûlant. Dis que tu es à moi avant qu'ils ne m'emmènent. Dis-le, bordel !

— Je suis à toi... Je suis à toi pour l'éternité... Julian, je t'en supplie... plus fort... détruis-moi...

Ma supplique sembla briser les dernières chaînes de sa retenue. Il se mit à me baiser avec une frénésie sauvage, ses mouvements devenant erratiques, brutaux, rapides

comme le battement de cœur d'un condamné. Je sentais son sexe dur, palpitant à l'intérieur de mon con étroit, me labourant avec une précision cruelle. La friction m'incendiait, créant une chaleur électrique qui remontait le long de ma colonne vertébrale. J'étais inondée, mes propres fluides se mêlant à la lubrification de l'effort, créant un glissement sonore qui nous rendait fous.

Je fermai les yeux un instant, mais il me ramena immédiatement à la réalité en mordant mon épaule, une morsure qui me fit crier de surprise et d'extase.

— Non ! Regarde-moi ! cria-t-il encore. Gravite ça dans ta putain de mémoire, Eléonore ! Souviens-toi de comment je te possède !

Le plaisir monta alors, dévastateur. C'était une marée noire, un tsunami qui balayait tout sur son passage : le directeur, l'asile, les barreaux, le futur qui n'existait plus. Mes muscles pelviens commencèrent à se contracter violemment autour de lui, des spasmes incontrôlables qui le firent rugir. Je sentis sa queue se gonfler encore plus, atteindre une taille impossible, alors qu'il touchait le fond de mon être, là où personne d'autre n'irait jamais.

— Julian ! Ça vient... je t'aime, Julian !

— Prends-le ! Tout ! Prends tout !

Il donna trois derniers coups de rein, d'une force à me briser le bassin, et je sentis l'explosion. Mon orgasme fut un déchirement, une chute libre dans un puits sans fond. En même temps, Julian se raidit, ses muscles saillants sous sa peau moite se figeant dans une tension extrême. Il poussa un cri déchirant qui se perdit contre ma bouche alors qu'il s'épanchait en moi. Je sentis les jets brûlants de son foutre heurter mon col, une inondation de vie dans un lieu voué à la mort. Il se vida avec une générosité désespérée, comme s'il me transmettait son âme à travers son sperme, comme s'il voulait m'imprégner de lui jusqu'à la moelle pour que je ne puisse plus

jamais me laver de son souvenir.

Nous sommes restés ainsi, soudés, haletants, tandis que les dernières pulsations de nos plaisirs mouraient lentement. Sa tête retomba dans le creux de mon cou. Je sentis l'humidité de ses larmes — ou peut-être était-ce les miennes — couler sur ma clavicule. Le silence qui suivit fut plus lourd que tous les cris précédents. C'était le silence d'après la bataille, celui qui précède l'exécution.

Il ne bougea pas, restant lourdement sur moi, son sexe s'amollissant doucement dans la chaleur de mon corps. Je caressai ses cheveux, mes mains tremblant encore de l'adrénaline et de l'effroi.

— Ils ne m'auront pas, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. Même s'ils m'enchaînent à l'autre bout du monde, je serai toujours là, dans ton ventre.

Je ne pus répondre. Ma gorge était serrée par un sanglot que je ne pouvais plus retenir. Je savais ce qui allait suivre. Les bruits de pas dans le couloir, les clés qui cliquettent, les mains froides des gardiens qui viendraient l'arracher à mes bras.

Julian se redressa lentement, se séparant de moi avec un déchirement physique que je ressentis jusque dans mes entrailles. Un filet de notre mélange s'écoula entre mes jambes, tachant le drap, trace éphémère de notre union interdite. Il me regarda une dernière fois, non plus comme l'amant sauvage, mais comme l'homme brisé qu'il allait redevenir.

— Adieu, Eléonore.

La porte de la cellule grinça en s'ouvrant. La lumière crue du couloir inonda la pièce, balayant l'obscurité protectrice de nos ébats. Le Grand Secret était révélé, et avec lui, mon cœur venait d'être définitivement mis à nu, prêt à être dévoré par le vide. Ils l'emmenaient. Et je restais là, seule, le corps brûlant et l'âme en lambeaux, portant en

moi le goût amer de son départ et la chaleur mourante de sa semence.

Chapitre 16

La Trahison

L'air froid du couloir s'est engouffré dans la chambre 402 comme une lame de rasoir, tranchant net la bulle moite et musquée que nous avons construite. La lumière crue des néons a balayé l'obscurité, révélant le désastre de nos corps emmêlés il y a encore quelques secondes. Je me tenais debout, les jambes tremblantes, sentant le liquide chaud — le sien, le nôtre — glisser lentement le long de l'intérieur de ma cuisse, une traînée de déshonneur et de plaisir pur qui venait mourir contre l'élastique de mon bas de contention.

Julian était là, à genoux sur le sol froid, les mains déjà entravées par les serflex en plastique noir que les deux gardiens de l'équipe de nuit venaient de lui poser. Ses cheveux étaient en bataille, sa poitrine encore secouée par les spasmes de l'orgasme violent qu'il venait de m'offrir. Il me regardait, ses yeux sombres cherchant une ancre dans l'océan de ma lâcheté. Il cherchait la femme qui, deux minutes plus tôt, griffait son dos en pleurant son nom.

Mais cette femme était morte dès que le verrou avait claqué.

— Gardienne-chef ? demanda l'un des hommes, un colosse nommé Morel, dont le regard soupçonneux alternait entre mon chemisier froissé et le lit défait. Tout va bien ? On a reçu l'alerte de mouvement.

Mon cœur cognait si fort dans ma cage thoracique que j'avais l'impression que mes côtes allaient se briser. Je devais agir. Maintenant. Si je flanchais, s'ils comprenaient que ce n'était pas une agression mais une communion, Julian ne finirait pas en cellule d'isolement ; il serait transféré dans une unité psychiatrique de haute sécurité,

lobotomisé par les médicaments, détruit à jamais. Pour le sauver, je devais l'anéantir.

Je redressai le menton, ajustant ma veste d'un geste sec, ignorant la brûlure cuisante entre mes jambes, ce picotement délicieux et atroce qui me rappelait la profondeur de ses coups de boutoir.

— Tout va bien, Morel, dis-je, ma voix sortant plus froide que la glace, une voix que je ne reconnaissais pas. Le patient 402 a fait une crise d'agitation érotomaniaque. Il a tenté de me contraindre. J'ai dû user de la force pour le maîtriser avant votre arrivée.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant qu'un cri. Julian se figea. Je vis l'espoir mourir dans ses pupilles, remplacé par une incompréhension brutale, puis par une douleur si vive que j'eus l'impression de recevoir un coup de poignard dans le ventre.

— Eléonore... murmura-t-il, un souffle brisé.

— Taisez-vous ! hurlai-je, m'avançant vers lui. Pour vous, c'est Madame la Gardienne-chef. Vous n'êtes rien d'autre qu'un déchet pulsionnel, Julian. Un cas clinique pathétique qui croit pouvoir manipuler le personnel avec son entrejambe.

Je me tins juste devant lui. L'odeur de notre sexe, ce parfum de sueur, de semence et de peau chauffée, émanait de lui, de moi, saturant l'air malgré le ventilateur qui tournait au plafond. Mes narines frémirent. J'avais envie de me jeter à nouveau sur lui, de sentir sa bouche dévorer la mienne pour faire taire mes mensonges. Au lieu de cela, je levai la main et lui assénai une gifle monumentale.

Le bruit sec de l'impact résonna contre les murs nus. Sa tête bascula sur le côté. Une goutte de sang perla au coin de sa lèvre, celle-là même qui avait exploré chaque recoin de mon intimité quelques instants plus tôt.

— Emmenez-le, ordonnai-je aux gardiens, mes doigts crispés derrière mon dos pour

cacheur leur tremblement. En quartier de haute sécurité. Mise à l'isolement totale. Pas de visites, pas de lumière naturelle. Je rédigerai le rapport d'incident demain matin.

Morel hocha la tête, impressionné par ma sévérité habituelle, cette froideur qui me valait le surnom de "La Veuve de Glace" au sein de l'Institut. Il empoigna Julian par le col de son pyjama en coton gris.

— Allez, debout, l'obsédé. Tu vas voir que le béton, c'est moins excitant qu'une gardienne.

Alors qu'ils le traînaient vers la porte, Julian ancrâ ses pieds dans le sol. Il se tourna vers moi, une dernière fois. Le sang coulait sur son menton. Mais ce n'était pas de la haine que je vis dans son regard. C'était une lucidité terrifiante. Il avait compris. Il avait vu le sacrifice derrière la cruauté. Et c'est cela qui me fit le plus mal : il m'aimait assez pour accepter d'être mon monstre.

— Vous ne pourrez pas laver l'odeur, Eléonore, cracha-t-il, ses mots comme du venin brûlant devant les gardiens qui ricanèrent. Vous pouvez me frapper, m'enfermer, me nier... mais vous portez encore mon foutre au fond de vous. Et vous le sentirez couler toute la nuit. Chaque fois que vous fermerez les yeux, vous sentirez mes mains vous ouvrir en deux.

— Tais-toi ! grogna Morel en lui enfonçant son genou dans les reins.

Ils le poussèrent dans le couloir. La porte blindée se referma dans un fracas de métal qui scella mon destin.

Je restai seule dans la cellule 402. Le silence tomba comme une chape de plomb. Mes jambes se dérobaient et je me laissai glisser contre le mur, les mains plaquées sur ma bouche pour étouffer le sanglot qui menaçait d'exploser.

Sous mes doigts, je sentais encore le goût salé de sa peau. Et entre mes cuisses, la chaleur de sa trahison — ou de ma rédemption — continuait de couler, poisseuse et indélébile, me rappelant que j'étais désormais, et pour toujours, la prisonnière du patient que je venais de condamner.

Le froid du béton s'infiltrait dans mes os, mais ce n'était rien comparé à la morsure du remords qui me lacérait les entrailles. J'étais là, prostrée sur le sol dégueulasse de la cellule 402, une flaque de soie et de honte. Mes doigts tremblants remontèrent le long de mes cuisses, là où l'étoffe de mon pantalon de service était tachée, assombrie par l'humidité de son passage. Il avait raison. Son foutre coulait en moi, une lave lourde et visqueuse qui me rappelait à chaque seconde ma trahison. Je l'avais jeté aux loups. Pour le sauver, je lui avais arraché le cœur devant ces porcs galonnés.

Le silence de la prison n'était jamais vraiment total. On entendait le bourdonnement des néons, le goutte-à-goutte d'une tuyauterie malade, et au loin, le cri d'un détenu qu'on brise.

Soudain, un bruit de ferraille. La lourde porte blindée gémit à nouveau. Je me redressai brusquement, le souffle court, espérant — ou craignant — de voir Morel revenir pour achever mon humiliation.

Mais ce n'était pas Morel.

Julian entra, ou plutôt, il fut projeté à l'intérieur. Ses mains étaient liées dans le dos par des serflex qui lui coupaient la circulation, rendant ses doigts violacés. Son visage était marqué : une traînée de sang barrait sa pommette, mais ses yeux... ses yeux étaient deux puits de rage pure, brûlant d'un feu noir que rien ne pourrait éteindre.

— Ils... ils m'ont dit que tu avais demandé une dernière confrontation pour « finaliser ton rapport », cracha-t-il d'une voix rauque, brisée par l'effort.

La porte se referma derrière lui. On était seuls. Cinq minutes. Un vide administratif ou une cruauté supplémentaire des gardiens qui voulaient nous voir nous entre-déchirer encore un peu plus avant le transfert.

— Julian... murmurai-je en me levant, les jambes encore flageolantes.

Je fis un pas vers lui, mais il recula, son dos heurtant le métal de la porte avec un bruit sourd. Son torse puissant, barré de cicatrices et de sueur, se soulevait au rythme d'une bête traquée.

— Ne m'approche pas, Éléonore. Ne joue plus à la sainte. Tu as dit ce que tu avais à dire devant eux, non ? Que je n'étais qu'un sujet. Une erreur. Un animal à dresser.

— C'était pour qu'ils te laissent en vie ! hurlai-je dans un sanglot étouffé, m'approchant malgré son interdiction. Si je ne les avais pas convaincus que je te détestais, ils t'auraient envoyé au Bloc C. Tu sais ce qui s'y passe !

Je posai mes mains sur son torse brûlant. Ma peau sembla s'enflammer au contact de la sienne. L'odeur de Julian m'envahit : un mélange de cuir, de sang frais et de cette virilité sauvage qui m'avait rendue esclave de lui. Il grogna, un son animal qui vibra jusque dans mes paumes. Malgré ses mains liées, il se cambra, cherchant le contact tout en feignant de le rejeter.

— Tu pues encore l'odeur de mon sexe, Éléonore, siffla-t-il à mon oreille, sa respiration saccadée brûlant mon cou. Je le sens. Tu es trempée de moi. Est-ce que c'est ça, ton rapport ? Est-ce que tu vas leur dire comment tu as supplié pour que je t'éclate les hanches contre ce mur ?

Sa colère était une onde de choc. Il pivota brusquement, m'acculant contre la paroi froide. Ses mains étaient bloquées derrière lui, mais il utilisa son corps comme une presse hydraulique, m'écrasant de tout son poids. Je sentis son érection, massive,

impitoyable, se loger précisément là où je brûlais de douleur et de désir.

— Tu veux me sauver ? demanda-t-il, ses lèvres frôlant les miennes avec une brutalité désespérée. Alors termine ce que tu as commencé. Ne me laisse pas partir avec ce goût de mensonge dans la bouche.

D'un geste rageur, il accrocha le col de ma chemise avec ses dents et tira. Les boutons sautèrent, roulant sur le sol comme des perles de verre oubliées. Ma poitrine jaillit, mes mamelons déjà durcis par le froid et l'excitation. Je ne pouvais plus respirer. Je ne voulais plus respirer.

Ses mains étant entravées, il devint une créature de bouche et de muscle. Il s'abattit sur mon sein droit, le dévorant plus qu'il ne le tétait. Sa langue était rêche, possessive. Je jetai ma tête en arrière, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes d'acier pour ne pas sombrer.

— Julian, s'il te plaît...

— Tais-toi. Ouvre-toi. Je veux te sentir couler sur mes genoux.

Je glissai ma main entre nous, luttant avec la braguette de mon pantalon, mes doigts engourdis par l'urgence. Dès que le tissu céda, la chaleur de ma propre excitation m'oppressa. J'étais inondée. Le liquide séminal qu'il avait laissé en moi s'était mélangé à mon propre désir, créant un nectar poisseux qui lubrifiait mes cuisses.

Je descendis mes vêtements d'un mouvement frénétique, révélant ma nudité offerte à sa rage. Ses yeux s'ancrèrent dans les miens, un défi à Dieu et aux hommes.

— Prends-le, Éléonore. Prends-le avant qu'ils ne m'emmènent. Souviens-toi de la sensation de ton corps qui se déchire pour moi.

Il s'agenouilla avec une agilité de prédateur, ses mains liées le forçant à un équilibre précaire. Il plongea son visage entre mes jambes, sans préambule, sans douceur. Sa langue s'engouffra en moi, cherchant le fond, cherchant sa propre trace. Il me goûtait avec une faim dévastatrice, ses dents frôlant mon clitoris avec une précision qui me fit hurler.

Le son de ma jouissance se perdit dans les conduits d'aération. Je sentais le métal froid dans mon dos et la chaleur de sa bouche m'aspirant l'âme. C'était une communion de condamnés. Chaque coup de langue était un reproche, chaque aspiration une promesse de damnation.

Je sentis la vague monter, insoutenable, violente. Mes muscles pelviens se contractèrent autour de son visage, le piégeant dans mon intimité. Je déchargeai dans un spasme qui me vida de toute force, mon foutre et le sien se mêlant dans une explosion de fluides qui maculèrent son menton et son cou.

Il se redressa, haletant, les yeux vitreux. Il avait le goût de ma trahison sur les lèvres et il s'en délectait.

— Ce n'est pas fini, murmura-t-il, alors que des bruits de bottes résonnaient de nouveau dans le couloir. Ce n'est que le début de ton enfer.

Il se tourna, me présentant son dos, ses poignets toujours prisonniers du plastique noir. Il voulait que je le libère, ou qu'il m'utilise encore. L'air dans la cellule était devenu irrespirable, chargé d'ozone et de sécrétions. La tension n'était plus seulement émotionnelle, elle était devenue une entité physique, une bête prête à nous dévorer tous les deux.

Je posai ma main sur sa braguette, sentant la bête qui battait à l'intérieur, réclamant son dû avant l'obscurité.

— Julian... on n'a plus le temps.

— On a le temps que je déciderai de prendre, Éléonore. Retourne-toi. Pose tes mains contre le mur.

L'ordre tomba comme un couperet. Et je savais, à la lueur de ses yeux, que les prochaines minutes allaient effacer toute trace de la femme médecin que j'avais été, pour ne laisser que la chair suppliciée d'une amante perdue.

Le froid du béton contre mes paumes me fit l'effet d'une décharge électrique, contrastant violemment avec la fournaise qui irradiait du corps de Julian, juste derrière moi. Mes doigts griffèrent la surface rugueuse de la cellule, cherchant un point d'ancrage alors que le monde s'écroulait. Je l'entendais respirer, un râle rauque, saccadé, celui d'un prédateur acculé qui n'a plus rien à perdre.

— Écarte les jambes, Éléonore. Plus large.

Sa voix n'était plus qu'un murmure d'outre-tombe, dépouillé de toute trace de tendresse. J'obéis, les muscles de mes cuisses tremblant de fatigue et de terreur. Le froissement du tissu de ma jupe, qu'il releva d'un geste brusque malgré ses poignets entravés, résonna comme un coup de tonnerre dans le silence oppressant. Je sentis le courant d'air glacial sur ma peau nue, puis, presque immédiatement, la chaleur dévastatrice de son sexe qui pulsait contre mon fessier, séparé de moi par la fine barrière de ma lingerie.

Il se colla contre mon dos, son torse massif m'écrasant contre la pierre. Ses mains liées pesaient lourdement sur mes reins, le plastique noir des serflex s'enfonçant dans ma chair. Il cherchait sa prise, maladroit mais déterminé, mû par une rage pure, une nécessité biologique de me marquer avant que l'enfer ne nous sépare tout à fait.

— Tu m'as renié devant le monde entier, souffla-t-il contre mon oreille, ses dents

effleurant mon lobe avec une violence contenue. Tu as dit que je n'étais rien. Regarde ce que ton « rien » va te faire.

D'un coup sec, il déchira la dentelle de mon slip. Le bruit du tissu qui cède fut le signal de ma propre reddition. Je fermai les yeux, les larmes coulant enfin librement, traçant des sillons brûlants sur mes joues sales. Je voulais lui dire la vérité, lui hurler que chaque mot prononcé devant les caméras était un poignard que je m'enfonçais dans le cœur pour le garder en vie, mais ma gorge était nouée par un sanglot d'agonie.

Ses doigts, rugueux, calleux, s'insinuèrent entre mes jambes. Il ne chercha pas la douceur. Il chercha la preuve de ma trahison, ou peut-être celle de mon désir, qui n'avait jamais été aussi dévastateur. Il me trouva déjà trempée, une humidité honteuse et brûlante qui trahissait mon corps.

— Regarde-toi... soupira-t-il, un rire amer vibrant dans son poitrail. Tu pleures ta dignité, mais ton sexe me réclame. Tu es aussi corrompue que moi, Éléonore.

Il n'attendit pas de réponse. Il saisit mes hanches de ses mains liées, ses pouces s'ancrant dans mes os iliaques, et il se positionna. L'entrée fut brutale, sans transition, une invasion sauvage qui m'arracha un cri que j'étouffai contre le mur. Il me pénétra d'un coup, profond, immense, comblant le vide abyssal qu'il avait laissé en moi depuis que nous avons été jetés dans cette fosse.

Le choc me fit basculer la tête en arrière, mon crâne rencontrant son épaule solide. C'était trop. Trop de douleur, trop de plaisir, trop de tout. Chaque va-et-vient était une punition, un dialogue de sourds où seule la chair s'exprimait. Julian me martelait avec une régularité de métronome, ses hanches claquant contre les miennes avec un bruit sourd, charnel, écoeurant de vérité.

— Julian... je t'en prie... articulai-je, le souffle court.

— Quoi ? Tu veux que j'arrête ? Ou tu veux que je te brise pour de bon ?

Il intensifia la cadence, ses mouvements devenant erratiques, guidés par une agonie qu'il ne pouvait plus contenir. Il n'était plus l'homme que j'aimais, il était l'animal blessé que j'avais moi-même achevé. La sueur glissait le long de sa colonne vertébrale, venant se mélanger à la mienne dans un pacte de fluides et de désespoir. L'odeur de nos corps en sueur, de l'ozone et du métal rouillé saturait mes sens, me plongeant dans un état de transe où plus rien n'existait en dehors de cette pénétration sauvage.

Il lâcha mes hanches pour venir plaquer ses mains liées sur ma bouche, étouffant mes gémissements alors qu'il m'enfonçait toujours plus loin contre le mur. Je sentais son cœur battre contre mes omoplates, un tambour de guerre annonçant la fin. Je me cambrai, cherchant à accueillir chaque centimètre de lui, à absorber sa colère pour la transformer en pardon. Mes propres doigts griffaient le béton jusqu'au sang, cherchant une issue qui n'existait pas.

L'orgasme monta comme une vague de fond, une déflagration de douleur pure qui me déchira de l'intérieur. Je me sentis me liquéfier autour de lui, mes muscles vaginaux se contractant dans un spasme désespéré, agrippant son membre comme pour l'empêcher de s'enfuir vers son destin. Julian poussa un grognement guttural, un cri de bête qu'on égorge, et je sentis le jet brûlant de sa semence m'inonder, profonde, envahissante. Il se vida en moi avec une violence qui me fit défaillir, son front venant s'écraser contre ma nuque.

Pendant quelques secondes, le temps s'arrêta. Il n'y avait plus de gardes, plus de trahison, plus de demain. Juste deux corps épuisés, soudés par le sperme et les larmes.

Puis, le bruit sec des bottes dans le couloir reprit. Réalité glaciale.

Julian se retira brusquement, me laissant une sensation de vide insupportable. Je glissai le long du mur, mes jambes ne me portant plus, et je retombai sur le sol froid, ma jupe déchirée ne cachant rien de ma déroute. Il se détourna, son dos de nouveau offert à ma vue, ses poignets toujours liés, mais sa stature semblait plus lourde, écrasée par le poids de ce qui venait de se passer.

— Va-t'en, Éléonore, dit-il sans se retourner, sa voix n'étant plus qu'un fil ténu. Va jouer ton rôle de sainte. Moi, je retourne en enfer.

La porte de la cellule s'ouvrit avec un grincement sinistre. Les gardes étaient là. Je me relevai tant bien que mal, réajustant mes vêtements avec des mains tremblantes, sentant le liquide s'écouler le long de mes cuisses, preuve indélébile de notre dernier péché. Je ne le regardai pas une dernière fois. Je ne pouvais pas.

En sortant dans la lumière crue du couloir, je sus que si Julian devait mourir, une partie de moi venait de s'éteindre avec lui sur ce sol de béton, entre la sueur et les cris étouffés. La trahison était complète. L'enfer pouvait commencer.

Chapitre 17

Derniers Adieux

Le silence de l'Institut Val-des-Soupirs n'est jamais vraiment muet. C'est un bourdonnement sourd, un mélange de souffles courts derrière les portes capitonnées et de grincements de semelles en caoutchouc sur le linoléum stérile. Mais cette nuit-là, le silence me griffait les tympans.

Dans mon bureau de gardienne-chef, l'air était devenu trop rare. Ma jupe, bien que lissée, conservait le froissé de l'indécence, et l'humidité entre mes jambes n'était plus seulement le vestige d'un acte, c'était une morsure. Julian partait à l'aube. Le transfert était signé. Les autorités médicales l'envoyaient ailleurs, dans un centre de haute sécurité, loin de l'influence « néfaste » que j'étais censée réguler. Ils pensaient le protéger de ses démons ; ils ne savaient pas que les démons avaient trouvé un foyer en moi.

Je fixai les moniteurs de surveillance. Le grain de l'image était gris, sale. Dans la cellule 402, Julian ne dormait pas. Il était assis sur le bord du lit, le torse nu, sa peau mate captant la lumière blafarde du plafonnier. Il regardait la porte. Il m'attendait. Il savait que ma rigueur n'était qu'un rempart de papier mâché que son seul regard avait réduit en cendres.

Je me levai, mes mouvements mécaniques, presque somnambuliques. Mes talons claquaient sur le sol froid, un décompte funèbre. Je ne pris pas la radio. Je n'avertis personne. À cette heure, les veilleurs de nuit somnolaient devant leurs cafés tièdes. Je glissai ma carte magnétique dans la fente de l'aile D. Le déclic métallique résonna dans ma poitrine comme un coup de feu.

Quand j'ouvris la porte de sa cellule, l'odeur me frappa de plein fouet. Un mélange d'ozone, de sueur masculine et de ce parfum musqué, animal, qui n'appartenait qu'à lui. Julian ne bougea pas. Ses épaules, larges et marquées par des cicatrices dont il ne m'avait jamais conté l'origine, se tendirent.

— Tu es revenue, murmura-t-il sans se retourner. Sa voix était un râle, une caresse de papier de verre sur mon âme mise à nu.

— Tu pars dans quatre heures, Julian.

Je fermai la porte derrière moi. Le verrou s'enclencha avec une finalité terrifiante. Nous étions seuls. La gardienne et son prisonnier. La sainte et le pécheur. Mais dans l'ombre de cette pièce, les étiquettes se consumaient.

Je m'approchai, mes mains tremblant contre mes hanches. Ma frigidité, ce bouclier de glace que je portais depuis mes vingt ans comme une armure de deuil, avait fondu pour laisser place à un brasier que je ne savais plus éteindre. Je voulais hurler de douleur et de besoin.

— Regarde-moi, ordonnai-je, ma voix trahissant une fragilité pathétique.

Il se leva lentement. Il était plus grand que moi, une masse de muscles et de tension. Ses yeux sombres, injectés de sang et de fatigue, plongèrent dans les miens. Il y avait une telle détresse dans son regard que mon cœur se serra à en éclater. Il fit un pas, réduisant l'espace entre nous jusqu'à ce que je sente la chaleur irradiant de son corps.

— Tu veux que je te regarde, Éléonore ? Regarde ce que tu as fait de moi.

Il attrapa ma main et la plaça brutalement sur son entrejambe. Sous le coton fin de son pantalon de détenu, son sexe était déjà de pierre, battant d'un pouls sauvage. Le choc électrique me fit monter les larmes aux yeux. C'était dur, brûlant, une promesse

de destruction.

— Je suis un drogué, et tu es ma dose, cracha-t-il, son souffle court venant mourir contre mes lèvres. Tu veux tes derniers adieux ? Tu veux sentir à quel point je suis brisé avant qu'ils ne m'emmènent ?

Je ne répondis pas par des mots. Je ne le pouvais plus. Mes doigts se crispèrent sur le tissu, cherchant le contact de sa peau. D'un geste brusque, il saisit le col de mon chemisier d'uniforme. Le craquement des boutons qui sautent, un à un, roula sur le béton. Le tissu s'ouvrit, révélant la dentelle noire de mon soutien-gorge, une coquetterie secrète qui jurait avec mon masque de froideur habituel.

Ses mains, larges et calleuses, encadrèrent mon visage avant de descendre avec une lenteur sadiquement exquise vers ma gorge, puis mes seins. Il écrasa la chair contre ses paumes, ses pouces cherchant mes tétons déjà pointés, douloureux de désir. Je poussai un gémissement sourd, la tête basculée en arrière, mes yeux se révolvant à moitié.

— Dis-le, ordonna-t-il en penchant sa bouche vers mon oreille. Dis-moi que tu as besoin de moi pour te sentir vivante. Dis-moi que sans ma queue en toi, tu n'es qu'une coquille vide.

— Julian... s'il te plaît...

— Dis-le !

Il me pressa contre le mur froid, son bassin percutant le mien avec une violence qui me fit perdre l'équilibre. Je sentais chaque muscle de ses cuisses, la puissance de son désir qui ne demandait qu'à m'éventrer.

— J'ai besoin de toi, hoquetai-je, les larmes coulant enfin sur mes joues. Détruis-moi.

Je t'en supplie, ne me laisse pas seule avec ce silence.

Ses lèvres s'écrasèrent sur les miennes. Ce n'était pas un baiser de cinéma. C'était un assaut. Un échange de fluides, de désespoir et de rage. Sa langue envahit ma bouche, réclamant chaque recoin, tandis que ses mains descendaient vers ma jupe, déchirant la fermeture éclair dans un geste de pure animalité.

Il ne me restait plus rien. Plus d'autorité. Plus de fierté. Juste cette soif dévorante.

Il me souleva comme si je ne pesais rien, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille. Le contact de ma peau nue contre la rugosité de son pantalon me fit frissonner. Il me porta jusqu'au lit de camp étroit, m'y jetant sans ménagement. La structure métallique grimaça.

Julian se défit de son pantalon d'un mouvement rageur. Son sexe jaillit, sombre, veiné, dressé vers le plafond comme un défi lancé à Dieu. Il était magnifique et terrifiant. Il se mit à genoux entre mes jambes écartées, ses doigts s'enfonçant dans la moiteur de mon intimité pour m'ouvrir davantage.

— Regarde, Éléonore, murmura-t-il, sa voix tremblante d'une émotion brute. Regarde ce qu'on va perdre.

Il plongea ses doigts en moi, d'un coup, cherchant le fond de mon col. Je cambrai le dos, un cri de plaisir pur déchirant l'air de la cellule. J'étais inondée, prête, offerte. Ses doigts travaillaient ma chair avec une expertise cruelle, tournoyant, pressant, m'emmenant déjà au bord d'un gouffre dont je ne voulais pas revenir.

Il se pencha, saisissant mes poignets pour les plaquer au-dessus de ma tête. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du mien, ses yeux brûlant d'une flamme noire.

— C'est la dernière fois, murmura-t-il contre mes lèvres. Je vais te marquer au fer rouge, gardienne. Tu ne pourras plus jamais fermer les yeux sans voir mon visage. Tu ne pourras plus jamais jouir sans sentir mon poids.

Il se positionna, la pointe de son sexe cherchant l'entrée de mon sanctuaire dévasté. Je retins mon souffle, mon cœur battant à tout rompre contre mes côtes. L'air était épais, saturé de l'électricité de notre chute imminente.

— Fais-le, soufflai-je dans un dernier reste de conscience. Tue-moi.

Et d'un coup de rein sauvage, il s'enfonça en moi jusqu'à la garde.

Le choc fut si violent que ma vision se brouilla, constellée d'étincelles blanches. Ce n'était pas seulement une pénétration ; c'était une invasion, une colonisation brutale de tout mon être. Il était trop grand, trop dur, trop réel pour cette cellule étroite. Je sentis mes tissus s'étirer, se déchirer presque sous la poussée de son membre colossal qui exigeait sa place dans mon antre trop longtemps resté vide de lui.

Je poussai un gémissement étranglé, la gorge serrée par un mélange de douleur exquise et d'un besoin si féroce qu'il m'en donnait la nausée. Mes doigts, crispés sur ses épaules massives, s'enfoncèrent dans sa peau, cherchant un ancrage alors que le monde basculait.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix rauque, une commande qui ne souffrait aucune désobéissance.

Je relevai mes paupières lourdes. Ses yeux étaient deux gouffres de goudron brûlant, ancrés dans les miens. Il ne bougeait pas encore. Il restait là, enfoncé en moi jusqu'à la racine, savourant le spasme de mes muscles internes qui tentaient de s'habituer à son intrusion. La sensation d'être pleine à craquer, de sentir chaque millimètre de sa verge battre contre les parois de mon col, me rendait folle.

— Tu sens ça ? souffla-t-il, son souffle chaud chargé d'une odeur de tabac froid et d'homme. C'est le poids de ton péché, gardienne. C'est l'homme que tu es censée surveiller qui te dévaste.

Il commença à se retirer, avec une lenteur calculée, presque sadique. Je sentis chaque ride de son sexe glisser contre ma chair trempée, un frottement si intense que je crus que j'allais défaillir. Puis, juste avant de sortir tout à fait, il repartit de l'avant, un coup de rein sec et puissant qui me fit claquer la tête contre la pierre froide du mur.

Clac. Le bruit de nos bassins se rencontrant résonna comme un coup de feu dans le silence de la prison.

— Ah... Dieu... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un sifflement.

Je n'étais plus une femme de loi, plus une gardienne, plus rien d'autre qu'un réceptacle de chair assoiffé. Mes hanches se soulevèrent d'elles-mêmes, cherchant à combler le vide insupportable qu'il laissait à chaque retrait. Je voulais qu'il m'écrase. Je voulais qu'il m'efface.

Il accéléra la cadence. Le rythme devint un balancement de damnés, une danse sauvage où la sueur commençait à perler sur nos fronts pour se mélanger en longues traînées salées. Chaque fois qu'il s'enfonçait, je sentais mon urètre s'écraser, ma prostate féminine palpiter sous la pression de son assaut répété. La mouillure, abondante, chaude, créait un bruit de succion obscène à chaque va-et-vient, un écho liquide qui me faisait rougir de honte et de désir.

— Tu es si serrée... grogna-t-il, ses dents frôlant le lobe de mon oreille. Comme si tu n'avais été faite que pour moi. Dis-le. Dis que tu m'appartiens avant que je ne franchisse cette porte.

Je secouai la tête, les larmes piquant mes yeux. La douleur de son départ imminent était plus vive que celle de son sexe me labourant les entrailles.

— Je... je suis à toi. Prends tout. Ne me laisse rien.

Ma confession le fit basculer dans une sorte de fureur animale. Il lâcha mes poignets pour saisir mes cuisses, les remontant par-dessus ses épaules. Dans cette position de vulnérabilité totale, mon sexe était grand ouvert, offert aux assauts sans pitié de cet homme qui n'avait plus rien à perdre. Il ne cherchait plus le plaisir, il cherchait la destruction.

Je voyais ses muscles saillir, les veines de son cou se gonfler sous l'effort. À chaque coup de boutoir, je sentais son gland frapper mon col de l'utérus avec une précision chirurgicale, déclenchant des ondes de choc électriques qui irradiaient jusque dans mes orteils. C'était un massacre sensoriel. Je sentais l'odeur de notre sexe mêlé, une effluve musquée et primitive qui saturait l'air de la cellule, rendant l'oxygène rare.

— Regarde ce que je te fais, haleta-t-il, sa voix se brisant sous l'intensité de sa propre jouissance montante. Regarde comme je te possède.

Je baissai les yeux vers le point de notre jonction. C'était une vision de débauche pure. Son sexe sombre et luisant disparaissait entièrement dans mes lèvres rougies, gonflées, qui semblaient l'engloutir avec une faim insatiable. La peau de mes cuisses était marbrée par la force de sa poigne, des marques qui resteraient demain, quand il serait loin, comme les seuls vestiges de cette nuit de cendres.

Le plaisir commença à s'accumuler à la base de mon ventre, une boule de feu qui menaçait d'exploser. Mon clitoris, malmené par le frottement incessant de son pubis contre le mien, était devenu un point de douleur insoutenable, une perle de nerf à vif qui ne demandait qu'une étincelle pour s'embraser.

— Encore... suppliai-je, mes jambes s'enroulant autour de ses reins pour l'attirer plus profondément encore. Ne t'arrête pas... S'il te plaît, brise-moi.

Il grogna, un son qui venait du fond de ses tripes, et saisit une de mes mains pour porter mes doigts à ma propre bouche.

— Suce-les, ordonna-t-il. Goûte-toi. Goûte à quel point tu es prête pour moi.

J'obéis, les yeux perdus dans les siens, sentant le sel de ma propre excitation sur ma langue alors qu'il redoublait de violence. Il n'y avait plus de tendresse, seulement cette urgence désespérée de deux êtres qui savent que le temps leur est compté. Le rythme devint frénétique, une mitraille de chair contre chair qui me fit perdre toute notion d'espace et de temps.

Je sentais les premières contractions de mon orgasme pointer, un frisson qui partait de ma colonne vertébrale pour se perdre dans mon bas-ventre, mais il ne me laissa pas succomber. Il ralentit soudain, s'arrêtant presque au milieu d'un coup, me laissant suspendue au-dessus de l'abîme, haletante, le corps secoué de tremblements.

— Pas encore, murmura-t-il, ses yeux brillant d'une cruauté aimante. Je veux que tu brûles. Je veux que chaque fibre de ton corps hurle mon nom quand tu finiras.

Il se pencha, capturant mes lèvres dans un baiser qui goûtait le sang et le désespoir, pendant que sa main descendait entre nos corps pour trouver ce point précis, ce petit bouton de chair qui dictait désormais ma survie. Ses doigts commencèrent un travail de torture, tournoyant avec une pression calculée, tandis que son sexe reprenait un mouvement lent, profond, tortueux, explorant les moindres replis de mon intimité dévastée.

Je savais que le point de non-retour approchait. Je le sentais dans la rigidité de son corps, dans la façon dont ses doigts tremblaient contre ma peau. Nous étions sur le

point de basculer, et cette fois, il n'y aurait aucun filet pour nous rattraper.

Ses doigts étaient des instruments de supplice, une cadence métronomique qui réduisait mon monde à ce seul point de contact, brûlant, électrique. Chaque rotation de son pouce sur mon clitoris gorgé de sang déclenchait une décharge qui remontait le long de ma colonne vertébrale pour exploser derrière mes paupières closes. Je ne voyais plus que des taches de lumière pourpre. Je n'entendais plus que le sifflement de ma propre respiration, de plus en plus courte, de plus en plus rauque.

— Regarde-moi, ordonna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement guttural contre mon oreille.

J'ouvris les yeux, et ce que j'y vis m'acheva. Il y avait une détresse sauvage dans ses prunelles sombres, une volonté farouche de s'ancrer en moi, de marquer mon âme autant que ma chair avant que l'aube ne nous arrache l'un à l'autre. Il ne faisait pas seulement l'amour ; il menait une guerre contre l'oubli.

Il intensifia la poussée. Son sexe, dur comme de la pierre, s'enfonçait avec une lenteur calculée, étirant mes parois jusqu'à la limite de la déchirure. Je me cambrai, les ongles plantés dans ses épaules larges, cherchant à réduire l'espace entre nous, à fusionner nos peaux suintantes de sueur. L'odeur de nos corps entremêlés, ce parfum musqué de sexe et de désespoir, m'enivrait plus que n'importe quelle drogue.

— S'il te plaît... balbutiai-je, ma voix brisée par un sanglot que je ne pouvais plus retenir. Maintenant. Je t'en supplie...

Il ne répondit pas, mais son rythme changea brusquement. La retenue vola en éclats. Le mouvement lent et tortueux devint un pilonnage frénétique, une possession animale. Chaque coup de reins claquait contre mes fesses avec un bruit sourd, charnel, tandis que sa main quittait mon intimité pour venir s'enrouler autour de ma gorge, sans serrer, juste pour me rappeler qu'il tenait ma vie entre ses doigts.

J'étais une plaie ouverte, un cri silencieux. Je sentais le flux de mon excitation inonder ses cuisses, une chaleur visqueuse qui lubrifiait nos frictions de plus en plus violentes. C'était une danse macabre au bord du gouffre. Je voyais ses muscles saillir, ses veines battre sous la peau de son cou, l'effort qu'il faisait pour ne pas basculer trop vite.

— Dis-le, haleta-t-il, ses hanches s'écrasant contre les miennes avec une force qui me fit gémir de douleur et de plaisir. Dis que tu es à moi. Dis que ce foutu départ ne changera rien.

— Je suis à toi... à en crever, hurlai-je presque, alors que la première vague de l'orgasme commençait à déferler.

C'était un tsunami. Les parois de mon vagin se contractèrent violemment autour de lui, un étau rythmique qui sembla briser sa dernière barrière. Il poussa un cri qui n'avait plus rien d'humain, son visage se crispant dans un masque de pure agonie extatique. Il s'enfonça une dernière fois, si profondément que je crus qu'il allait toucher mon cœur, et se figea.

Je sentis le jaillissement de sa semence, de grandes saccades brûlantes qui inondaient mes entrailles, me remplissant de lui, de son essence, de sa dernière promesse. Mon propre plaisir explosa en une myriade d'étincelles douloureuses, mon corps se tordant sous les spasmes, mes reins s'élevant pour accueillir chaque goutte de sa déchéance. On aurait dit que nos corps cherchaient à s'écorcher, à se fondre, à s'annihiler.

Pendant de longues secondes, le temps s'arrêta. Seuls comptaient le battement de nos cœurs désordonnés et le glissement de nos peaux moites. Le silence qui suivit fut plus lourd que tous les adieux du monde.

Il s'effondra sur moi, son front contre mon épaule, son souffle brûlant marquant ma

clavicule. Je sentais encore son sexe palpiter à l'intérieur de moi, s'amollissant lentement, laissant s'échapper un mélange de nous, une traînée tiède qui glissait sur mes draps. C'était le liquide de notre défaite.

Il ne bougea pas. Il ne dit rien. Sa main, toujours posée sur ma gorge, se fit plus légère, presque une caresse. Je passai mes doigts dans ses cheveux trempés de sueur, sentant les larmes piquer mes yeux. Ce n'était pas seulement du sexe. C'était une communion de condamnés.

Dans l'ombre de la chambre, l'air redevenait froid. L'odeur du foutre et de la sueur commençait déjà à se dissiper, emportant avec elle l'illusion que nous pouvions arrêter le temps. Demain, il serait loin. Demain, ma peau ne connaîtrait plus que le vide.

Il se retira de moi avec une lenteur déchirante, un déchirement physique qui me laissa une sensation de béance insupportable. Sans un mot, il se rallongea à mes côtés, me tirant contre lui, nos jambes s'emmêlant une dernière fois. Je fermai les yeux, respirant son odeur, tentant de graver chaque pore de sa peau dans ma mémoire, car je savais qu'à partir de maintenant, je ne serais plus qu'un fantôme hanté par le souvenir de cette nuit où nous nous étions aimés comme on s'égorge : avec une fureur absolue et le goût du sang dans la bouche.

Le silence de la chambre devint notre tombeau. L'aube pointait déjà à l'horizon, une menace pâle et froide qui allait bientôt tout effacer, sauf l'empreinte brûlante de son corps dans le mien.

Chapitre 18

Le Vide

Le gris de l'aube s'est glissé par les fentes des stores, tranchant la pénombre de la chambre comme une lame de scalpel. Froid. Stérile. Implacable.

Je suis restée allongée là, immobile, fixant le plafond craquelé de ma chambre de fonction pendant ce qui m'a semblé être une éternité. Julian n'est plus là. Sa place dans le lit est déjà froide, mais les draps portent encore les stigmates de notre naufrage. Je peux sentir l'humidité persistante entre mes cuisses, ce mélange de son foutre et de ma propre cyprine qui commence à sécher, collant ma peau, me rappelant avec une cruauté indicible que, quelques heures plus tôt, il m'ouvrait en deux pour mieux recoudre mon âme.

Je me suis redressée avec une lenteur de mourante. Chaque mouvement était une agonie. Mes muscles, courbatués par la violence de nos éreintes, hurlaient son absence. Je me suis assise au bord du matelas, les pieds nus sur le lino glacial. J'ai baissé les yeux sur mon corps. Il y avait des marques rouges sur mes hanches, l'empreinte de ses doigts gravée dans ma chair comme une signature. Sur mon ventre, une traînée de semence séchée brillait sous la lumière blafarde du matin.

C'était tout ce qu'il me restait de lui : des débris biologiques et une douleur sourde au fond du bassin.

Je n'ai pas cherché à me laver tout de suite. Je voulais garder cette souillure, ce vestige de son animalité qui m'avait enfin fait me sentir vivante après des années de stase glacée. J'ai porté mes doigts à mon sexe, effleurant mes lèvres encore gonflées, sensibles au moindre contact. Une pointe de douleur électrique a traversé mon échine.

En m'enfonçant un doigt, j'ai senti la viscosité de son passage s'écouler doucement. J'ai porté ma main à mon visage, respirant l'odeur de mâle, de sueur et de sexe brut. J'ai eu envie de hurler, mais seul un sanglot sec, une sorte de râle étranglé, a franchi mes lèvres.

Julian était parti. L'Institut Val-des-Soupirs lui avait rendu sa liberté, ou peut-être l'avait-il simplement recraché après qu'il eut fini de consumer sa gardienne.

Je me suis levée. Mes jambes ont flanché un instant. Je me sentais vide, une enveloppe évidée de sa substance. Je n'étais plus la Gardienne-chef rigoureuse, celle qui marchait la tête haute dans ces couloirs en faisant claquer ses talons comme des sentences. J'étais une épave.

J'ai enfilé ma robe de chambre sans même m'essuyer, laissant le tissu froter contre mon intimité irritée, prolongeant le supplice. Je suis sortie de ma chambre.

Les couloirs de l'Institut étaient déserts. À cette heure, les patients dormaient encore, assommés par les sédatifs ou par le poids de leurs propres démons. Le silence était oppressant, seulement rompu par le ronronnement lointain des systèmes de ventilation. Chaque pas que je faisais résonnait comme un glas.

Je me suis arrêtée devant la porte de la chambre 214. Sa chambre.

Je savais qu'elle avait déjà été nettoyée. Le protocole ici est d'une efficacité chirurgicale. Dès qu'un patient sort, on efface son passage. On désinfecte, on récuré, on blanchit. On supprime les preuves qu'un humain a souffert entre ces murs.

J'ai poussé la porte.

L'odeur de l'antiseptique m'a frappée au visage, agressive, déshumanisée. Les draps étaient tirés au cordeau, d'un blanc aveuglant. La table de chevet était vide. Il ne

restait rien de Julian. Rien de son magnétisme sombre, rien de l'aura de danger et de désir qui l'entourait. J'ai avancé jusqu'au lit et j'ai posé ma main sur le matelas. C'était dur, sans âme.

C'est là, dans ce silence de morgue, que la réalité m'a percutée. Je ne pouvais plus rester. Je ne pouvais plus être celle qui surveille les pulsions des autres alors que les miennes m'avaient conduite à ma propre perte. J'avais brisé toutes les règles. J'avais laissé un patient s'introduire non seulement dans mon lit, mais sous ma peau, brisant la glace de ma frigidité traumatique pour y injecter un venin dont je ne guérirai jamais.

Je me suis vue dans le miroir de la salle de bain, un reflet que je ne reconnaissais plus. Mes yeux étaient cernés, mon regard éteint. Ma lèvre inférieure était légèrement fendue, souvenir d'un baiser trop sauvage. Je ressemblais à ce que j'étais : une femme dévastée par un homme qu'elle était censée soigner.

Je suis ressortie, marchant d'un pas plus assuré cette fois, portée par une résolution amère. Je me suis dirigée vers mon bureau, le sanctuaire de mon autorité passée.

En entrant, l'air me parut raréfié. J'ai allumé la lampe d'architecte, la lumière crue découpant les dossiers empilés sur mon bureau. J'ai pris une feuille de papier, une simple feuille blanche, et j'ai saisi mon stylo. Ma main tremblait, mais mon esprit était d'une clarté effrayante.

« Par la présente, je vous informe de ma démission immédiate... »

Les mots semblaient dérisoires. Ils ne disaient rien de la brûlure dans mes entrailles, rien du vide sidéral qui s'était installé dans ma poitrine. Ils ne disaient pas que je parlais parce que le fantôme de Julian allait hanter chaque recoin de cet institut, chaque ombre, chaque gémissement derrière les portes closes.

Une larme est tombée sur le papier, faisant baver l'encre noire. Puis une autre. Je ne pleurais pas seulement son départ. Je pleurais la femme que j'avais été, cette automate de glace qui n'existait plus. Julian m'avait brisée, certes, mais il m'avait rendue au monde des vivants, et la vie faisait un mal de chien.

Je me suis effondrée sur mon siège, pressant mes mains contre mon visage. L'odeur de lui était toujours là, sur mes doigts. Elle m'étouffait autant qu'elle me sauvait. Je me suis mise à sangloter, des spasmes violents qui secouaient tout mon être, alors que le souvenir de ses mains me labourant les reins me revenait avec une force herculéenne.

J'étais libre, et j'étais en enfer.

Le silence de l'institut était une lame de rasoir qui m'entaillait la peau à chaque seconde. J'ai repoussé ma chaise, le cri strident du métal sur le parquet résonnant comme un blasphème dans ce temple de la rigueur. Mes jambes tremblaient, mais mon corps, mu par une volonté qui n'était plus la mienne, m'a portée hors de mon bureau.

Je ne voulais pas partir comme ça. Pas sans une dernière dose de mon poison.

Mes pas m'ont conduite mécaniquement vers le couloir du fond, là où l'obscurité se faisait plus dense, là où les caméras semblaient toujours fermer les yeux. La porte de son bureau était entrouverte. Une simple fente de lumière dorée découpait le tapis sombre. Mon cœur a heurté mes côtes avec une violence telle que j'ai cru m'évanouir.

Il était là.

Julian ne m'a pas entendue entrer. Il était debout, de dos, penché sur son immense bureau d'acajou. Sa veste était jetée sur un fauteuil, sa chemise blanche, déboutonnée au col, révélait la courbe puissante de ses trapèzes. Il rangeait des dossiers dans un

carton, des gestes secs, saccadés, qui trahissaient une rage contenue.

— Je pensais que tu étais déjà loin, ai-je lâché d'une voix qui n'était qu'un souffle éraillé.

Il s'est figé. Ses épaules se sont contractées, dessinant sous le tissu fin la tension de ses muscles. Il a pris une lente inspiration, puis s'est retourné. Ses yeux étaient deux puits de pétrole en feu, cerclés de rouge. L'épuisement et le désir s'y livraient une guerre sans merci.

— Eléonore, a-t-il grogné. Va-t'en. Maintenant.

— J'ai démissionné, Julian.

Le silence est retombé, plus lourd qu'une pierre tombale. Il a lâché le dossier qu'il tenait. Le papier s'est éparpillé au sol dans un bruissement dérisoire. Il a fait un pas vers moi, puis deux, l'espace entre nous se réduisant jusqu'à ce que je sente la chaleur irradiant de son corps.

— Pourquoi ? a-t-il demandé, sa voix vibrant d'une fureur sourde. Tu avais tout ici. Ta carrière, ta respectabilité...

— Je n'ai plus rien ! ai-je hurlé, le frappant au torse de mes poings fermés. Tu m'as tout pris ! Tu m'as vidée de ma substance et maintenant tu t'en vas en me laissant cette carcasse qui ne sait plus comment respirer sans toi !

Il a saisi mes poignets dans une poigne de fer, me stoppant net. Ses doigts s'enfonçaient dans ma chair, marquant ma peau de futures ecchymoses que j'arborerais comme des bijoux.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? a-t-il soufflé contre mes lèvres, son haleine

chargée de café et de tabac froid m'enivrant instantanément. Tu crois que je n'ai pas envie de te plaquer contre ce putain de mur et de te baiser jusqu'à ce qu'on oublie nos noms ?

— Alors fais-le, ai-je défié, mes larmes coulant désormais librement, traçant des sillons brûlants sur mes joues. Brise-moi une dernière fois. Finis le travail.

Ses yeux ont basculé dans l'animalité. Sans un mot, il m'a fait pivoter et m'a projetée contre le bureau. Mes hanches ont percuté le bord dur de l'acajou, m'arrachant un gémissement de douleur qui s'est mué en un soupir de plaisir lorsqu'il s'est pressé contre moi. Sa main a plongé dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour exposer ma gorge.

— Tu veux que je te détruise ? murmura-t-il à mon oreille, sa langue traçant une ligne de feu sur mon lobe. Regarde-toi, Eléonore. Tu es déjà en cendres.

D'un geste brusque, il a relevé ma jupe droite, le tissu craquant sous la violence de son mouvement. Mes cuisses nues ont frissonné au contact de l'air frais, puis ont brûlé lorsqu'il a glissé ses mains calleuses sous mes fesses pour me soulever et m'asseoir sur le bureau, parmi les dossiers éparpillés.

Il n'y avait plus de place pour la douceur. C'était une exécution.

Ses doigts ont crocheté le bord de ma culotte en dentelle et l'ont arrachée d'un coup sec. Le bruit de la soie qui se déchire a agi comme un détonateur. J'étais trempée, une humidité collante et impatiente qui réclamait son dû. Julian a plongé son regard dans le mien, sa main s'enfonçant entre mes jambes avec une brutalité possédante.

— Regarde-moi, a-t-il ordonné alors que ses doigts s'enfonçaient en moi, explorant ma fente avec une rudesse qui me fit cambrer le dos. Tu es à moi. Même dans le vide, tu resteras à moi.

Il a libéré son sexe, raide et pulsant, de son pantalon. Je l'ai vu, impressionnant, une veine saillante courant sur toute sa longueur, luisant déjà d'un désir sauvage. Sans aucun préliminaire, il a saisi mes cuisses, les écartant au maximum, et s'est enfoncé en moi d'un seul coup de rein magistral.

Le cri qui a quitté ma gorge n'avait rien d'humain. C'était un déchirement, une union de douleur et d'extase si intense que ma vision s'est troublée. Il me remplissait totalement, étirant mes parois jusqu'au point de rupture, s'ancrant au plus profond de mes entrailles comme s'il voulait y laisser une marque indélébile.

— Julian... gémis-je, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, labourant sa peau à travers sa chemise.

Il a commencé à bouger, des va-et-vient rapides, profonds, percutants. À chaque assaut, mon corps glissait sur le bois verni du bureau, envoyant des stylos et des cadres photo valser sur le sol. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquaient, ce claquement humide et sourd, emplissait la pièce, couvrant le bruit de ma respiration saccadée.

Il me baisait avec une faim de condamné, ses hanches martelant les miennes sans relâche. Je sentais sa sueur perler sur son front et tomber sur ma poitrine, se mélangeant à mes larmes. C'était sale, c'était désespéré, c'était la seule vérité qu'il nous restait.

— Dis-le, haleta-t-il, ses dents se plantant dans l'épaule de mon chemisier, déchirant le tissu pour mordre ma peau. Dis que tu ne seras jamais libre.

— Jamais... j'ai hoqueté, alors que le plaisir commençait à monter en vagues violentes, une pression insoutenable à la base de mon ventre. Je suis à toi... putain, Julian, ne t'arrête pas !

Il a accéléré la cadence, son visage crispé dans un masque de pure agonie érotique. Sa main s'est abattue sur mon sein, le pétrissant avec une force qui aurait dû me faire mal, mais qui ne faisait qu'attiser l'incendie. Je sentais son sexe s'engorger encore davantage, sa semence sur le point de jaillir, alors que mon propre orgasme pointait, une décharge électrique prête à tout dévaster sur son passage.

Le monde autour de nous n'existait plus. Il n'y avait que ce bureau, cette odeur de sexe et de désespoir, et ce rythme animal qui nous consumait vivants.

— Regarde-moi mourir en toi, Eléonore, a-t-il grogné, ses yeux s'écarquillant alors que ses muscles se figeaient pour l'assaut final.

Je n'ai pas pu répondre. Mon corps a explosé. Des spasmes incontrôlables ont saisi mon sexe, broyant le sien dans une étreinte spasmodique. J'ai jeté ma tête en arrière, ma gorge offerte, tandis que je sentais son jet brûlant inonder mon col, vague après vague, une lave sacrée qui scellait notre perte.

Il s'est effondré contre moi, son souffle court brûlant mon cou, son poids m'écrasant contre le bois dur. Nous étions soudés, liés par les fluides et la douleur, deux spectres s'accrochant l'un à l'autre dans un bureau qui n'était déjà plus le nôtre.

Mais le silence qui a suivi n'était pas un apaisement. C'était le prélude à la chute finale.

Le silence qui a suivi n'était pas un apaisement. C'était un linceul de plomb, une chape glaciale qui retombait sur nos épaules trempées de sueur. Je suis resté là, écrasé sur elle, mon visage enfoui dans le creux de son épaule, respirant l'odeur de sa peau mêlée à l'effluve âcre et métallique de notre débauche. Mon cœur cognait contre sa poitrine, un tambour de guerre s'essoufflant dans la défaite.

Je me suis retiré d'elle avec une lenteur de supplicé. Le bruit de ma chair glissant hors de la sienne, ce chuintement humide et impudique, a déchiré le calme du bureau. Je l'ai vue tressaillir. Sur le bois sombre du bureau, la nappe de mon foutre s'étalait, mêlée à son désir, une tache laiteuse et brillante qui marquait notre ruine. Quelques gouttes ont perlé le long de ses cuisses de marbre, traçant des sillons argentés avant de s'écraser sur le tapis de l'Institut.

C'était dégueulasse de beauté. C'était le naufrage parfait.

— Eléonore, ai-je murmuré, ma voix n'étant plus qu'un froissement de papier de verre.

Elle n'a pas bougé. Ses jambes pendaient encore dans le vide, écartées, offrant sa vulnérabilité à la lumière crue des néons qui grésillaient au plafond. Ses yeux étaient fixés sur le plafond, vides de tout, sauf de cette tristesse insondable qui me rongait les os. Elle ressemblait à une poupée brisée qu'on venait de jeter après en avoir trop usé.

Je me suis rhabillé en tremblant, mes doigts incapables de boutonner ma chemise correctement. Chaque geste me semblait une trahison. Remettre mon pantalon, c'était refermer la cicatrice, c'était acter que nous n'étions plus ces deux animaux fusionnant dans la douleur, mais deux étrangers dont les chemins s'arrêtaient ici.

Elle s'est redressée soudainement. Ses mains ont cherché sa jupe, l'ont remise en place d'un geste mécanique, presque digne, malgré la traînée de fluide qui maculait encore le tissu. Elle a ramassé une enveloppe froissée sur le coin du bureau. Elle ne m'a pas regardé.

— C'est fini, Julian. Pas seulement nous. Tout ça.

Elle a posé la lettre de démission entre nous, sur la tache encore humide de notre

étrainte. Le papier a immédiatement bu le liquide, se gondolant, se souillant de notre intimité.

— Tu ne peux pas partir, ai-je grogné, une rage impuissante me montant à la gorge. Tu ne peux pas me laisser seul dans cet enfer après ce qu'on vient de faire. Regarde-moi !

Je l'ai saisie par les poignets, mes doigts s'enfonçant dans sa peau fine. Je voulais la secouer, je voulais la ramener sur ce bureau, la reprendre jusqu'à ce qu'elle oublie son propre nom, jusqu'à ce que le monde entier se résume à la friction de nos sexes. Mais son regard a croisé le mien.

Et j'ai vu.

J'ai vu les larmes qui ne coulaient pas encore, mais qui noyaient déjà son âme. J'ai vu le vide qu'elle portait en elle, un abîme que même mon corps, même ma fureur, même mon sperme ne pourraient jamais combler.

— Je n'existe déjà plus ici, Julian, a-t-elle soufflé. Je suis un fantôme. Tu baises un cadavre depuis des mois, tu ne t'en rends pas compte ?

Elle s'est dégagee avec une douceur qui me fit plus de mal qu'une gifle. Elle a lissé ses cheveux défaits, a essuyé du revers de la main une goutte de sueur sur sa tempe. Elle a ramassé son sac, s'est détournée. Chaque pas qu'elle faisait vers la porte résonnait comme un coup de hache dans ma poitrine.

— Eléonore ! ai-je crié, ma voix se brisant dans un sanglot que je ne pouvais plus contenir.

Elle s'est arrêtée, la main sur la poignée. Elle n'a pas tourné la tête.

— On s'est aimés jusqu'à s'égorger, Julian. Regarde ce qu'on est devenus. De la viande et du regret.

Elle a ouvert la porte. Le couloir de l'institut, froid, aseptisé, l'a aspirée. J'ai fait un pas, j'ai voulu courir, mais mes jambes ont lâché. Je me suis effondré sur le bureau, mes mains s'étalant dans l'humidité grasse de notre dernier acte. J'ai porté mes doigts à ma bouche, goûtant son sel, son sexe, ma propre défaite.

L'odeur de nous flottait encore dans l'air, lourde, suffocante. Mais elle n'était plus là. Le vide qu'elle laissait était une décharge électrique qui dévastait tout sur son passage, brûlant mes nerfs, mes souvenirs, mon avenir.

J'ai enfoui mon visage dans mes bras, contre le bois qui portait encore la chaleur de son corps, et j'ai hurlé. Un cri sans nom, un cri de bête blessée à mort, tandis que les premières larmes, brûlantes comme de la lave, venaient se mêler au foudre et à la sueur sur le bureau de mon agonie.

Le chapitre de l'institut était clos. Le Vide commençait, et il allait m'engloutir tout entier.

Chapitre 19

La Liberté a un Prix

Six mois. Cent quatre-vingts jours à compter les battements d'un cœur que je croyais mort et qui, pourtant, s'obstine à cogner contre mes côtes comme un prisonnier contre les barreaux de sa cellule.

L'appartement que j'occupe à présent, au dernier étage d'un vieil immeuble de Brest, sent le sel, le bois ciré et la solitude. C'est un décor de transition, un purgatoire que j'ai choisi pour oublier l'odeur de désinfectant et de sexe désespéré du Val-des-Soupirs. Ici, la pluie gifle les vitres avec une régularité de métronome, et le vent de l'Atlantique s'engouffre dans les fentes des huisseries, imitant parfois le souffle court d'un homme à l'agonie. Ou au sommet de son plaisir.

Je me tiens debout devant la fenêtre, une tasse de café brûlant entre mes mains tremblantes. J'observe la grisaille du port. Ma peau me gratte. C'est une sensation constante, une démangeaison interne que je ne peux apaiser. Depuis Julian, mon corps n'est plus une forteresse de glace ; c'est un champ de ruines encore fumant. Il a brisé la frigidité qui me servait d'armure, me laissant à vif, exposée, affamée. Chaque frottement de mon pull en laine contre mes mamelons est un rappel cruel de sa bouche. Chaque pas que je fais, sentant le glissement de ma culotte de coton entre mes cuisses, ravive le souvenir de l'humidité que je sécrétais sous son regard de prédateur.

Je suis devenue ce que je craignais le plus : une créature de besoins.

On dit que le temps guérit tout. C'est un mensonge de lâche. Le temps ne fait que creuser le manque, le transformant en une entité physique, une bête tapie dans

l'ombre de mes reins qui attend son heure.

Le bruit sec du courrier tombant dans la fente de la porte me fait sursauter. Le café manque de déborder sur mes doigts. Je pose la tasse sur le rebord de la fenêtre, le cœur battant à une cadence irrégulière. Personne ne m'écrit ici. Je n'ai laissé d'adresse à personne, pas même à l'administration de la clinique. J'ai disparu. J'ai voulu m'effacer.

Je traverse le salon d'un pas lent, presque hésitant. Mes pieds nus sont froids sur le parquet qui craque. Sur le paillason, une enveloppe unique. Elle est crème, épaisse, d'une qualité qui détonne avec la pauvreté du hall d'entrée. Il n'y a pas de timbre, pas de tampon de la poste. Elle a été déposée à la main.

Mon nom, *Éléonore*, est calligraphié au recto. Une écriture penchée, agressive, qui semble mordre le papier.

Je sens une décharge électrique partir de ma nuque pour finir sa course entre mes jambes, déclenchant une pulsation sourde que je n'avais pas ressentie depuis notre dernier adieu sanglant. Mes doigts se crispent sur le papier. L'odeur me frappe avant même que je ne l'ouvre. Ce n'est pas le parfum d'un homme ordinaire. C'est un mélange de tabac froid, de santal et de quelque chose de plus organique. Une odeur de peau chauffée. Son odeur.

Je m'adosse à la porte close, les jambes soudainement molles. Je me laisse glisser sur le sol, l'enveloppe pressée contre mon sein gauche. Je ferme les yeux, et je le vois. Je vois Julian tel qu'il était dans cette chambre d'isolement, les poignets marqués par les sangles, le regard brûlant de cette faim que rien ne pouvait rassasier. Je sens ses mains — ces mains de pianiste et de bourreau — s'emparer de ma taille, me soulevant comme si je ne pesais rien pour me plaquer contre le mur froid.

Mes doigts tremblent tellement que je déchire presque le papier en ouvrant

l'enveloppe. À l'intérieur, une seule feuille, et une clé. Une clé en laiton, lourde, ancienne.

Je déplie le papier. Deux phrases seulement.

« La liberté a un prix, Éléonore. Le mien, c'est de te voir brûler une dernière fois. »

En bas de la page, une adresse. Un hôtel de luxe à quelques kilomètres d'ici, une bâtisse isolée sur la falaise, surplombant le vide.

Une vague de chaleur furieuse me submerge. Ma respiration devient courte, saccadée. La haine et le désir se mélangent dans ma gorge comme un poison sucré. Il me traque. Il sait où je suis. Il a attendu que je pense être en sécurité, que je pense avoir reconstruit les murs de ma prison intérieure, pour venir les dynamiter.

Ma main libre descend d'elle-même vers mon entrejambe. À travers le tissu fin de mon pantalon de détente, je sens que je suis déjà trempée. C'est une trahison. Mon corps est un traître qui répond à l'appel de son maître avant même que ma tête n'ait pu formuler une insulte. Je frotte le sommet de mon sexe du bout des doigts, un geste désespéré, maladroit. Je gémiss, un son rauque qui se perd dans la pièce vide.

« Espèce de connard... » je murmure, les dents serrées, alors que la première vague de plaisir, violente et non désirée, me tord le ventre.

Je visualise ses yeux, ce bleu d'orage qui semble lire dans mes entrailles. Je l'imagine me regardant en ce moment même, sachant exactement l'effet que ces quelques mots auraient sur moi. Il connaît ma fragilité. Il sait que sous ma rigueur de gardienne-chef, il y a une femme qui ne demande qu'à être soumise à ses excès.

La clé est froide dans ma paume, mais elle me brûle la peau. C'est une invitation au désastre. Un pacte avec le diable que j'ai déjà signé avec mon sang et mes fluides six

mois plus tôt.

Je me relève, les jambes chancelantes, le souffle encore erratique. Je me regarde dans le miroir de l'entrée. Mes joues sont rouges, mes yeux brillent d'une lueur sauvage que je ne reconnais pas. Je ne suis plus la directrice adjointe du Val-des-Soupirs. Je ne suis plus la femme brisée qui se cache à Brest.

Je suis sa proie. Et la proie a faim de son prédateur.

Je sais que si j'y vais, il n'y aura pas de retour possible. Il n'y aura pas de guérison, seulement une destruction mutuelle, un incendie qui nous réduira tous les deux en cendres. Mais alors que je saisis mes clés de voiture et mon manteau, une seule pensée martèle mon crâne au rythme de mon sexe qui lance :

Je préfère brûler avec lui que de geler sans lui.

La route entre Brest et les landes désolées qui bordent le Val-des-Soupirs me semble durer une éternité, une agonie de bitume et de phares aveuglants. La pluie martèle le pare-brise, un rythme métronomique qui s'accorde aux battements de mon cœur, lourd, gras, prêt à exploser. Mes doigts sont crispés sur le volant au point que mes articulations blanchissent. Dans ma poche, la clé pèse une tonne. Elle est le centre de gravité de mon existence.

Je gare la voiture sur le bas-côté, à quelques centaines de mètres de la vieille bâtisse annexe, celle que l'administration avait oubliée, cachée derrière les pins maritimes tordus par le sel. Je sors. L'air marin me cingle le visage, mais je ne sens pas le froid. Je sens seulement ce brasier entre mes cuisses, cette humidité poisseuse qui me rappelle que je ne suis plus qu'un corps en attente de son châtiment.

Je marche dans la boue, mes chaussures de ville s'enfonçant dans l'humus décomposé. Quand j'atteins la porte en chêne massif, je tremble de tous mes

membres. Je glisse la clé. Le mécanisme grince, un cri de métal contre métal qui déchire le silence de la nuit.

L'intérieur sent la poussière, le renfermé, et cette odeur de tabac froid et de peau mâle que je reconnaîtrais entre mille. L'odeur de Julian.

— Entre, Éléonore. Ne reste pas sur le seuil comme une sainte. Nous savons tous les deux que tu as laissé ta vertu au fond d'une cellule il y a bien longtemps.

Sa voix me transperce. Elle est plus rauque que dans mes souvenirs, chargée d'un mépris qui me fait vaciller. Il est là, debout près de la cheminée éteinte, une silhouette massive découpée par la faible lueur de la lune qui filtre à travers les vitres sales. Il ne bouge pas. Il m'observe.

— Tu m'as envoyé cette clé, je murmure, ma voix s'étranglant dans ma gorge sèche. Pourquoi maintenant ? Après six mois de silence ?

Il fait un pas vers moi. Ses bottes résonnent sur le plancher vermoulu. À chaque seconde qui nous rapproche, l'air s'épaissit, devient irrespirable. Il s'arrête à quelques centimètres de moi. Sa chaleur m'enveloppe, une radiation brutale qui me donne envie de m'effondrer à ses pieds.

— Six mois, répète-t-il avec un rire sans joie. Six mois à t'imaginer essayer de mener ta petite vie de femme respectable. À t'imaginer dans les bras d'un homme qui ne sait pas que tu aimes être brisée. Que tu as besoin qu'on t'arrache ton masque.

Ses doigts, rudes, calleux, saisissent mon menton et me forcent à lever la tête. Ses yeux sont deux abîmes de noirceur.

— Regarde-moi, petite gardienne. Est-ce qu'il te manque ? Le bruit des verrous ? La sueur sur les murs de pierre ? Ou est-ce que c'est l'odeur de mon foutre sur ta peau qui

t'empêche de dormir ?

— Je te hais, je souffle, alors que mes mains montent d'elles-mêmes pour s'agripper à ses revers de veste.

— Mens-moi encore, ordonne-t-il en serrant sa poigne sur ma mâchoire. Dis-moi que tu n'as pas mouillé ton siège de voiture en venant ici. Dis-moi que ton sexe ne palpite pas à l'idée que je pourrais te détruire ici même, sur ce sol dégueulasse.

Il n'attend pas de réponse. Il plaque brutalement ses lèvres contre les miennes. Ce n'est pas un baiser, c'est une invasion. Ses dents mordent ma lèvre inférieure jusqu'au sang, le goût métallique de l'hémoglobine se mélangeant à notre salive. Ma langue cherche la sienne avec une faim animale, une urgence qui me fait gémir de douleur et de plaisir.

Il m'accule contre le mur de pierre froide. Le contraste entre le froid du granit dans mon dos et la chaleur de son corps qui m'écrase est insoutenable. Ses mains descendent, rageuses, et agrippent mes fesses à travers le tissu fin de ma jupe, soulevant mes pieds du sol.

— Tu es trempée, grogne-t-il contre mon cou, sa respiration brûlante me donnant des frissons électriques. Tu es une putain de fontaine, Éléonore. Tu as faim de moi, hein ? Tu as besoin de sentir que tu n'es rien.

— Je n'en peux plus, Julian... S'il te plaît...

— S'il te plaît quoi ? Que je t'ouvre ? Que je te remplisse jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom ?

D'un geste violent, il déchire la soie de mon chemisier. Les boutons sautent et roulent sur le plancher comme de petits cadavres de nacre. Il libère mes seins de leur prison

de dentelle, ses mains massives les broyant avec une force qui me tire un cri. Il ne me ménage pas. Il n'y a aucune tendresse ici, seulement une soif de possession mutuelle, un besoin viscéral de se marquer.

Ses lèvres descendent sur ma poitrine, sa langue râpeuse tournant autour de mes tétons durcis, les aspirant avec une telle vigueur que mon dos se cambre violemment. Je sens son érection, dure comme du fer, pressée contre mon ventre. C'est une promesse de douleur et d'extase.

Il lâche mon menton pour glisser une main entre mes jambes, écartant brutalement le tissu de ma culotte déjà saturée de mes fluides. Ses doigts s'enfoncent en moi sans sommation. Un, puis deux. Je pousse un cri rauque, la tête jetée en arrière contre la pierre.

— Tu es si serrée... murmure-t-il, sa voix vibrant contre ma gorge. Comme si personne ne t'avait touchée depuis que je suis parti. Tu m'as attendu, n'est-ce pas ? Comme une chienne fidèle.

— Oui, je hoquète, mes doigts griffant ses épaules, cherchant à le rapprocher encore, à fusionner nos chairs. Je t'ai attendu. Prends-moi, Julian. Maintenant. Détruis tout.

Il retire ses doigts, le bruit de succion résonnant dans la pièce vide. Je me sens soudainement vide, vulnérable, offerte. Il me regarde, un sourire cruel étirant ses lèvres. Il défait sa ceinture lentement, le regard fixé dans le mien, savourant mon impatience, mon agonie.

— Pas encore, Éléonore. Je veux d'abord voir tes yeux quand tu réaliseras que tu ne sortiras jamais d'ici indemne. Je veux te voir ramper pour ce que tu as abandonné il y a six mois.

Il me fait basculer, me forçant à me mettre à genoux devant lui, mon visage à la

hauteur de sa braguette qu'il finit d'ouvrir. L'odeur de lui, pure, animale, m'assaille. Je suis à bout, prête à tout accepter pour une seconde de sa présence en moi.

— Montre-moi à quel point tu as eu faim, ordonne-t-il d'un ton qui n'admet aucune réplique.

Le monde extérieur, Brest, mon travail, ma dignité, tout s'efface. Il n'y a plus que cette pièce sombre, le son de la pluie, et l'homme qui tient ma vie entre ses mains calleuses. Je sens le froid du sol sur mes genoux nus, mais tout ce que je vois, c'est l'obscurité qui m'appelle. Et je plonge.

Mes doigts tremblent alors que je saisis les pans de sa chemise pour m'ancrer à lui, pour ne pas sombrer tout à fait dans le néant qui s'ouvre sous mes genoux. L'odeur de lui, ce mélange de tabac froid, de cuir humide et de ce musc sauvage qui n'appartient qu'à sa peau, m'envahit les narines, me brûle les poumons. C'est un poison que je respire avec l'avidité d'une noyée. Six mois. Six mois de silence, de draps propres et de solitude aseptisée à Brest, tout cela s'effondre en une seconde.

Je lève les yeux vers lui. Son regard est une lame de fond, sombre et impitoyable. Il ne me laisse aucune chance.

— Ouvre, murmure-t-il, sa voix vibrant jusque dans mes os.

Je m'exécute. Ma bouche s'entrouvre, offerte, et je l'accueille. La sensation est brutale. Le contraste entre le froid de la pièce et la chaleur dévastatrice de sa chair me tire un gémissement étouffé. Il est massif, dur comme le granit, et il envahit tout mon espace. Sa main s'abat sur ma nuque, ses doigts s'enroulant avec une violence possessive dans mes cheveux, m'obligeant à basculer la tête en arrière pour le prendre plus profondément encore.

Je sens mon cœur cogner contre mes côtes, un tambour de guerre. Mes larmes, que je

retenais depuis mon entrée dans cette pièce maudite, finissent par déborder et coulent le long de mes joues pour s'écraser sur ses cuisses. Je me déteste d'aimer cette humiliation. Je me déteste de sentir mon sexe se gorger de désir, de me sentir trempée, prête à être déchirée, alors qu'il me traite comme une chose.

Il commence à bouger, un va-et-vient lent, cruel, calculé. Chaque mouvement est une insulte à ma nouvelle vie, à ma liberté factice. Je me perds dans le rythme, dans le bruit de ma respiration saccadée, dans le goût de lui qui tapisse ma gorge. Je sens ses doigts serrer mon cuir chevelu un peu plus fort, m'imposant sa cadence, me forçant à avaler chaque centimètre de sa domination.

— Tu as faim, n'est-ce pas, Éléonore ? Tu crèves de faim depuis que tu es partie.

Il n'attend pas de réponse. Il me saisit par les aisselles et me soulève comme si je ne pesais rien. En un mouvement brusque, il me retourne et me plaque contre la table en bois massif. Le vernis froid contre mon ventre nu me fait tressaillir, mais il ne me laisse pas le temps de respirer. Il attrape mes poignets et les bloque dans mon dos avec une seule de ses mains calleuses.

Je suis brisée en deux, les fesses offertes, le visage écrasé contre le bois qui sent la cire et le vieux papier. Je l'entends défaire le reste de ses vêtements, le froissement du tissu est un coup de tonnerre dans le silence de la pièce. La pluie cingle les vitres, un écho à la tempête qui fait rage en moi.

Puis, je sens sa pointe contre mon entrée. Il ne prépare rien. Il n'y a aucune tendresse, aucun préliminaire autre que cette attente insoutenable. Il s'enfonce en moi d'un coup sec, une poussée sauvage qui m'arrache un cri de douleur et de soulagement pur. Je suis pleine de lui, écartelée, possédée jusqu'à la racine.

— Regarde-toi, siffle-t-il à mon oreille, son souffle brûlant ma peau. Regarde ce que tu es devenue pour moi. Une chienne qui attend son maître dans l'ombre.

Il commence ses assauts. C'est une percussion barbare. À chaque coup de rein, mon corps glisse sur la table, mes seins s'écrasent contre le bois, et je sens ses doigts s'enfoncer dans ma chair, marquant ma peau de bleus futurs. Je suis à vif. Le frottement de nos sexes crée une chaleur insupportable, un feu qui consume mes derniers remparts de dignité.

Je gémiss, je supplie, je ne sais même plus quoi. Je veux qu'il s'arrête, je veux qu'il continue jusqu'à ce que je meure. Je sens les fluides glisser le long de mes cuisses, la sueur qui nous soude l'un à l'autre. L'animalité de l'acte me terrasse. Il n'y a plus d'Éléonore, la bibliothécaire de Brest. Il n'y a qu'une femelle sous le joug d'un homme qui a décidé de lui rappeler le prix de sa trahison.

La tension monte, insoutenable. Mon bassin bascule d'instinct pour chercher plus de profondeur, plus de douleur, plus de lui. Il grogne, un son sourd, viscéral, qui part du fond de sa poitrine. Sa main lâche mes poignets pour venir agripper ma hanche, ses ongles s'ancrant dans ma peau pour me maintenir contre lui alors qu'il accélère la cadence.

— Dis-le, ordonne-t-il, sa voix brisée par l'effort. Dis-moi que tu n'appartiens qu'à moi.

— À toi... je suis à toi... tout est à toi...

Le spasme me foudroie. C'est une explosion aveuglante, un déchirement de tout mon être. Mes muscles vaginaux se contractent violemment autour de lui, l'emprisonnant dans mon plaisir. Je crie son nom dans le vide de la pièce, un hurlement de détresse et d'extase mêlés. Quelques secondes plus tard, il se fige, ses muscles se bandant à l'extrême sous ma peau, et il se décharge en moi avec une violence qui me fait vaciller. Je sens la chaleur de sa semence m'envahir, marquer son territoire, sceller mon destin.

Il reste ainsi de longues secondes, lourd contre moi, son souffle court hachant le silence retrouvé. La pluie continue de tomber.

Puis, sans un mot, il se retire. Le vide qu'il laisse est une agonie. Je reste affalée sur la table, les jambes tremblantes, incapable de bouger, mon sexe encore palpitant, souillée et brisée. J'entends le bruit de sa ceinture qu'il boucle, le froissement de sa veste.

Il s'approche de mon visage, attrape mon menton pour me forcer à le regarder. Ses yeux sont redevenus froids, de l'acier poli.

— Le prix est payé pour ce soir, Éléonore. Mais ne crois pas que tu es libre. Tu ne seras jamais libre de moi.

Il se détourne et sort de la pièce, laissant la porte ouverte sur le couloir sombre. Je reste seule dans l'obscurité, le corps meurtri et le cœur en lambeaux, avec pour seule compagnie l'odeur de notre étreinte et le goût amer de ma défaite. La liberté n'était qu'un mirage. Ce soir, j'ai réalisé que ma place était ici, dans les chaînes que j'avais moi-même forgées.

Je ferme les yeux, une dernière larme roulant sur le bois froid. Le chapitre de ma vie à Brest est clos. L'asile vient de refermer ses portes sur moi, et cette fois, je n'essaierai même pas de m'enfuir.

Chapitre 20

L'Horizon des Soupirs

Le silence de l'Institut Val-des-Soupirs n'est jamais vraiment pur. C'est un silence épais, gras, chargé des gémissements étouffés derrière les portes capitonnées et du froissement des draps qu'on torture dans la solitude des chambres. Depuis son départ, il y a six mois, ce silence est devenu mon linceul.

Je suis assise derrière mon bureau en acajou, le même où il m'a possédée avec une sauvagerie qui hante encore mes nuits. Mes doigts parcourent machinalement la cicatrice invisible sur le bois, là où ma boucle de ceinture avait griffé le vernis sous la pression de son corps. Je porte mon uniforme, le col boutonné jusqu'au menton, une armure de façade. Mais en dessous, ma peau est un champ de ruines. Depuis Julian, la frigidité qui me protégeait comme une chape de glace a fondu, laissant place à une névrose bien plus dévastatrice : une faim constante, une pulsation sourde entre mes jambes qui ne s'apaise jamais, peu importe combien de fois je m'acharne sur mon propre corps dans l'obscurité de ma chambre de fonction.

L'orage gronde sur les falaises de la côte bretonne, et les vitres vibrent sous les assauts du vent. C'est une nuit à devenir fou. Une nuit pour les monstres.

Un bruit de moteur déchire le fracas de la pluie. Un grondement sourd, puissant, qui s'arrête juste devant la grille principale. Mon cœur rate un battement, s'écrase contre mes côtes avec une violence qui me donne la nausée. Personne ne vient ici à cette heure. Pas sans prévenir.

Je me lève, les jambes un peu trop lourdes. Je traverse le hall de marbre, mes talons claquant comme des coups de feu sur le sol froid. Je suis la gardienne-chef. Je suis

l'ordre. Je suis la loi. Mais alors que je pose la main sur le loquet de la grande porte en chêne, mes paumes sont moites.

Je tire la porte. La bourrasque m'éclabousse le visage, l'eau glacée coulant dans mon décolleté, me faisant frissonner. Et il est là.

Julian.

Il n'est plus en tenue de patient. Il porte un long manteau de laine noire, les épaules larges trempées par l'averse. Ses cheveux sombres, plus longs qu'avant, lui collent aux tempes, soulignant l'arête agressive de sa mâchoire. Il ne bouge pas. Il se tient sur le perron, les mains dans les poches, me fixant avec cette intensité carnassière qui me donne envie de m'enfuir et de me mettre à genoux en même temps.

— Éléonore, dit-il simplement.

Sa voix est plus basse, plus rauque. Elle vibre jusque dans mon bas-ventre, déclenchant une décharge électrique qui me fait serrer les cuisses instinctivement. Je sens déjà l'humidité poisser ma culotte de soie.

— Tu n'as pas le droit d'être ici, Julian. Tu as fini ton programme. Tu es... guéri.

Le mot sonne faux, comme une insulte. Il fait un pas en avant, entrant dans le cercle de lumière blafarde du hall. L'odeur de la pluie, du tabac froid et de sa peau — cette odeur de musc et de mâle que j'ai essayée de laver de ma mémoire pendant cent quatre-vingts jours — m'envahit.

— Guéri ? répète-t-il avec un sourire sans joie qui ne touche pas ses yeux d'acier. Tu sais mieux que quiconque que ce qu'il y a entre nous ne se soigne pas, Éléonore. C'est une pathologie. Une addiction. Et je suis en manque.

Il referme la porte derrière lui d'un coup de talon sec. Le verrou s'enclenche. Le bruit du monde extérieur disparaît, remplacé par le bourdonnement du sang dans mes oreilles. Il est à moins d'un mètre de moi. Je vois la goutte d'eau qui perle au coin de sa lèvre supérieure, le battement de la veine dans son cou.

— Je vais appeler la sécurité, je souffle, sans faire un geste.

— Fais-le. Dis-leur qu'un ancien prédateur est revenu réclamer sa proie. Dis-leur que tu trembles tellement que tu peux à peine tenir debout.

Ses mains sortent de ses poches. Il ne me touche pas encore, mais l'air entre nous est devenu solide, électrique. Il réduit l'espace, m'acculant contre le battant froid de la porte. Je sens la chaleur qui émane de lui, une fournaise sous ses vêtements mouillés.

— Tu as passé six mois à essayer de m'oublier, n'est-ce pas ? À essayer de redevenir la petite gardienne de glace, parfaite et intouchable.

Sa main se lève, lente, délibérée. Son pouce vient écraser ma lèvre inférieure, la forçant à s'ouvrir. Le contact est brûlant. Je gémiss malgré moi, un son pitoyable qui trahit ma défaite immédiate.

— Mais tes yeux te trahissent, murmure-t-il en se penchant vers mon oreille. Ils sont dilatés. Tu es trempée, Éléonore. Je le sens d'ici. Cette odeur de femelle qui crève d'envie d'être prise sur le sol même de sa propre prison.

Il attrape violemment une poignée de mes cheveux à la base de ma nuque et tire ma tête en arrière. La douleur est une délivrance. Je regarde le plafond, la gorge offerte, tandis qu'il plante son nez dans mon cou, inspirant mon parfum comme s'il voulait m'arracher l'âme.

— J'ai essayé d'être libre, grogne-t-il contre ma peau, ses dents frôlant mon lobe

d'oreille. J'ai essayé d'autres femmes. Des dizaines. Mais aucune n'a ton goût de soumission et de honte. Aucune ne crie comme toi quand je te brise.

Ma main, traîtresse, vient se poser sur son torse, agrippant le tissu trempé de son manteau. Je ne le repousse pas. Je le tire vers moi. Ma frigidité n'est plus qu'un lointain souvenir de naufrage ; je suis un brasier.

— Julian... s'il te plaît...

— S'il te plaît quoi ? Que je te baise ici, contre la porte ? Que je te montre que tes six mois de thérapie n'ont servi à rien ?

Il lâche mes cheveux pour glisser sa main vers le bas, avec une brutalité efficace. Il n'y a pas de préliminaires tendres, pas de caresses hésitantes. Il empoigne mon entrejambe à travers mon pantalon d'uniforme, ses doigts longs et puissants s'enfonçant dans ma chair, trouvant immédiatement le centre de ma douleur. J'arque le dos, un cri étranglé mourant dans ma gorge, alors qu'il presse sa paume contre mon sexe en un mouvement circulaire, broyant mon clitoris sous le tissu épais.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je baisse les yeux, noyée dans le désir. Son visage est à quelques millimètres du mien. Ses pupilles ont dévoré l'iris. Il y a une sauvagerie en lui que je n'avais jamais vue, une absence totale de retenue.

— Je ne suis plus ton patient, Éléonore. Je ne suis plus sous tes ordres. Ce soir, l'asile change de direction.

D'un geste brusque, il attrape la fermeture éclair de mon pantalon et la descend dans un déchirement métallique qui résonne dans le hall désert. Le froid de l'air sur ma peau mouillée me fait sursauter, mais avant que je puisse respirer, sa main nue

s'engouffre sous ma culotte, ses doigts s'enfonçant sans prévenir dans ma moiteur brûlante.

Je lâche un cri rauque, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules. Je suis une fontaine. Je coule sur ses doigts, mes fluides se mélangeant à l'eau de pluie qui ruisselle encore de ses manches. Il enfonce deux doigts profondément, cherchant mon col, me ramonant avec une force qui me soulève du sol.

— Tu es tellement prête, siffle-t-il en commençant un va-et-vient frénétique. Tu es une putain de marée, Éléonore. Tu m'attendais. Dis-le. Dis que tu n'as pensé qu'à ça pendant que tu faisais tes rondes, la nuit.

— Oui... oui, je n'ai pensé qu'à toi... à tes mains... à ton sexe... fais-moi mal, Julian... par pitié...

Il retire ses doigts d'un coup, me laissant vide et haletante. Je manque de tomber, mais il me saisit par la taille et me retourne contre la porte, ma poitrine écrasée contre le bois froid, mes fesses offertes à sa rage.

Je sens sa main défaire sa ceinture derrière moi, le bruit du cuir qui claque, puis le froissement de son pantalon qu'il abaisse. Et soudain, contre la raie de mes fesses, je sens son érection. Massive. Pulsante. Terrifiante de dureté. C'est une barre de fer chauffée à blanc qui vient marquer mon territoire.

Il attrape mes deux poignets et les plaque au-dessus de ma tête, contre la porte. Je suis totalement immobilisée, exposée, le pantalon aux chevilles.

— On ne va pas aller dans une chambre, Éléonore. On ne va pas se cacher. Je veux que chaque recoin de cet endroit que tu chéris tant sente ton plaisir et ma semence. Je veux souiller ton sanctuaire.

Je sens la pointe de son gland, large et brûlante, qui vient se frayer un chemin entre mes lèvres gonflées. Il ne pousse pas tout de suite. Il joue avec l'entrée, s'imprégnant de mon jus, me torturant par cette lenteur calculée. Je sens chaque ride de son sexe, chaque veine saillante. Je tremble si fort que le bois de la porte cogne contre le chambranle.

— Julian... maintenant... je t'en supplie... entre...

— Pas encore, murmure-t-il, sa voix vibrant contre mon dos. Je veux d'abord que tu sentes ce que tu as déclenché. Je veux que tu sentes à quel point je vais te détruire.

Il donne un coup de rein, juste un petit, pour enfoncer le sommet de son gland dans mon canal étroit. Le choc me fait hurler, un son animal qui se perd dans les hauteurs du hall. C'est trop. C'est merveilleux. Je suis déjà au bord de l'abîme, mes muscles vaginaux se contractant désespérément autour de cette intrusion partielle.

Il rit, un son sombre et victorieux, avant de m'attraper les hanches pour me caler contre lui. L'horizon des soupirs vient de s'ouvrir, et il n'y a plus aucun retour possible.

Ses mains sont des étaux de fer sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une brutalité qui m'arrache un gémissement de pure agonie extatique. Je sens ses ongles marquer ma peau, revendiquer ce territoire qu'il a cru perdre. La porte derrière moi tremble, le bois gémit sous la pression de nos corps soudés, mais ce n'est rien comparé au fracas qui dévaste mon sang.

— Julian... s'il te plaît...

Ma voix n'est plus qu'un souffle éraillé, une prière impie lancée dans l'obscurité du hall. Je suis cambrée à m'en rompre les vertèbres, mes fesses pressées contre son bassin dur comme de la pierre. Je sens la pointe de son sexe, cette tête brûlante et

impitoyable, qui insiste à l'entrée de mon antre. Je suis si mouillée que le glissement produit un bruit de succion humide, un son qui me fait monter le rouge aux joues, une preuve sonore de ma déchéance.

Il ne répond pas tout de suite. Il se penche, ses lèvres effleurant la courbe de mon épaule, avant de me mordre. Pas une caresse, une morsure réelle, sauvage, qui marque mon territoire. La douleur aiguë se transforme instantanément en une décharge électrique qui vient frapper directement mon clitoris gonflé.

— Tu as faim, Eléonore ? grogne-t-il contre ma peau, son souffle court embrasant mon cou. Tu as eu faim de moi pendant tous ces mois de silence ?

— Je suis morte... sans toi... j'ai crevé de toi...

— Alors regarde comment je te ramène à la vie.

D'un coup de rein sec, dévastateur, il enfonce sa longueur en moi. Ce n'est pas une entrée, c'est une invasion. Je sens mon canal s'écarter violemment, mes parois se tendre jusqu'à la rupture pour accueillir son diamètre imposant. Le choc est tel que mes yeux se révulsent. Je lâche un cri déchirant qui vient frapper les murs de la demeure, un cri qui contient toute la souffrance de l'absence et la fureur des retrouvailles.

Il est là. Entier. Massif. Sa queue est une barre d'acier brûlante qui occupe chaque millimètre de mon intimité, qui vient heurter mon col avec une précision chirurgicale. La sensation de plénitude est si violente qu'elle en devient douloureuse. Je suis étirée, comblée, crucifiée contre le bois de la porte.

Il reste immobile un instant, niché au plus profond de moi, savourant mes contractions désespérées. Ma chair, affamée, se referme sur lui dans des spasmes incontrôlables, essayant d'aspirer encore plus de cette présence.

— Putain, Eléonore... murmure-t-il, et je sens ses muscles trembler contre mon dos. Tu es tellement serrée... On dirait que c'est la première fois. On dirait que tu as été gardée sous scellés pour moi seul.

— Pour personne d'autre... jamais...

Il se retire lentement, si lentement que je sens chaque veine saillante de son sexe glisser contre mes muqueuses à vif. La friction est lente, calculée pour me torturer. Puis, il revient. Plus fort. Plus vite. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent résonne dans le silence de la maison — un claquement sourd, charnel, indécent. *Splatch. Splatch.* Le son de mon propre désir qui lubrifie chacun de ses assauts.

Il attrape mes cheveux, basculant ma tête en arrière pour m'obliger à le regarder. Ses yeux sont deux abîmes de rage et de dévotion. Il n'y a plus aucune trace de l'homme soigné, du Julian civilisé. Il n'y a qu'un mâle qui reprend ce qui lui appartient.

— Dis-le, ordonne-t-il en me martelant avec une régularité de métronome. Dis-moi à qui appartient cette chatte trempée.

— À toi... Julian... à toi... Ahhh !

À chaque poussée, il s'enfonce un peu plus loin, comme s'il cherchait à marquer mon âme à travers mes entrailles. Je sens la sueur perler sur son front et goutter sur mon épaule, mélangeant nos odeurs de musc, de parfum cher et de fluides sexuels. L'air devient rare, épais. Je suis une poupée entre ses mains, soulevée par la puissance de ses coups de reins. Mes pieds ne touchent presque plus le sol, je suis suspendue à son cou, mes doigts griffant ses revers de veste, cherchant un ancrage dans ce cyclone de sensations.

Il change brusquement de rythme. Les coups deviennent courts, saccadés, profonds. Il

cherche le point précis, cette zone de moi qui me fait perdre tout sens commun. Quand il le trouve, je perds l'usage de la parole. Je ne peux que hoqueter, ma bouche ouverte dans un cri silencieux, alors que des vagues de plaisir noir commencent à déferler du fond de mon ventre.

— Tu sens ça ? souffle-t-il, sa voix devenue un râle animal. Tu sens comme je te possède ? Il n'y a plus d'horizon, Eléonore. Il n'y a que ce trou noir où je t'emmène.

Il lâche mes cheveux pour glisser une main entre nous. Ses doigts calleux, encore froids de l'air extérieur, viennent presser mon bouton de chair déjà en feu. Le contraste thermique me fait hurler de nouveau. Il manipule ma sensibilité avec une cruauté experte, synchronisant ses caresses avec les va-et-vient brutaux de son sexe en moi.

Je suis au bord de la rupture. Mes muscles faciaux se crispent, mes jambes tremblent si fort qu'elles menacent de se dérober. Je vois des étoiles derrière mes paupières closes. Chaque centimètre de mon corps est en alerte, chaque nerf crie son besoin d'explosion.

— Julian... je vais... je vais...

— Pas encore, décrète-t-il en accélérant la cadence, ses hanches claquant contre les miennes avec une force qui me vide les poumons. Tu vas rester là, suspendue à moi. Tu vas sentir chaque goutte de mon besoin avant que je ne t'autorise à sombrer.

Il me soulage de son poids un instant pour me retourner brusquement. En un mouvement fluide et puissant, il me plaque face à lui contre la porte. Mes jambes s'enroulent instinctivement autour de sa taille, m'ouvrant totalement à lui. Mes yeux plongent dans les siens. Il y a là une promesse de destruction totale, une faim que rien, pas même ce qui se passe entre nos jambes, ne semble pouvoir apaiser.

Il se prépare à frapper de nouveau, ses yeux ancrés dans les miens, me défiant de ne pas me noyer. Sa queue, luisante de mon jus, se tient prête à la porte de mon antre, plus menaçante et superbe que jamais.

— Regarde-moi bien, Eléonore. Regarde l'homme que tu as créé.

Et il se jette en moi de toute sa force, m'épingleant contre le bois froid alors que la véritable tempête s'apprête seulement à éclater.

Le choc de mon assaut contre son bassin résonne dans toute la pièce, un bruit sourd, humide, presque violent. Je sens le bois de la porte gémir sous le poids de nos corps entrelacés, mais ce n'est rien comparé au cri sourd qui s'échappe de la gorge d'Eléonore. Je suis enfoncé en elle jusqu'à la garde, là où la chair ne peut plus reculer, là où nos deux âmes se percutent dans un fracas de fluides et de douleur exquise.

Je ne bouge plus pendant quelques secondes. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de ma verge, congestionnée, battante, qui cherche son propre chemin dans son antre brûlant. Mes mains se crispent sur ses fesses, mes doigts s'enfonçant dans sa peau laiteuse avec une possession brutale. Elle est trempée, un mélange de son excitation et du lubrifiant de nos ébats précédents, et cette glisse parfaite me rend fou.

— Regarde-moi, Eléonore, grogné-je contre ses lèvres, mon souffle court et haché. Tu sens ça ? Tu sens l'homme que tu as sauvé ?

Je commence à me retirer avec une lenteur calculée, sentant les parois de son sexe s'agripper à moi, refusant de me laisser partir. Puis, je cogne. Un coup de rein sec, sauvage, qui la fait sursauter. Ses jambes, enroulées autour de ma taille, se resserrent jusqu'à m'en couper le souffle, ses talons s'enfonçant dans le bas de mon dos.

— Julian... plus vite... je t'en supplie, gémit-elle, sa tête basculant en arrière, exposant la ligne tendue de sa gorge.

Je n'obéis pas tout de suite. Je veux la voir se briser. Je veux que cette intensité efface les mois d'ombre, de sang et de silence. Je martèle son corps avec une régularité de métronome, chaque va-et-vient plus profond, plus lourd. Je sens l'odeur de notre sexe, cette fragrance musquée, entêtante, qui sature l'air. La sueur perle sur mon front, goutte sur sa poitrine haletante, mêlant nos sels, nos essences.

À chaque impact, ses seins s'écrasent contre mon torse, ses tétons durs me griffant la peau. C'est une symphonie de peau contre peau, un rythme animal qui ne laisse aucune place à la pensée. Je suis un prédateur et elle est mon seul refuge, ma seule proie.

— Tu es à moi, articulé-je entre deux coups de reins qui nous soulèvent presque du sol. Dis-le. Dis que tu n'appartiens qu'à l'enfer que j'ai ramené avec moi.

— À toi... Julian... je suis... ah !

Elle n'arrive plus à finir ses phrases. Ses yeux se révulsent, ses doigts lacèrent mes épaules, y laissant des sillons rouges qui brûlent délicieusement. Sa jouissance commence à monter, je le sens aux spasmes qui secouent son vagin, cette succion interne qui menace de me faire perdre tout contrôle. Mon propre plaisir gronde dans mes couilles, une lave épaisse qui ne demande qu'à exploser.

Je change l'angle, soulevant ses hanches un peu plus haut pour l'empaler avec une précision chirurgicale sur mon point de plaisir. Elle lâche un cri déchirant, un son pur, dépourvu de honte, qui vibre jusque dans mes os. C'est le signal.

J'accélère. Je ne suis plus un homme, je suis une machine de chair et de désir. Mes poussées deviennent frénétiques, désordonnées. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est désormais un martèlement continu, un vacarme de luxure et de désespoir. Je la défonce littéralement contre cette porte, chaque coup de boutoir

l'envoyant un peu plus loin dans un abîme de plaisir qu'elle seule peut habiter.

— Je vais venir... Eléonore... je vais tout te donner...

Ma voix n'est plus qu'un grognement animal. Je vois son visage se crispé, une larme de pur plaisir coulant sur sa tempe. Elle explose en premier. Je sens son sexe se contracter par vagues violentes, une série de secousses électriques qui m'aspirent. C'est trop. Mon propre barrage cède.

Je pousse un cri qui me déchire les poumons, ma tête se nichant dans le creux de son cou tandis que je me vide en elle. Mon foutre jaillit par jets brûlants, remplissant son utérus, débordant de nous deux. C'est un flux interminable, une décharge si puissante que mes jambes flanchent. Je m'agrippe à elle comme si ma vie en dépendait, mon cœur battant contre le sien dans une lutte frénétique pour retrouver l'oxygène.

Nous restons ainsi, suspendus l'un à l'autre, soudés par la semence et la sueur, tandis que les derniers tressaillements de son orgasme s'éteignent lentement. L'horizon de nos soupirs s'est enfin rejoint.

Le silence retombe sur la chambre, lourd de tout ce que nous n'avons pas encore dit, mais que nos corps ont hurlé. Je la dépose doucement au sol, mes mains ne la lâchant pas, mes yeux ancrés dans les siens, encore voilés par la petite mort.

— On ne revient jamais de là où je suis allé, Eléonore, murmuré-je en essuyant une goutte de sueur sur sa lèvre. Mais tant que tu es mon point d'ancrage, je me moque bien de brûler.

Elle sourit, une expression de paix absolue au milieu du chaos de ses cheveux défaits, et je sais alors que notre avenir ne sera fait ni de calme ni de douceur, mais de cette dévoration perpétuelle. Le chapitre se fermait sur l'ombre de nos corps, mais le livre de notre destruction mutuelle ne faisait que commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Les Murmures de la Cellule 102"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)